BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
164
NAPOLI

5.2.16.

527.TOC

II Supl. Palat. A. 164

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON.

TOME TROISIE'ME.

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Précepteur de Meſſeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du S. Empire, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue & conſidérablement enrichie.

TOME TROISIÉME.

Contenant ſes Lettres Spirituelles.

BIBLIOTECA NAZIONALE

M. DCC. LII.

LETTRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Archevêque - Duc de Cambrai, &c.

LETTRE I.

A Monseigneur le DUC DE BOURGOGNE, depuis DAUPHIN, Pere du Roi LOUIS XV. présentement régnant.

Exhortation à la Piété solide & à l'humble Connoissance de soi-même.

JAMAIS rien ne m'a tant consolé, que la lettre que j'ai reçue. J'en rends graces à celui qui peut seul faire dans les cœurs, tout ce qu'il lui plaît pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il

vous donne ſon amour, au milieu de tout ce qui eſt capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-deſſus de tout, & ne craignez que de ne l'aimer pas. Il ſera lui ſeul votre lumiére, votre force, votre vie, votre tout. O qu'un cœur eſt riche & puiſſant au milieu des croix, lorſqu'il porte ce tréſor au-dedans de ſoi! C'eſt-là que vous devez vous accoutumer à le chercher, avec une ſimplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un ſi bon Pere.

Ne vous découragez point de vos foibleſſes. Il y a une maniére de les ſupporter ſans les flatter, & de les corriger ſans impatience. Dieu vous la fera trouver, cette maniére paiſible & efficace, ſi vous la cherchez avec une entiére défiance de vous-même, & marchant toujours en ſa préſence, comme Abraham.

Au nom de Dieu, que l'oraiſon nourriſſe votre cœur, comme les repas nourriſſent votre corps. Que l'oraiſon de certains tems réglés ſoit une ſource de préſence de Dieu dans la journée; & que la préſence de Dieu devenant fréquente

dans la journée, ſoit un renouvellement d'oraiſon. Cette vûe courte & amoureuſe de Dieu ranime tout l'homme, calme ſes paſſions, porte avec ſoi la lumiére & le conſeil dans les occaſions importantes, ſubjugue peu-à-peu l'humeur, ſoit qu'on poſſéde ſon ame en patience, ou plûtôt qu'on la laiſſe poſſéder à Dieu. (1) *Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.* Ne faites point de longue oraiſon; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous les matins, en quelque tems dérobé. Ce moment de proviſion vous nourrira toute la journée. Faites cette oraiſon plus du cœur que de l'eſprit, moins par raiſonnement, que par ſimple affection; peu de conſidérations arrangées, beaucoup de foi & d'amour.

Il faut lire auſſi, mais des choſes qui vous puiſſent recueillir, fortifier, & familiariſer avec Dieu. Ne craignez point de fréquenter les Sacremens ſelon votre beſoin & votre attrait: il ne faut pas que de vains égards vous privent du pain deſcendu du ciel, qui veut ſe donner à vous. Ne donnez jamais aucune démonſtration

(1) Epheſ. 4. v. 23.

inutile ; mais auſſi, ne rougiſſez jamais de celui qui fera lui ſeul toute votre gloire.

Ce qui me donne de merveilleuſes eſpérances, c'eſt que je vois par votre lettre, que vous ſentez vos foibleſſes, & que vous les reconnoiſſez humblement. O qu'on eſt fort en Dieu, quand on ſe trouve bien foible en ſoi-même ! *Cùm* (1) *infirmor, tunc potens ſum.* Craignez, mille fois plus que la mort, de tomber : mais ſi vous tombiez malheureuſement, hâtez-vous de retourner au Pere des miſéricordes & au Dieu de toute conſolation, qui vous tendra les bras ; & ouvrez votre cœur bleſſé à celui qui peut vous guérir. Sur-tout, ſoyez humble & petit : (2) *Et vilior fiam plus quàm factus ſum*, diſoit David, *& humilis ero in oculis meis.* Appliquez-vous à vos devoirs : ménagez votre ſanté, & modérez vos goûts. Je ne vous parle que de Dieu & de vous : il n'eſt pas queſtion de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix : ma plus rude croix eſt de ne vous point voir ; mais je vous porte ſans ceſſe devant Dieu,

(1) 2. Cor. 12. v. 10.
(2) 2. Rois 6. v. 22.

dans une préſence plus intime que celle des ſens. Je donnerois mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. *Amen*, *Amen* !

LETTRE II.

AU MESME.

Que l'Amour de Dieu doit être notre principe, notre fin, notre régle & notre tout, en toutes choſes.

JE crois, MONSEIGNEUR, que la vraie maniére d'aimer vos proches, c'eſt de les aimer en Dieu & pour Dieu. Les hommes ne connoiſſent point l'amour de Dieu : faute de le connoître, ils en ont peur, & s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfans, dans le ſein du plus tendre de tous les peres. Ils ne connoiſſent qu'un maître tout-puiſſant & rigoureux. Ils ſont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien, pour éviter le châtiment : ils feroient le mal, s'ils oſoient le faire, & s'ils pou-

voient eſpérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paroît une dette onéreuſe : ils cherchent à l'éluder par des formalités & par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour ſincére & effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, ſi les hommes ſçavoient ce que c'eſt que vous aimer, ils ne voudroient plus d'autre vie & d'autre joie que votre amour !

Cet amour ne demande de nous, que des mœurs innocentes & réglées. Il veut ſeulement que nous faſſions pour Dieu, tout ce que la raiſon nous doit faire pratiquer. Il n'eſt pas queſtion d'ajoûter aux bonnes actions qu'on fait déja. Il n'eſt queſtion que de faire par amour pour Dieu, ce que les honnêtes gens qui vivent bien, font par honneur & par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudroit retrancher, quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raiſon. Pour tout le reſte, laiſſons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faiſons les mêmes choſes honnêtes & ver-

tueuſes ; mais faiſons-les pour celui qui nous a faits, & à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les Chrétiens des auſtérités ſemblables à celles des anciens Solitaires, ni leur ſolitude profonde, ni leur contemplation. Il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes & héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut ſeulement, qu'on ſoit juſte, ſobre, modéré dans l'uſage convenable de toutes ces choſes. Il veut ſeulement, qu'on n'en faſſe pas ſon Dieu & ſa béatitude ; mais qu'on en uſe ſuivant ſon ordre, & pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix. Il les trouve déja toutes ſemées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps, & des paſſions de nos ames : elles viennent de nos imperfections, & de celles des autres hommes, avec qui nous ſommes obligés de vivre. Ce n'eſt pas l'amour de Dieu, qui nous cauſe ces peines ; au contraire, c'eſt lui qui nous les adoucit par la conſolation dont

il assaisonne nos souffrances. Il diminue même nos croix, à mesure qu'il modére nos passions ardentes & notre sensibilité, qui sont la source de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu étoit parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous désirons d'acquérir, il finiroit toutes nos douleurs, & nous combleroit d'une paix bienheureuse.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, & qui feroit entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes, de résister à cet amour, & de le craindre.

Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux & légers. Ce qu'on fait par crainte & sans amour, est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire

à Dieu qu'on aime, fait que, ſi on ſouffre, on aime à ſouffrir ; la ſouffrance qu'on aime, n'eſt plus une ſouffrance.

Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laiſſe les grands dans la grandeur, & les fait petits ſous la main de celui qui les a fait grands. Il laiſſe les petits dans la pouſſiére, & les rend contens de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas, n'a aucune baſſeſſe, & fait une véritable grandeur.

Cet amour régle & anime tous les autres amours, que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain, que quand nous l'aimons pour Dieu, & de ſon amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'eſt toujours, ou notre intérêt groſſier, ou notre intérêt ſubtil & déguiſé, que nous cherchons en eux. Si ce n'eſt pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'eſt la gloire de les aimer ſans intérêt ; c'eſt le goût, c'eſt la confiance, c'eſt le plaiſir d'être aimés par des gens de mérite, qui

flattent notre amour propre bien plus qu'une ſomme d'argent ne le flatteroit. C'eſt donc nous-mêmes que nous aimons uniquement, dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour ſoi, c'eſt l'aimer bien imparfaitement : c'eſt plûtôt amour propre, que vraie amitié.

Quel eſt donc le moyen d'aimer ſes amis ? C'eſt de les aimer dans l'ordre de Dieu ; c'eſt d'aimer Dieu en eux ; c'eſt d'y aimer ce qu'il y a mis, & de ſupporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour propre, l'amour propre impatient, délicat, jaloux, plein de beſoins, & vuide de mérites, ſe défie ſans ceſſe & de ſoi & de ſon ami : il ſe laſſe, il ſe dégoûte : il voit bientôt le bout de ce qu'il croyoit le plus grand : il trouve par-tout des mécomptes : il voudroit toujours le parfait, & jamais il ne le trouve ; il ſe pique, il change, il ne peut ſe repoſer nulle part. L'amour de Dieu, aimant ſans rapporter ſes amis à ſoi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis : il

n'y regarde que Dieu & ſes dons : tout lui eſt bon, pourvû qu'il aime ce que Dieu a fait, & qu'il ſupporte ce que Dieu n'a pas fait ; mais qu'il a permis, & qu'il veut que nous ſupportions, pour nous conformer à ſes deſſeins.

L'Amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature. Il ſçait qu'elle n'eſt qu'en Dieu ſeul ; & il eſt ravi de dire à Dieu, comme ſaint Michel : *Qui eſt ſemblable à vous* ? Tout ce qu'il voit d'imparfait, lui fait dire : Vous n'étes point mon Dieu. Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'eſt jamais mécompté en rien. Il aime Dieu & ſes dons en chaque créature, ſuivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui eſt moins bon ; il aime mieux ce qui eſt meilleur ; il aime tout, parce qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui eſt le don de Dieu, & que les plus méchans, tandis qu'ils ſont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons, & recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui eſt l'ouvrage de Dieu, & que Dieu lui com-

mande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un pere mortel, le Pere céleſte ; dans un parent, dans un ami, les liaiſons étroites que la Providence a formées. Plus les liens ſont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes & intimes. Peut-on aimer Dieu, ſans aimer toutes les choſes dont il nous a commandé l'amour ? C'eſt ſon ouvrage, c'eſt ce qu'il veut nous faire aimer ; ne le ferons-nous pas ?

Il eſt vrai que nous aimerions mieux mourir, que d'aimer quelque choſe plus que lui. Il nous dit dans l'Evangile : (1) *Si quelqu'un aime ſon pere ou ſa mere plus que moi, il n'eſt pas digne de moi.* A Dieu ne plaiſe donc, que j'aime plus que lui, ce que je n'aime que pour lui ! Mais j'aime de tout mon cœur pour l'amour de lui, tout ce qui me le repréſente, tout ce qui renferme ſes dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimaſſe. Ce principe ſolide d'amour, fait que je ne veux jamais manquer à rien, ni à mes proches, ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont

(1) Matth. 10. v. 37.

garde de me ſurprendre ; car je n'attends qu'imperfection, de tout ce qui n'eſt pas mon Dieu. Je ne vois que lui ſeul, en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'eſt lui que j'aime dans ſa créature, & rien ne peut altérer cet amour. Il eſt vrai que cet amour n'eſt pas toujours tendre & ſenſible ; mais il eſt vrai, intime, fidéle, conſtant, effectif ; & je le préfére par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ſes tendreſſes & ſes tranſports. Une ame qui ſeroit bien à Dieu, ne ſeroit plus deſſéchée & reſſerrée par les délicateſſes & les inégalités de l'amour propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimeroit comme Dieu d'un amour admirable ; car *Dieu eſt amour*, comme dit (1) S. Jean : Ses entrailles ſeroient une ſource inépuiſable d'eau vive, ſuivant la promeſſe. L'amour porteroit tout, ſouffriroit tout, eſpéreroit tout pour notre prochain ; l'amour ſurmonteroit toutes les peines ; du fond du cœur il ſe répandroit juſques ſur les ſens : il s'attendriroit ſur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les ſiens : il conſole

(1) 1. Jean 4. v. 8.

roit, il attendroit, il ſe proportionneroit, il ſe rapetiſſeroit avec les petits, il s'éleveroit pour les grands, il pleureroit avec ceux qui pleurent, il ſe réjoüiroit par condeſcendance avec ceux qui ſe réjoüiſſent : il ſeroit tout à tous, non par une apparence forcée & par une ſéche démonſtration ; mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu ſeroit une ſource vive pour tous les ſentimens les plus tendres, les plus forts & les plus proportionnés. Rien n'eſt ſi ſec, ſi froid, ſi dur, ſi reſſerré, qu'un cœur qui s'aime ſeul en toutes choſes. Rien n'eſt ſi tendre, ſi ouvert, ſi vif, ſi doux, ſi aimable, ſi aimant, qu'un cœur que l'amour divin poſſéde & anime.

LETTRE III.

AU MESME.

Exhortation à imiter les vertus du Roi Saint Louis.

ENFANT de Saint LOUIS, imitez votre pere. Soyez comme lui, doux, humain, acceſſible, affable, com-

patiſſant, & libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de deſcendre avec bonté juſqu'aux petits, pour vous mettre à leur place, & que cette bonté n'affoibliſſe jamais, ni votre autorité, ni leur reſpect. Ecoutez tout ce qui paroît meriter quelque attention. Etudiez ſans ceſſe les hommes ; apprenez à vous en ſervir, ſans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite juſqu'au bout du monde : d'ordinaire il demeure modeſte & reculé. La vertu ne perce point la foule : elle n'a ni avidité, ni empreſſement ; elle ſe laiſſe oublier. Ne vous laiſſez point obſéder par des eſprits flatteurs & inſinuans : faites ſentir que vous n'aimez ni les louanges, ni les baſſeſſes. Ne montrez de la confiance, qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le beſoin avec reſpect, & qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force & la ſageſſe de S. LOUIS vous ſeront données, ſi vous les demandez, en reconnoiſſant humblement votre foibleſſe & votre impuiſſance. Il eſt tems que vous montriez au monde une maturité & une vigueur d'eſprit propor-

tionnées au beſoin préſent. S. LOUIS, à votre âge, étoit déja les délices des bons & la terreur des méchans. Laiſſez donc tous les amuſemens de l'âge paſſé : faites voir que vous penſez & que vous ſentez tout ce que vous devez penſer & ſentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchans vous craignent, & que tous vous eſtiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de foible, ni de triſte, ni de géné : elle élargit le cœur ; elle eſt ſimple & aimable, elle ſe fait toute à tous, pour les gagner tous. Le Royaume de Dieu ne conſiſte point dans une ſcrupuleuſe obſervation de petites formalités. Il conſiſte pour chacun, dans les vertus propres à ſon état. Un grand Prince ne doit point ſervir Dieu de la même façon qu'un Solitaire ou qu'un ſimple particulier. Saint LOUIS s'eſt ſanctifié en grand Roi. Il étoit intrépide à la guerre, déciſif dans les conſeils, ſupérieur aux autres hommes par la nobleſſe de ſes ſentimens ; ſans hauteur, ſans préſomption, ſans dureté. Il ſuivoit en tout les véritables

tables intérêts de ſa nation, dont il étoit autant le Pere que le Roi. Il voyoit tout de ſes propres yeux dans les affaires principales. Il étoit appliqué, prévoyant, modéré, droit & ferme dans les négociations ; enſorte que les étrangers ne ſe fioient pas moins à lui, que ſes propres ſujets. Jamais Prince ne fut plus ſage pour policer les peuples, & pour les rendre tout enſemble bons & heureux. Il aimoit avec tendreſſe & confiance tous ceux qu'il devoit aimer ; mais il étoit ferme pour corriger ceux qu'il aimoit le plus, quand ils avoient tort. Il étoit noble & magnifique ſelon les mœurs de ſon tems, mais ſans faſte & ſans luxe : ſa dépenſe, qui étoit grande, ſe faiſoit avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchoit pas de dégager tout ſon domaine.

Long-tems après ſa mort, on ſe ſouvenoit encore avec attendriſſement de ſon régne, comme de celui qui devoit ſervir de modéle aux autres pour tous les ſiécles à venir. On ne parloit que des poids, des meſures, des monnoyes, des coûtumes, des loix, de la police du régne du bon Roi S. LOUIS : on croyoit

ne pouvoir mieux faire, que de ramener tout à cette régle. Soyez l'héritier de ſes vertus, avant que de l'être de ſa couronne : invoquez-le avec confiance dans vos beſoins : baiſez ſouvent ſes reſtes précieux : ſouvenez-vous que ſon ſang coule dans vos veines, & que l'eſprit de foi qui l'a ſanctifié, doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du Ciel, où il prie pour vous, & où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Uniſſez votre cœur au ſien : (1) *Conſerva, fili mi, præcepta patris tui.*

LETTRE IV.

AU MESME.

Pendant la Campagne de 1708.

Conduite d'un Prince dans les triſtes événemens. Comment il peut plaire, & ſe faire eſtimer, malgré les Critiques.

JE n'ai garde, MONSEIGNEUR, de parler des affaires qui ſont au-deſſus de moi, & principalement de celles

(1) Prov. 6. v. 20.

de la guerre, que j'ignore profondément. Mais la connoiſſance de vos bontés, & un excès de zéle, me font prendre la liberté de vous dire par cette voie très-sûre & très-ſecrette, que, ſi Dieu permettoit que vous ne puſſiez pas ſecourir Lille, il conviendroit au moins, ſi je ne me trompe, que vous fiſſiez les derniéres inſtances pour obtenir la permiſſion de demeurer à la tête des Armées, juſqu'à la fin de la Campagne. Quand un grand Prince comme vous, MONSEIGNEUR, ne peut pas acquérir de la gloire par des ſuccès éclatans, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par ſa fermeté, par ſon génie, & par ſes reſſources dans les triſtes événemens. Je ſuis perſuadé, MONSEIGNEUR, que toute la pente de votre cœur eſt pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'impoſſible; mais ce qui peut ſoutenir la réputation des armées du Roi & la vôtre, eſt que vous faſſiez juſqu'à la fin, tout ce qu'un vieux & grand Capitaine feroit pour redreſſer les choſes. Les habiles gens vous feront alors juſtice; & les habiles gens décident toujours à la

longue dans le public. Souffrez cette indiſcrétion du plus dévoué & du plus zélé de tous les hommes.

MONSEIGNEUR, je remercie Dieu du fond de mon cœur, de voir la ſimplicité & la bonté, avec laquelle vous daignez me découvrir ce qui ſe paſſe au-dedans de vous. Plus Dieu a des deſſeins ſur vous, plus il eſt jaloux de tous vos talens naturels. Il veut que vous ſentiez des triſteſſes, des abbatemens, des ſerremens de cœur, des irréſolutions, des embarras qui vous ſurmontent, & des impuiſſances qui vous rendent mécontent de vous-même. O que cet état plaît à Dieu, & que vous lui déplairiez, ſi poſſédant toute la régularité des vertus les plus éclatantes, vous jouiſſiez de votre force, & du plaiſir d'être ſupérieur à tout. Dites avec David, MONSEIGNEUR: (1) *Et vilior fiam plus quàm factus ſum, & humilis ero in oculis meis.* Ne craignez rien, tant que vous ſerez petit ſous la puiſſante main de Dieu. Allez, non comme un grand Prince, mais comme un petit Berger avec cinq pierres

(1) 2. Rois 6. v. 22.

contre le Géant Goliath. Pourvû que vous ne vous préveniez, ni pour ni contre perſonne, que vous écoutiez tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter où de conſulter, & qu'enſuite ſans aucun égard à vos goûts ou à vos dégoûts naturels, ni à vos préjugés, vous ſuiviez ce que Dieu préſent & humblement invoqué vous mettra au cœur, vous vous ſentirez libre, ſoulagé, ſimple, déciſif, & vous ne ferez des fautes, qu'autant que vous manquerez à agir dans cette dépendance continuelle de l'eſprit de grace. Si vous êtes fidéle à lire & à prier dans vos tems de réſerve, & ſi vous marchez pendant la journée en préſence de Dieu, dans cet eſprit d'amour & de confiance familiére, vous aurez la paix ; votre cœur ſera élargi; vous aurez une piété ſans ſcrupule, & une joie ſans diſſipation.

Vous avez, plus qu'un autre Prince, de quoi contenter le public dans la converſation. Vous y êtes gai, obligeant, & ſi on l'oſe dire, très-aimable. Vous avez l'eſprit cultivé & orné, pour pouvoir parler de tout, & pour vous pro-

portionner à chacun. C'eſt un charme continuel qu'il ne tient qu'à vous de donner ; il ne vous en coûtera qu'un peu de ſujettion & de complaiſance. Dieu vous donnera la force de vous y aſſujettir, ſi vous la déſirez. Vous n'y aurez que la gloire mondaine à craindre. C'eſt l'avantage des grands Princes, que chacun qui ſe ruine, ou qui s'expoſe à être tué pour eux, eſt enchanté par une parole obligeante & dite à propos. L'armée entiére chantera vos louanges, quand chacun vous trouvera acceſſible, ouvert & plein de bonté.

Pour vos défauts, MONSEIGNEUR, je remercie Dieu de ce qu'il vous les fait ſentir, & de ce qu'il vous apprend à vos dépens, & par de ſi fortes leçons, à vous défier & à déſeſpérer de vous-même. Mais cherchez en Dieu toutes les reſſources, que vous ne trouvez pas en vous. *Je puis tout*, dit S. Paul, *en celui qui me fortifie*. Vivez de foi, & non de votre propre ſageſſe, ni de votre propre courage. Ne vous étonnez point de ce qui vous manque, travaillez à l'acquérir peu à peu avec patience, & en travail-

lant, ne comptez que ſur Dieu. O qu'il vous aime, puiſqu'il a ſoin de vous inſtruire par tant de mécomptes ! Il vous fait ſentir combien les guerres ſont à craindre, combien les plus puiſſantes armées ſont inutiles, combien les grands Etats ſont facilement ébranlés. Il vous montre combien les plus grands Princes ſont rigoureuſement critiqués par le public, pendant que les flatteurs ne ceſſent point de les encenſer. Quand on eſt deſtiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, ſans attendre d'être aimé d'eux, & ſe ſacrifier pour leur faire du bien, quoiqu'on ſçache qu'ils diſent du mal de celui qui les conduit avec bonté & modération. Il faut néanmoins, MONSEIGNEUR, vous dire que le public vous eſtime, vous reſpecte, attend de grands biens de vous, & ſera ravi qu'on lui montre que vous n'avez aucun tort. Il croit ſeulement que vous avez une dévotion ſombre, ſcrupuleuſe, & qui n'eſt pas aſſez proportionnée à votre place, que vous ne ſçavez pas aſſez prendre une certaine autorité modérée, mais déciſive, ſans bleſſer la fidélité in-

violable que vous devez aux intentions du Roi. C'eſt ce que je ne fais que vous rapporter d'une façon purement hiſtorique, parce que je ſuis hors de portée de voir les faits. Mais, ſuppoſé même qu'ils ſoient tels qu'on les raconte, il n'y a qu'un ſeul uſage que vous en deviez faire, c'eſt celui de voir humblement vos défauts, de ne vous en point décourager, & de recourir à Dieu avec confiance pour travailler à leur correction. Hé ! Qui eſt-ce ſur la terre, qui n'a point de défauts, & qui n'a point commis de grandes fautes ? Qui eſt-ce qui eſt parfait à vingt-ſix ans, pour le très-difficile métier de la guerre, quand on ne l'a jamais fait de ſuite ? Pour votre piété, ſi vous voulez lui faire honneur, vous ne ſçauriez être trop attentif à la rendre douce, ſimple, commode, ſociable. Il faut vous faire *tout à tous pour les gagner tous.* Allez tout droit à l'extirpation de vos principaux défauts par amour de Dieu, & par renoncement à l'amour propre. Cherchez au-dehors le bien public, autant que vous le pourrez, & retranchez les ſcrupules ſur des choſes qui paroiſſent

paroiſſent des minuties. Vous ne devez avoir aucune peine de loger dans la maiſon du Saulzoir, vous n'avez rien que de ſage & de réglé auprès de votre perſonne ; c'eſt une néceſſité à laquelle on eſt accoûtumé pendant les campemens des armées. On eſt fort édifié du bon ordre & de la police que vous faites garder. Jamais rien ne vous ſera dévoué, MONSEIGNEUR, avec un plus grand zéle & un plus profond reſpect, que je le ſerai juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

LETTRE V.

AU MESME.

Pendant la même Campagne.

C'eſt dans l'adverſité que doit éclater le courage d'un Prince. Exemple de Saint Louis. Se décider ſuivant un bon conſeil.

MONSEIGNEUR, je ne ſuis conſolé des mécomptes que vous éprouvez, que par l'eſpérance du fruit que Dieu vous fera tirer de cette épreuve.

Dieu donne ſouvent, comme ſaint Auguſtin le remarque, les proſpérités temporelles aux impies même, pour montrer combien il mépriſe ces biens, dont le monde eſt ſi ébloui. Mais pour les Croix, il les réſerve aux ſiens, qu'il veut détacher, humilier ſous ſa puiſſante main, & rendre l'objet de ſa complaiſance. *C'eſt parce que vous étiez agréable à Dieu*, (1) dit l'Ange à Tobie, *qu'il a été néceſſaire que la tentation vous éprouvât.* Il manque beaucoup à tout homme, quelque grand qu'il ſoit d'ailleurs, qui n'a jamais ſenti l'adverſité. Le ſage dit : (2) *Celui qui n'a point été tenté, que ſçait-il* ? On ne connoît ni les autres hommes, ni ſoi-même, quand on n'a jamais été dans l'occaſion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve de ſoi & d'autrui. La proſpérité eſt un torrent qui vous porte ; en cet état tous les hommes vous encenſent, & vous vous enivrez de cet encens. Mais l'adverſité eſt un torrent qui vous entraîne, & contre lequel il faut ſe roidir ſans relâche. Les grands Princes

(1) Tobie 12. v. 13.
(2) Eccl. 34. v. 9.

ont plus de beſoin que tout le reſte des hommes, des leçons de l'adverſité. C'eſt d'ordinaire ce qui leur manque le plus. *Ils* ont beſoin de contradiction pour apprendre à ſe modérer, comme les gens d'une médiocre condition ont beſoin d'appui. Sans la contradiction, les Princes *ne ſont point dans les travaux des hommes*, & ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils ſentent que tout peut leur échaper, que leur grandeur même eſt fragile, & que tous les hommes qui ſont à leurs pieds leur manqueroient, ſi cette grandeur venoit à leur manquer. Il faut qu'ils s'accoûtument à ne vouloir jamais hazarder de trouver le bout de leur pouvoir, & qu'ils ſçachent ſe mettre par bonté en la place de tous les autres hommes, pour voir juſqu'où il faut les ménager. En vérité, MONSEIGNEUR, il eſt bien plus important au vrai bien des Princes & de leurs peuples, que les Princes acquiérent une telle expérience, que de les voir toujours victorieux. Ce que je craignois pour vous, étoit une joie flateuſe de commander une ſi puiſſante armée. Je priois Dieu que vous ne fuſſiez

point, comme ce Roi dont il eſt dit dans l'Ecriture : *Gloriabatur quaſi potens in potentiâ exercitûs ſui.* Les plus grands Princes n'ont que des forces empruntées. Leur confiance eſt bien vaine, s'ils s'imaginent être forts par cette multitude d'hommes qu'ils aſſemblent. Un contretems, une ombre, un rien met l'épouvante & le déſordre dans ces grands corps. Je fus touché juſqu'aux larmes, lorſque je vous entendis prononcer avec tant de religion ces aimables paroles : (1) *Hi in curribus, & hi in equis : nos autem in nomine Domini.* Beaucoup de gens groſſiers s'imaginent que la gloire des Princes dépend des ſuccès : elle dépend des meſures bien priſes, & non des ſuccès que ces meſures préparent. Elle ne dépend pas même entiérement des meſures bien priſes ; car les fautes que les Princes les plus habiles peuvent faire, ſe tournent à profit pour les perfectionner, & pour relever leur réputation, quand ils en ſavent faire un bon uſage.

(1) Pſ. 19. v. 8.

Le véritable honneur des Princes ne dépend que de leur vertu. Ils ne peuvent qu'être admirés, s'ils ſe montrent bons, ſages, courageux, patiens. L'adverſité leur donne un luſtre, qui manque à la proſpérité la plus éclatante. Elle découvre en eux des reſſources que le monde n'auroit jamais vûes, ſi tout fût venu au-devant d'eux, au gré de leurs déſirs. La plus grande de toutes les victoires eſt celle d'une ſageſſe, & d'un courage qui eſt victorieux du malheur même.

On n'en ſauroit donner un exemple plus déciſif que celui du Roi S. Louis. Il combattoit pour la Religion, & Dieu qui l'aimoit, lui donna toutes les croix que vous ſavez. Je prie très-ſouvent, afin que le petit-fils de ce grand Roi ſoit l'héritier de ſes vertus, & que vous ſoyez, comme lui, ſelon le cœur de Dieu. Ma joie ſeroit grande, ſi vous pouviez exécuter de grandes choſes pour le Roi & pour l'Etat; mais ſi Dieu permet que vous ne puiſſiez pas les exécuter, je ſouhaite qu'au moins vous faſſiez juſqu'au bout tout ce qu'on peut attendre de vous.

Vous le ferez ſans doute, MONSEIGNEUR, ſi vous êtes fidéle à Dieu. Il vous conduira comme par la main.

Oſerai-je vous dire ce que j'apprens que le public dit ? Si je ſuivois les régles de la prudence, je ne le ferois pas. Mais j'aime mieux m'expoſer à vous paroître indiſcret, que manquer à vous dire ce qui ſera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous eſtime ſincérement ; on vous aime avec tendreſſe ; on a conçu les plus hautes eſpérances des biens que vous pourrez faire. Mais le public prétend ſçavoir que vous ne décidez pas aſſez, & que vous avez trop d'égards pour des conſeils très-inférieurs à vos propres lumiéres. Comme je ne ſçais point les faits, j'ignore ſur qui tombent tous ces diſcours, & je ne fais que vous rapporter ſimplement, mot pour mot, ce que je ne ſçais, ni ne puis démêler.

Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, que votre ſoumiſſion aux volontés du Roi doit être inviolable ; mais vous devez uſer de toute l'étendue des pouvoirs qu'il vous laiſſe, pour le bien de ſon ſervice. De plus, il convient que vous fai-

fiez les plus fortes repréſentations, ſi vous voyez que vous ayez beſoin qu'on augmente vos pouvoirs. Un Prince ſérieux, accoûtumé à l'application, qui s'eſt donné à la vertu depuis long-tems, & qui achéve ſa troiſiéme campagne à l'âge de vingt-ſept ans commencés, ne peut être regardé comme étant trop jeune pour décider. Mr le Duc d'Orléans a des pouvoirs abſolus pour la guerre d'Eſpagne. On a déja vû par expérience qu'on ne peut attendre de vous, MONSEIGNEUR, qu'une conduite meſurée & pleine de modération. Il ne s'agit point des déciſions que vous pourriez faire tout ſeul, contre l'avis de tous les Officiers généraux de l'armée : il ſuffit ſeulement que vous ſoyez libre de ſuivre ce que vous croirez à propos, quand votre avis ſera confirmé par ceux des Officiers généraux qui ont le plus de réputation & d'expérience. On hazardera beaucoup moins, en vous donnant de tels pouvoirs, qu'en vous tenant gêné & aſſujetti aux penſées d'un particulier, ou en vous faiſant toujours attendre les déciſions du Roi. Ce dernier parti vous expoſeroit à

de très-fâcheux contre-tems. Il y a des cas preſſans où l'on ne peut attendre ſans perdre l'occaſion, & où perſonne ne peut décider, que ceux qui voyent les choſes ſur les lieux.

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, de cet excès de liberté qui vient d'un excès de zéle. Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt en ce monde. Je ne ſuis occupé que du vôtre, qui eſt celui du Roi & de l'Etat. Je ſçais à qui je parle, & je ne puis douter de la bonté de votre cœur. Le mien vous ſera dévoué le reſte de ma vie, avec l'attachement le plus inviolable, & avec le reſpect le plus profond.

A Cambray le 16. Septembre 1708.

LETTRE VI.

AU MESME.

Pendant la même Campagne.

Quelle doit être la dévotion d'un Prince. Son attention pour les gens de mérite; ſa fermeté & ſon courage dans les cas affligeans.

ON ne peut être plus édifié & plus charmé que je le ſuis, MONSEIGNEUR, de la ſolidité de vos penſées, & de la piété qui régne dans tous vos ſentimens. Mais plus je ſuis touché de voir tout ce que Dieu met dans votre cœur, plus le mien eſt déchiré d'entendre tout ce que j'entens. Je donnerois non-ſeulement ma vie pour l'Etat; mais encore pour la perſonne du Roi, pour ſa gloire, pour ſa proſpérité; & je prie Dieu tous les jours ſans relâche, afin qu'il le comble de ſes bénédictions.

Ce qui m'a conſolé de vous voir ſi

traverſé & ſi contredit, eſt que je vois le deſſein de Dieu, qui veut vous purifier par les croix, & vous donner l'expérience des embarras de la vie humaine, comme au moindre particulier. D'ailleurs je ne ſçaurois douter que Dieu ne ſoit votre conſeil, votre force, votre tout, pourvû que vous rentriez ſans ceſſe au-dedans de vous pour l'y trouver, & pour agir enſuite ſans ſcrupule, ſelon les beſoins. *Eſto vir fortis, & præliare bella Domini.* Ne vous mettez point en peine de me répondre; il me ſuffit que mon cœur ait parlé au vôtre en ſecret devant Dieu ſeul. C'eſt en lui que je mets toute ma confiance pour votre proſpérité, MONSEIGNEUR; je vous porte tous les jours à l'autel avec le zéle le plus ardent.

Pourvû que vous vous donniez à Dieu en chaque occaſion avec une humble confiance, il vous conduira comme par la main; & décidera ſur vos doutes. Quelque génie qu'il vous ait donné, vous courriez grand riſque de faire par irréſolution des fautes irréparables, ſi vous vous tourniez à une dévotion foible & ſcrupuleuſe. Ecoutez les perſonnes les plus expérimentées; & enſuite prenez vo-

tre parti. Il eſt moins dangereux d'en prendre un mauvais que de n'en prendre aucun, ou que d'en prendre un trop tard. Pardonnez, MONSEIGNEUR, la liberté d'un ancien ſerviteur qui prie ſans ceſſe pour vous, & qui n'a d'autre conſolation en ce monde, que celle d'eſpérer, que, malgré ces traverſes, Dieu fera par vous des biens infinis.

Il ne m'appartient pas, MONSEIGNEUR, de raiſonner ſur la guerre : auſſi n'ai-je garde de le faire; mais on a de grandes reſſources, quand on eſt à la tête d'une puiſſante armée, & qu'elle eſt animée par un Prince de votre naiſſance pour la conduire. Il eſt beau de voir votre patience & votre fermeté, pour demeurer en campagne dans une ſaiſon ſi avancée. Notre jeuneſſe impatiente de voir Paris, avoit beſoin de cet exemple. Tandis qu'on croira encore pouvoir faire quelque choſe d'utile & d'honorable, il faut que ce ſoit vous, MONSEIGNEUR, qui tâchiez de l'exécuter. Les ennemis doivent être affoiblis; vous êtes ſupérieur en forces; il faut eſpérer que vous le ſerez, auſſi en projets & en meſures juſtes, pour

en rendre l'exécution heureuſe. Le vrai moyen de relever la réputation des affaires, eſt que vous montriez une application ſans relâche. Votre préſence nuiroit & aux affaires & à votre réputation, ſi elle paroiſſoit inutile & ſans action, dans des tems ſi fâcheux. Au contraire, votre fermeté patiente pour achever cette campagne, forcera le monde à ouvrir les yeux & à vous faire juſtice, pourvû qu'on voye que vous prévoyez, que vous projettez, que vous agiſſez avec vivacité & hardieſſe. Dieu ſur qui je compte, & non ſur les hommes, bénira vos travaux; & quand même il permettroit que vous n'euſſiez aucun ſuccès, vous feriez voir au monde combien on mérite les louanges des perſonnes ſolides & éclairées, quand on a le courage & la patience de ſe ſoutenir avec force dans le malheur.

Vos reſſources ſont infinies, ſi vous en voulez faire uſage. Vous avez beaucoup plus qu'un autre, MONSEIGNEUR, de quoi entretenir ceux qui vous environnent. En vous livrant à eux un peu plus, vous les charmerez. Une parole, un geſte, un ſouris, un coup d'œil

d'un Prince tel que vous, gagne les cœurs de la multitude. Quelques louanges données à propos au mérite distingué, attendrira pour vous les honnêtes gens. Si vous avez le pouvoir d'avancer ceux qui en sont dignes, faites-leur sentir votre protection. Si vous ne pouvez pas les avancer, du moins qu'il paroisse que vous êtes affligé de ne le pouvoir pas, & que vous recommandez de bon cœur leurs intérêts. Rien n'intéressera tant pour vous ceux qui peuvent décider de votre réputation, que de trouver en vous cette bonté de cœur, cette attention aux services & aux talens, ce goût & ce discernement du vrai mérite, & cet empressement de le faire récompenser. J'ose vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il ne tient qu'à vous de gagner les suffrages du public, & de vous attirer les louanges du monde entier. De ce côté-là, il vous est facile de faire taire les critiques; mais d'un autre côté, il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'est plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes qui sont légers, téméraires, injustes &

aveugles dans leurs jugemens. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la ſolitude ! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-deſſus des jugemens des hommes, vous y aſſujettit infiniment plus qu'une condition médiocre. Ceux qui doivent commander aux autres, ne ſçauroient le faire utilement, dès qu'ils ont perdu l'eſtime & la confiance des peuples. Rien ne ſeroit plus dur & plus inſuportable pour les peuples, rien ne ſeroit plus dangereux & plus deshonorant pour un Prince, qu'un gouvernement de pure autorité, ſans l'adouciſſement de l'eſtime, de la confiance, & de l'affection réciproque. Il eſt donc capital, même ſelon Dieu, que les grands Princes s'appliquent ſans relâche à ſe faire aimer & eſtimer ; non par une recherche de vaine complaiſance, mais par fidélité à Dieu, dont ils doivent repréſenter la bonté ſur la terre. Si cette attention leur coûte, il faut qu'ils la regardent comme leur premier devoir, & qu'ils préférent cette pénitence à toutes les autres, qu'ils pourroient pratiquer pour l'amour de Dieu. Si vous vous donnez à lui ſans réſerve, il vous facilitera

bientôt certaines petites ſujettions, qui vous paroiſſent épineuſes, faute d'y être aſſez accoûtumé.

Je ne puis m'empêcher, MONSEIGNEUR, de vous répéter qu'il me ſemble, que vous devez tenir bon juſqu'à l'extrémité dans l'armée, comme M. le Maréchal de Boufflers dans la Citadelle de Lille. Si on ne peut rien faire d'utile & d'honorable juſqu'à la fin de la campagne, au moins vous aurez payé de patience, de fermeté & de courage, pour attendre les occaſions juſqu'au bout; au moins vous aurez le loiſir de faire ſentir votre bonne volonté aux troupes, & de gagner les cœurs. Si au contraire, on fait quelque coup de vigueur, avant que de ſe retirer, pourquoi faut-il que vous n'y ſoyez pas, & que d'autres s'en réſervent l'honneur? Ce ſeroit faire penſer au monde qu'on n'oſe rien entreprendre de hardi & de fort quand vous commandez; que vous n'y êtes qu'un embarras, & qu'on attend que vous ſoyez parti, pour tenter quelque choſe de bon. Après-tout, s'il y a quelque choſe à eſpérer, c'eſt dans le tems où les ennemis ſeront réduits à ſe retirer,

ou à prendre des poſtes dans le pays pour y paſſer l'hyver. Voilà le dénouement de toute la campagne. Voilà l'occaſion déciſive : pourquoi la manqueriez-vous ? Il faut toujours obéir au Roi avec un zéle aveugle, mais il faut attendre & tâcher d'éviter un ordre abſolu de partir trop tôt.

Vous devez faire honneur à la piété, & la rendre reſpectable dans votre perſonne. Il faut la juſtifier aux critiques & aux libertins. Il faut la pratiquer d'une maniére ſimple, douce, noble, forte & convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs eſſentiels de votre état, par le principe de l'amour de Dieu ; & ne rendre jamais la vertu incommode par des héſitations ſcrupuleuſes ſur les petites choſes. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, & vous fera décider ſur le champ dans les occaſions preſſantes. Un Prince ne peut point à la Cour ou à l'armée régler les hommes comme des Religieux ; il faut en prendre ce qu'on peut, & ſe proportionner à leur portée. JESUS-CHRIST diſoit aux Apôtres : (a) *J'aurois beaucoup de choſes à vous dire, mais*

(a) Jean. 16. v. 12.

vous

vous ne pouvez pas maintenant les porter. S. Paul dit (a) *Je me ſuis fait tout à tous pour les gagner tous.* Je prie Dieu tous les jours que l'eſprit de liberté ſans relâchement vous élargiſſe le cœur, pour vous accommoder aux beſoins de la multitude.

Il faut montrer que vous penſez d'une façon ſérieuſe, ſuivie, conſtante & ferme. Il faut convaincre le monde que vous ſentez tout ce que vous devez ſentir; & que rien ne vous échape. Si vous paroiſſiez mou & facile à entraîner, on vous entraîneroit, & on vous meneroit loin, aux dépens de votre réputation. Lorſque vous ſerez de retour à la Cour, vous devez, ce me ſemble, parler au Roi d'un ton ferme & reſpectueux, lui montrer clairement & en détail les véritables cauſes des mauvais événemens, avec les remédes qu'on peut y apporter. Si vous lui faites voir que vous n'avez manqué à rien d'eſſentiel, ſi vous lui repréſentez la ſituation très-embarraſſante où vous vous êtes trouvé, enfin ſi vous appuyez vos bonnes raiſons par les témoignages uni-

(a) 1. Cor. 9. v. 22.

formes des principaux Officiers, qui doivent naturellement dire la verité en votre faveur, ſi peu que vous ayez ſoin de gagner leurs cœurs, le Roi ne pourra pas s'empêcher d'avoir égard à votre bonne cauſe pour l'intérêt de l'Etat.

Votre reſſource doit être celle des bonnes raiſons, appuyées avec une fermeté qui ne peut être que louée, quand elle ſera aſſaiſonnée d'une ſoumiſſion, d'un zéle & d'un reſpect à toute épreuve pour le Roi. Le moment de votre retour à la Cour ſera une criſe. Je redoublerai mes foibles priéres en ce tems-là.

Si vous vous accoûtumez à rentrer ſouvent au-dedans de vous, pour y renouveller la poſſeſſion que Dieu doit avoir de votre cœur; ſi vous dites avec humilité : (a) *Audiam quid loquatur in me Dominus.* Si vous n'agiſſez ni par humeur, ni par goût naturel, ni par vaine gloire; mais ſimplement par mort à vous-même, & par fidélité à l'eſprit de grace, Dieu vous ſoutiendra. (b) *Au-*

(a) Pſ. 84. v. 9.
(b) Pſ. 90. v. 11.

gelis ſuis mandavit de te, ut cuſtodiant te in omnibus viis tuis. (a) *Dabitur enim vobis in illâ horâ, quid loquamini.* Vous deviendrez grand devant tous les hommes, à proportion de ce que vous ſerez petit devant Dieu & ſouple dans ſa main ; vous aurez des croix, mais elles entreront dans les deſſeins de Dieu, pour vous rendre l'inſtrument de ſa Providence, & vous direz : *Superabundo gaudio in omni tribulatione noſtrâ.* Je ne ſçaurois être devant Dieu, que je ne m'y trouve avec vous, pour lui demander que vous ſoyez, comme David, ſelon ſon cœur.

Extrait d'une des Réponſes du Prince, aux Lettres que l'on vient de voir, & dont les Originaux ſubſiſtent écrits de ſa propre main.

JE tâcherai de faire uſage des avis que vous me donnez, & priez Dieu qu'il m'en faſſe la grace ; .... Demandez de plus en plus à Dieu qu'il me donne cet

(a) Matth. 10. v. 19.

amour pour lui au-deſſus de tout & de moi-même, amis, ennemis, pour lui & en lui..... Je m'attens à bien des diſcours que l'on tient, & que l'on tiendra encore. Je paſſe condamnation ſur ceux que je mérite, & mépriſe les autres, pardonnant véritablement à ceux qui me veulent ou font du mal, & priant pour eux. Voilà mes ſentimens, mon cher Archevêque ; & malgré mes défauts, une détermination abſolue d'être à Dieu. Priez-le donc inceſſamment d'achever en moi ce qu'il y a commencé, & de détruire ce qui vient du péché originel, & de moi. Vous ſavez que mon amitié pour vous eſt toujours la même.

LETTRE VII.

Divers avis pour une perſonne, qui étant dans le monde, vouloit ſe convertir à Dieu.

Les voyes de Dieu ſont douces & ſatisfaiſantes à quiconque les ſuit avec amour.

JE ſuis ravi, Monſieur, de voir la bonté de cœur avec laquelle vous avez reçû la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opére certainement en vous, puiſqu'il vous donne le goût de la vérité, & le déſir d'être ſoûtenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin, ſe tournera en paix & en conſolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne ſoit triſte & gênante, n'eſt perfection, qu'en ce qu'elle augmente la bonne vo-

lonté. Or, à meſure que ce qu'on fait augmente, l'ennui & la gêne diminuent en le faiſant: car on n'eſt point gêné, en ne faiſant que les choſes qu'on aime à faire. Quand on fait une choſe pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine, & fait qu'on eſt content de la ſouffrir. On ne voudroit pas être ſoulagé en manquant à l'amour dont on eſt rempli. On ſe fait même un plaiſir de ſe ſacrifier au Bien-aimé. Ainſi plus on avance vers la perfection, plus on eſt content de ſuivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, & de ne ſouffrir jamais aucune croix, qui ne vous contente plus que les plaiſirs oppoſés? C'eſt ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur, en vous livrant à toutes vos paſſions, & qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas toujours un contentement ſenſible & flateur, comme celui des plaiſirs profanes; mais enfin c'eſt un contentement très-réel, & fort ſupérieur à ceux que le monde donne; puiſque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, & que les ames pleines de

l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'eſt une paix quelquefois ſéche, & même amère, mais que l'ame aime mieux que l'ivreſſe des paſſions. C'eſt une paix où l'on eſt d'accord avec ſoi, une paix qui n'eſt jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainſi, moins on eſt infidéle, plus on jouit de cette heureuſe paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, eſſayez-le. (a) *Goûtez & voyez, combien le Seigneur eſt doux.*

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre tems, enſorte que vous faſſiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraiſon en méditation affectueuſe pour repaſſer ſur vos foibleſſes, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, & vous accoûtumer à être familiérement avec lui. Que vous ſerez heureux, ſi vous apprenez ce que c'eſt que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu, quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec ſon ami : on a toujours à lui ouvrir ſon cœur : on ne cherche jamais ce qu'on lui dira; mais on le lui dit ſans

(a) Pſ. 28. v. 6.

réflexion. On ne peut lui rien réſerver. Quand même on n'auroit rien à lui dire, on eſt content d'être avec lui. O que l'amour eſt bien plus propre à ſoûtenir que la crainte ! La crainte captive & contraint, pendant qu'elle trouble ; mais l'amour perſuade, conſole, anime, poſſéde toute l'ame, & fait vouloir le bien pour le bien même. Il eſt vrai que vous avez encore beſoin de la crainte des jugemens de Dieu, pour faire le contrepoids de vos paſſions ; (*a*) *Confige timore tuo carnes meas.* Mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut ſe hâter de tendre à l'amour qui conſole l'eſprit. O que vous trouverez Dieu bon & fidéle ami, quand vous voudrez entrer en amitié ſincére & conſtante avec lui !

Le point capital, ſi vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'eſt de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, & de renoncer ſans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous paſſer votre vie dans l'ami-

(*a*) Pſ. 118. v. 120.

tié

tié de ceux qui ne l'aiment pas, & qui ſe moquent de ſon amour ? Pourquoi ne vous contenter pas de la ſociété de ceux qui l'aiment, & qui ſont propres à vous affermir dans votre amour pour lui ?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord ſans aucune meſure, avec tous vos amis & avec toutes les perſonnes, vers leſquelles une véritable bienſéance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, & vous trouver dans les lieux où l'on n'a beſoin que de paroître en paſſant. Mais il s'agit des liaiſons ſuivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, & qui rentraînent inſenſiblement contre les meilleures réſolutions qu'on a priſes. Il s'agit de retrancher les converſations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, & des autres compagnies qui réveillent le goût des plaiſirs, qui accoutument à mépriſer la piété, & qui cauſent une très-dangereuſe diſſipation. C'eſt ce qui eſt très-nuiſible pour le ſalut à tous les hommes les plus con-

firmés dans la vertu, & par conſéquent, c'eſt ce qui eſt encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, & dont le naturel eſt ſi facile pour ſe laiſſer dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, & l'abus que vous avez fait ſi long-tems des graces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, preſſé, forcé, pour ainſi dire, à revenir à lui; n'eſt-il pas juſte que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas beſoin de mortifier vos goûts, & de réprimer vos habitudes, ſur-tout à l'égard des choſes dangereuſes? Ne faut-il pas faire une ſérieuſe pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier & à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuſes? (*a*) *Celui*, dit le Saint-Eſprit, *qui aime le péril, y périra.* Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occaſions prochaines. On eſt obligé, ſelon le commandement (*b*) de JESUS-

(*a*) Eccl. 3. v. 27.
(*b*) Matth. 5. v. 30.

CHRIST, de *couper ſon pied* & *ſa main*, & même d'*arracher ſon œil*, *s'ils nous ſcandaliſent*; c'eſt-à dire, s'ils ſont pour nous des piéges, ou ſujets de chûte.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une ſcéne de converſion; qui faſſe diſcourir avec malignité : la vraie piété ne demande jamais ces démonſtrations. Il ſuffit de faire deux choſes : l'une eſt de ne donner aucun mauvais exemple : c'eſt ſur quoi il n'eſt jamais permis de rougir de JESUS-CHRIST & de ſon Evangile : l'autre choſe eſt, de faire ſans affectation & ſans éclat, tout ce que le ſincére amour de Dieu demande. Suivant la premiére régle, il ne faut paroître que modeſtement à l'Egliſe; & dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les diſcours indécens des libertins. Suivant la ſeconde régle, il n'y a qu'à faire ſes lectures, ſes priéres, ſes confeſſions, ſes communions, & ſes autres bonnes œuvres en particulier. Par-là vous éviterez la critique maligne du monde, ſans tomber dans une mauvaiſe honte & dans une timidité poli-

tique, qui vous rentraîneroient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire, eſt de vous retirer doucement de tous les amuſemens, qui ſont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, & de vous retrancher dans la ſociété d'un petit nombre de perſonnes choiſies, qui penſent comme vous voulez penſer toute votre vie.

LETTRE VIII.

Bonheur de ſe donner à Dieu, & de quitte tout le reſte par une véritable converſion.

VOUS me trouverez bien indiſcret, Monſieur; mais je ne puis garder aucune meſure avec vous, quoique je n'aye point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la ſituation de votre cœur, me touche tellement, que je paſſe au-deſſus de toutes les régles. Vos amis, qui ſont les miens, vous ont déja répondu de la ſincérité de mon zéle pour votre perſonne. Je ne

ſçaurois ſentir une plus parfaite joie ; que celle de vous poſſéder quelques jours. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laiſſer régner au-dedans de nous. Avons nous autant délibéré, quand le monde nous a invité à nous laiſſer ſéduire par les amuſemens & par les paſſions ? Avons-nous autant héſité ? Avons-nous demandé autant de démonſtrations ? Avons-nous autant réſiſté au mal, que nous réſiſtons au bien ? Eſt-il queſtion de s'égarer, de ſe corrompre, de ſe perdre, d'agir contre le fond le plus intime de ſon cœur & de ſa raiſon, pour chercher la vanité ou le plaiſir des ſens ? On ne craint point d'aller trop loin ; on décide, on s'abandonne ſans réſerve. Eſt-il queſtion de croire qu'une main toute ſage & toute puiſſante nous a faits, puiſque nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes ? S'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, & qui nous a faits pour lui ſeul ? On commence à héſiter, à délibérer, à douter avec ſubtilité des

choſes les plus ſimples & les plus claires : on craint d'être trop crédule, on ſe défie de ſon propre ſentiment, on chicane le terrain : on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'eſt pas trop, & à qui on n'a jamais rien donné : on a même honte de ceſſer d'être ingrat envers lui, & on n'oſe laiſſer voir au monde qu'on veut le ſervir : en un mot, on eſt auſſi timide, auſſi tâtonnant & auſſi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi & déciſif ſans examen pour le déréglement.

Je ne vous demande, Monſieur, qu'une ſeule choſe, qui eſt, de ſuivre ſimplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez ſuivi autrefois les paſſions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondemens de la Religion, vous reconnoîtrez ſans peine qu'on n'y peut oppoſer rien de ſolide, & que ceux qui la combattent, ne le font que pour ne ſe point aſſujettir aux régles de la vertu : ainſi ils ne refuſent de ſuivre Dieu, que pour ſe contenter eux-mêmes. De bonne foi, eſt-il juſte d'être ſi

facile pour ſoi, & ſi retranché contre Dieu ? Faut-il tant de délibérations, pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui ? En le ſervant, que hazarderons-nous ? Nous ferons toutes les mêmes choſes honnêtes & innocentes que nous avons fait juſqu'ici ; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, & les mêmes peines à ſouffrir patiemment : mais nous y ajoûterons la conſolation infinie, d'aimer ce qui eſt ſouverainement aimable, de travailler & de ſouffrir pour plaire au véritable & parfait ami, qui tient compte des moindres choſes, & qui les récompenſe au centuple dès cette vie, par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin, nous y ajoûterons l'attente d'une vie bienheureuſe & éternelle, en comparaiſon de laquelle celle-ci n'eſt qu'une mort lente.

Ne raiſonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu ſi long-tems oublié, ſe fait ſentir amoureuſement, malgré tant de longues infidélités ; ou du moins conſultez vos amis gens de bien, que vous connoiſſez pour

ſincéres. Demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour ſervir Dieu : ſçachez d'eux, s'ils ſe repentent de s'y être engagés, & s'ils ont été, ou trop crédules, ou trop hardis dans leur converſion. Ils ont été dans le monde comme vous ; demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, & ſi l'yvreſſe de Babylone eſt plus douce que la paix de Sion. Non, Monſieur, quelque croix qu'on ſouffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuſe paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on ſouffre, & on ne voudroit aucune des joies dont on eſt privé.

Le monde en donne-t-il autant ? Vous le ſçavez. Y eſt-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, & de n'avoir aucune des choſes qui manquent ? Y fait-on toutes choſes par amour & du fond du cœur ? Que craignez-vous donc ? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déja à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui ſe tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec ſoi un vuide triſte, & même un reproche

ſecret du fond de la conſcience, enfin ce qui n'eſt rien dans le moment même où il ébloüit ? Et que craignez-vous? De trouver une vertu trop pure à ſuivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laiſſera plus à vous-même, ni aux vanités d'ici-bas ? Que craignez-vous ? De devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juſte, trop raiſonnable, trop reconnoiſſant pour votre Pere qui eſt au Ciel ? Ne craignez donc rien tant que cette injuſte crainte & cette folle ſageſſe du monde qui délibére entre Dieu & ſoi, entre le vice & la vertu, entre la reconnoiſſance & l'ingratitude, entre la vie & la mort ?

Vous ſçavez par une expérience ſenſible, ce que c'eſt que de languir, faute d'avoir au-dedans de ſoi une vie & une nourriture d'amour. On eſt inanimé & comme ſans ame, dès qu'on n'a plus ce je ne ſçais quoi au-dedans, qui ſoutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amans inſenſés du monde diſent dans leurs folles paſſions, eſt vrai en un ſens à la lettre. Ne rien

aimer, ce n'eſt pas vivre; n'aimer que foiblement, c'eſt languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles paſſions qui tranſportent les hommes, ne ſont que le vrai amour déplacé, qui s'eſt égaré loin de ſon centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui & de ſon amour. Nous ſommes nés pour être brûlés & nourris tout enſemble de cet amour, comme un flambeau pour ſe conſumer devant celui qui l'éclaire. Voilà cette bienheureuſe flamme de vie, que Dieu a allumée au fond de notre cœur. Toute autre vie n'eſt que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous? Ce qui ne vous aime point ſincérement? Ce qui n'eſt point aimable? Ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit ſaiſir? Qu'aimerez-vous dans le monde? Des hommes qui ſeroient jaloux & rongés d'une infame envie, ſi vous étiez content? Qu'aimerez-vous? Des cœurs qui ſont auſſi hypocrites en probité, qu'on accuſe les dévots d'être hypocrites en dévotion? Qu'aimerez-vous? Un nom de dignité qui vous

fuira peut-être, & qui ne guériroit de rien votre cœur, ſi vous l'obteniez ? Qu'aimerez-vous ? L'eſtime des hommes aveugles, que vous mépriſez preſque tous en détail ? Qu'aimerez-vous ? Ce corps de boue, qui ſalit notre raiſon, & qui aſſujettit l'ame aux douleurs des maladies & de la mort prochaine ? Que ferez-vous donc ? N'aimerez-vous rien ? Vivrez-vous ſans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, & qui ne veut vous avoir tout à lui, que pour ſe donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce tréſor il puiſſe vous manquer quelque choſe ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir & raſſaſier votre cœur ? Défiez-vous de vous-même & de toutes les créatures enſemble : ce n'eſt qu'un néant qui ne ſçauroit ſuffire au cœur de l'homme fait pour Dieu. Mais ne vous défiez jamais de celui qui eſt lui ſeul tout bien, & qui vous dégoûte miſéricordieuſement de tout le reſte, pour vous forcer à revenir à lui.

LETTRE IX.

Inſtances à une perſonne irréſolue ſur ſa converſion à Dieu.

QUOIQUE je n'aye point reçû de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous repréſente combien vous ſeriez coupable devant Dieu, ſi vous réſiſtiez à la vérité connue, & au ſentiment très-vif que Dieu vous en a donné. Ce ſeroit réſiſter au S. Eſprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire, ſe tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter, ni de l'indignité du monde, ni de ſon impuiſſance de vous rendre heureux, ni de l'illuſion de tout ce qu'il promet de flateur. Vous connoiſſez les droits du Créateur ſur ſa créature, & combien l'ingratitude à l'égard de Dieu eſt encore plus inexcuſable, que celle où l'on tombe à l'égard des amis, qui ne ſont que des hommes. Vous ſentez la vérité de ce

Dieu, par la ſageſſe qui reluit dans tous ſes ouvrages, & par les vertus qu'il inſpire aux hommes remplis de ſon amour. Qu'avez-vous a oppoſer à des choſes ſi touchantes, ſi ce n'eſt un goût de liberté & d'indocilité naturelle, qui forme votre irréſolution ? On craint de porter le joug ; & c'eſt-là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à ſoi-même. On veut ſe perſuader qu'on ne croit pas encore aſſez, & que dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion, ſans le faire témérairement, & avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'eſt pas un vrai doute ſur la vérité du Chriſtianiſme, qui cauſe cette irréſolution : c'eſt au contraire l'irréſolution, qui ſe ſert du prétexte de ce doute, pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On ſe fait accroire à ſoi-même qu'on doute, pour ſe diſpenſer de s'exécuter ſoi-même, & de ſacrifier une malheureuſe liberté dont l'amour propre eſt jaloux.

De bonne foi, qu'avez-vous de ſolide & de précis à oppoſer aux vérités de la Religion ? Rien, qu'une crainte d'ê-

tre gêné, & de mener une vie triſte & pénible : rien, qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'eſt qu'à force d'eſtimer la Religion, de ſentir ſa juſte autorité, & de voir tous les ſacrifices qu'elle inſpire, que vous la craignez, & que vous n'oſez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire, que vous ne la connoiſſez pas encore auſſi douce & auſſi aimable qu'elle eſt. Vous voyez ce qu'elle ôte ; mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ſes ſacrifices, ſans enviſager ſes conſolations. Non, elle ne laiſſe aucun vuide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choſes que vous voudrez faire, & que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont ſi long-tems ſéduit. Si le monde ne vous demandoit jamais que ce que votre cœur aimeroit & accepteroit par amour, ne ſeroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'eſt ? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir, avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un

goût de vérité & de vertu par ſon amour, qui ſera ſupérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous ? Qu'il faſſe des miracles pour vous convaincre ? Nul miracle ne vous ôteroit cette irréſolution d'un amour propre qui craint d'être ſacrifié. Que voulez-vous ? Des raiſonnemens ſans fin, pendant que vous ſentez dans le fond de votre conſcience ce que Dieu a droit de vous demander ? Les raiſonnemens ne guériront jamais la playe de votre cœur. Vous raiſonnez, non pour conclure & exécuter, mais pour douter, vous excuſer, & demeurer en poſſeſſion de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laiſsât à vous-même, pour punition d'une ſi longue réſiſtance. Mais il vous aime plus que vous ne ſçavez vous aimer. Il vous pourſuit par miſéricorde, & trouble votre cœur pour le ſubjuguer. Rendez-vous à lui, & finiſſez vos dangereuſes incertitudes. Cette ſuſpenſion apparente entre les deux partis eſt un parti véritable : cette apparence de délibération qui ne finit point, eſt une réſolution ſecrette & déguiſée d'un cœur que l'amour propre tient

dans l'illuſion, & qui voudroit toujours fuir la régle. Vous n'avez que trop raiſonné. Si vous avez encore des difficultés ſolides & importantes, expliquez-les nettement par écrit, & on les approfondira ſimplement avec vous. Si au contraire vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop preſſé par la régle de la foi, que tardez-vous à vous ſoumettre ? Faites taire votre eſprit. Faut-il s'étonner que l'infini ſurpaſſe nos raiſonnemens, qui ſont ſi foibles & ſi courts ? Voulez-vous meſurer Dieu & ſes myſtéres par vos vûes ? Seroit-il infini, ſi vous pouviez le meſurer & ſonder toutes ſes profondeurs ?

Faites-vous juſtice à vous-même, & vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetiſſez-vous à vos propres yeux, rabaiſſez-vous, ſentez les ténébres de votre eſprit & la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laiſſez-vous juger par lui, & avouez que vous avez beſoin qu'il vous redreſſe. Rien n'eſt grand, que cette petiteſſe intérieure de l'ame qui ſe fait juſtice. Rien n'eſt raiſonnable, que ce

juſte

juſte déſaveu de notre raiſon égarée. Rien n'eſt digne de Dieu, que cette docilité de l'homme qui ſent l'impuiſſance de ſon eſprit, & qui eſt déſabuſé de ſes fauſſes lumiéres. O qu'une ame humble eſt éclairée ! O qu'elle voit de vérités, quand elle eſt bien convaincue de ſes ténébres, & qu'elle ne laiſſe plus aucune reſſource à ſa préſomption ! Pardon, Monſieur, d'une lettre ſi indiſcrette : je ne puis modérer le zéle que votre confiance m'a inſpiré.

LETTRE X.

Péril d'une Perſonne en Charge dans le monde.

Il faut attendre Dieu ſans rien précipiter.

JE plains fort M... Je comprens que ſon état eſt très-violent. Il commence à ſe tourner vers Dieu ; ſa vertu eſt encore bien foible. Il eſt obligé à combattre contre tous ſes goûts, contre toutes ſes inclinations, contre toutes ſes habitudes, & même contre des paſſions

violentes. Son naturel eſt facile & vif pour le plaiſir. Il eſt accoutumé à une diſſipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au-dehors qu'au-dedans. Tout ce qui l'environne n'eſt que tentation & que mauvais exemple. Tout ce qu'il voit le porte au mal. Tout ce qu'il entend le lui inſpire. Il eſt éloigné de tous les bons exemples & de tous les conſeils. Voilà des commencemens expoſés à une étrange épreuve. Mais je vous avoue que je ne ſçaurois croire qu'il ſoit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup ſon emploi, ſans garder ni meſures, ni bienſéances. S'il eſt fidéle à lire, à prier, à fréquenter les Sacremens, à veiller ſur ſa propre conduite, à ſe défier de lui-même, à éviter la diſſipation, autant que ſes devoirs le lui permettront, j'eſpére que Dieu aura ſoin de lui, & qu'il ne permettra point qu'il ſoit tenté au-deſſus de ſes forces. Les choſes que Dieu fait faire pour l'amour de lui, ſont d'ordinaire préparées par une providence douce & inſenſible. Elle améne ſi naturellement les choſes, qu'elles paroiſſent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé,

ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef, que de rompre la ſerrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, ſa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui ſe donne à lui. Il le tiendra à l'ombre de ſes aîles.

Un homme de condition diſtinguée, qui a une charge, avec de l'eſprit, du talent, & de l'uſage du monde, ne doit plus être embarraſſé à un certain âge pour ſoutenir un genre de vie réglé & ſérieux, comme le ſeroit un jeune homme, que chacun ſe croit en droit de tourmenter. Ce n'eſt pourtant pas ce qui doit être ſa principale reſſource. Il faut qu'il ne compte que ſur Dieu, & qu'il ne craigne rien tant que ſa propre fragilité. Je voudrois donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de ſon état, mais qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de ſe tromper : peut-être que ſon cœur tend moins à s'éloigner des périls du ſalut, qu'à ſe rapprocher d'une vie plus douce & plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché, que les dé-

goûts, les embarras, les fatigues & les contraintes de la ſituation où il ſe trouve. Il eſt naturel d'être dans cette diſpoſition, & il eſt très-ordinaire à l'amour propre de nous perſuader que nous agiſſons par un motif de conſcience, quand c'eſt lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche ſi irréguliére, & que la bienſéance la défend. Il vaut mieux, ce me ſemble, attendre juſqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui eſt fidéle, le portera dans ſes mains, de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

O que Dieu eſt compatiſſant & conſolant pour ceux qui ont le cœur ſerré, & qui recourent à lui avec confiance ! Les hommes ſont ſecs, critiques, rigoureux, & ne ſont jamais condeſcendans qu'à demi ; mais Dieu ſupporte tout, il a pitié de tous, il eſt inépuiſable en bonté, en patience, en ménagemens. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

LETTRE XI.

Du Diſcernement certain des mouvemens de la grace, d'avec ceux de la nature, qui ſe déguiſe & contrefait la grace.

J'AI fait attention, mon bon Duc, à votre difficulté, pour diſcerner les mouvemens de la grace d'avec ceux de la nature déguiſée. Nous ne ſçaurions avoir de régle préciſe & certaine là-deſſus au-dedans de nous-mêmes. Nous avons ſeulement la régle extérieure de nos actions, qui eſt la conformité aux préceptes, aux conſeils, aux bienſéances Chrétiennes. Si nous avions de plus au-dedans une régle, pour diſcerner avec certitude le principe ſurnaturel d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre ſainteté, & une infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inſpiration. C'eſt ce qui eſt préciſément contraire à l'obſcurité de la vie de foi, à l'incertitude du pélerinage, & à la dépendance où nous devons être ici à

l'égard de nos Supérieurs. Nous ne devons donc point chercher ce que l'état préſent ne nous permet pas de trouver ; je veux dire cette régle certaine, pour diſcerner les mouvemens de la grace d'avec ceux de la nature qui peuvent imiter la grace même. D'un autre côté, il ſemble que rien n'eſt ſi capital dans la pratique, contre l'illuſion, que de faire ce diſcernement, & d'avoir une régle sûre pour le faire. Il faut, dira-t-on, ſuivre l'attrait de la grace. Y manquer, c'eſt réſiſter à Dieu, c'eſt contriſter le Saint-Eſprit, c'eſt s'éloigner de la perfection à laquelle on eſt appellé. Mais comment ſuivra-t-on l'attrait de la grace, ſi on n'a pas une régle ſûre pour la diſtinguer des mouvemens ſpécieux de la nature déguiſée ? Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger continuel de faire tout le contraire de ce qu'on veut, & d'agir à tout moment par nature, croyant agir par grace. Voilà l'inconvénient, cherchons le reméde.

Ce doute ne peut jamais s'étendre, comme je l'ai déja remarqué, ſur les choſes défendues par les préceptes, par les

conſeils, & par les bienſéances Chrétiennes. Non ſeulement la grace ne nous porte jamais à violer les préceptes, mais elle ne nous invite jamais à agir contre les conſeils évangéliques. Voilà déja la pureté & la perfection des mœurs, qui ſont entiérement hors de doute dans tous les cas. Il ne s'agit plus que du choix entre deux pratiques de perfection, pour diſcerner quelle eſt la plus convenable à notre attrait de grace.

Il eſt vrai que pour ce choix nous n'avons point de certitude & d'évidence intérieure. Nous avons ſeulement au-dehors les régles de prudence Chrétienne, pour juger par les circonſtances laquelle de deux choſes à choiſir eſt la plus convenable. Mais nous n'avons point au-dedans une régle certaine pour diſcerner, ſi la pente que nous éprouvons pour une pratique de perfection plutôt que pour une autre, eſt de la grace ou de la nature. Auſſi ne convient-il point à notre état préſent, d'avoir cette régle certaine & évidente. Dieu veut nous tenir dans l'obſcurité & dans l'incertitude ſur notre juſtice; & nous n'y ſerions pas, ſi nous diſcernions

clairement notre grace avec ſes opérations. Il faut donc néceſſairement que cette grace ſoit accommodée aux ténébres de notre état, & qu'elle opére avec une continuelle obſcurité.

Faut-il s'étonner que nous ne puiſſions pas ſçavoir ſi nous agiſſons pour notre perfection, par une pure impreſſion de grace, puiſque nous ne ſçavons jamais ſi nous ſuivons la grace, ou ſi nous ſommes dominés par le péché? Le péril des illuſions vénielles ſur les pratiques de perfection n'eſt pas étonnant dans un état où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même ſur les plus dangereuſes illuſions de l'amour propre, qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable. Que faire dans cette profonde nuit? Ce qui dépend de nous, & nous en contenter. Cette conduite de fidélité & de paix tout enſemble, dans une ſi pénible incertitude, eſt le plus grand martyre des ames qui ſont vives & ſenſibles pour les choſes de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a, malgré l'obſcurité du pélerinage, certaines apparences ſans certitude, qui ſervent à nourrir dans le cœur une humble confiance

confiance, qu'on eſt en état de grace. Il y a auſſi certaines lueurs de graces dans les ténébres de la plus obſcure foi, qui font entrevoir de tems en tems qu'on va à la perfection ſuivant l'attrait de l'amour. Mais quand Dieu veut mêler la lumiére & les ténébres, pour donner à une ame de quoi éviter l'égarement, ſans trouver néanmoins la pleine ſécurité, il tempére tellement ces deux choſes, qu'on ne ſçauroit les démêler, ni y trouver aucun appui certain ni fixe.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grace, c'eſt 1. Quand l'action extérieure eſt pure & conforme à la perfection des conſeils : 2. Quand on la fait ſimplement, tranquillement, ſans empreſſement pour la faire, content de ne la faire pas, s'il falloit s'en abſtenir : 3. Qu'après l'avoir faite, on ne cherche point par des réflexions inquiettes à ſe juſtifier ſon action, mais qu'on eſt prêt à la laiſſer condamner, & à la condamner ſoi-même, ſi une lumiére ſupérieure y faiſoit découvrir quelque défaut; qu'enfin on ne s'approprie point ſon action, & qu'on la laiſſe au jugement de Dieu :

4. Quand cette action laiſſe l'ame dans ſa ſimplicité, dans ſa paix, dans ſa droiture, dans ſa petiteſſe, dans ſa déſappropriation.

Toutes ces choſes, il eſt vrai, ſont délicates dans l'opération intérieure, & tout ce qu'on en peut exprimer, ne ſçauroit donner des démonſtrations. Mais quoique la pratique en ſoit toujours mêlée des ténébres de l'état de foi, il eſt néanmoins vrai que Dieu, ſans marquer des régles fixes qui ſervent d'appui ſenſible, ſçait accoutumer une ame à entendre ſa voix : à la reconnoître & à la ſuivre, quoiqu'elle ne puiſſe rendre compte par principes philoſophiques, des régles préciſes de ce diſcernement. Il lui donne des certitudes momentanées, quand elle en a beſoin, & les retire auſſi-tôt après, ſans en laiſſer aucun veſtige. Le plus grand danger, eſt celui de l'interrompre par l'inquiétude avec laquelle nous voudrions toujours forcer notre état, & voir clairement au milieu même des ténébres, où il faut marcher ſans ceſſe comme à tâtons.

Il y a ſeulement une choſe qui me pa-

roît bonne à obſerver ; c'eſt que nous pouvons ſouvent plus facilement reconnoître ce qui eſt de la nature, que ce qui eſt de la grace. Laiſſons tomber paiſiblement tous les mouvemens naturels, autant ceux de pareſſe que ceux d'empreſſement, autant ceux qui viennent des goûts rafinés de l'eſprit, que ceux qui viennent de la chair groſſiére ; & dans cette paix faiſons, ſans ſortir jamais des bornes des préceptes & des conſeils, ce que notre fonds le plus ſimple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-mêmes, & pour plaire au Bien-aimé. Voilà ce que l'obſcurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grace. (*a*) *Si ſpiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.*

Mais il faut bien ſe garder de tomber dans le ſcrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très-dangereux, en voulant arranger toutes ces choſes, pour s'aſsûrer qu'on les fait par grace. Car ce ſeroit éteindre la grace à force de vouloir s'aſsûrer qu'on la ſuit : ce ſeroit rentrer, ſous prétexte de sûreté, dans toutes les

(*a*) Rom. 8. v. 13.

recherches d'amour-propre, qu'on prétend éviter : ce ſeroit perdre l'attrait réel de la grace, pour y chercher des certitudes, qu'on ſçait bien que Dieu n'a pas voulu y mettre : ce ſeroit paſſer ſa vie à raiſonner ſur les opérations de la grace, ſans oſer jamais s'y abandonner pour la laiſſer opérer en nous : ce ſeroit ſuivre la nature, pour vouloir découvrir la grace & pour forcer l'état de foi. Pour vous dire quelque choſe de propre & de perſonnel, mon bon Duc, il faut vous faire ſouvenir, qu'en vous la pente de la nature & le piége d'illuſion n'eſt point dans les déſordres groſſiers, mais dans l'intempérance de la ſageſſe, & dans l'excès du raiſonnement. Craignez de vouloir trop approfondir. Raiſonnez peu & faites beaucoup ; au lieu que vous ſeriez tenté de raiſonner beaucoup, & qu'en raiſonnant beaucoup, vous feriez peu. La ſageſſe même doit être ſobre & tempérée Cette ſobriété & la ſimplicité d'eſprit ſont la même choſe. Le raiſonnement ne produit que l'irréſolution, qui arrête l'œuvre de Dieu. Marchez à la lumiére pendant qu'elle luit, au lieu d'en

examiner la ſource & les cauſes. La pratique du vrai amour diſſipe tous les doutes, & dégoûte de tous les raiſonnemens ſpéculatifs.

LETTRE XII.

Lettre de Conſolation.

C'EST, Madame, une triſte conſolation, que de vous dire qu'on reſſent votre douleur. C'eſt pourtant tout ce que peut l'impuiſſance humaine : & pour faire quelque choſe de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'eſt donc à lui, Madame, que je m'adreſſe, à ce Conſolateur des affligés, à ce Protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il faſſe qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la ſoûtenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le ſouverain reméde aux maux extrêmes de notre nature, ce ſont les grandes & vives douleurs ; c'eſt parmi les douleurs que s'accomplit le grand myſtére du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire,

le crucifiement intérieur de l'homme. C'eſt-là que ſe dévelope toute la vertu de la grace, & que ſe fait ſon opération la plus intime, qui eſt celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : ſans cela, l'amour de Dieu n'eſt point en nous. Il faut ſortir de nous-mêmes, pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous ſoyons contraints de ſortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur faſſe que tout le créé ſe tourne pour nous en amertume. Ainſi, notre cœur bleſſé dans la partie la plus intime, troublé dans ſes attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, ſent bien qu'il ne peut plus ſe tenir en ſoi-même, & s'échape de ſoi-même pour aller à Dieu.

Voilà, Madame, le grand reméde aux grands maux dont le péché nous accable. Le reméde eſt violent, mais auſſi le mal eſt profond. C'eſt-là le véritable ſoûtien des Chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe ſur deux perſonnes ſaintement unies : il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, & de ſa perte il fait un reméde à

celle qui reſte au monde. C'eſt, Madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puiſſe-t-il par ſon Saint-Eſprit réveiller toute votre foi, pour vous pénétrer de ces vérités ! Je l'en prierai ſans ceſſe, Madame ; & comme j'ai beaucoup de confiance aux priéres des gens de bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité ſçaura bien vous dire de quoi j'ai beſoin, & vous le faire demander avec inſtance.

LETTRE XIII.

Conſolation ſur la mort d'un ami, homme de piété.

DIEU a pris ce qui étoit à lui : n'a-t-il pas bien fait ? Il étoit bien tems que F..... ſe reposât de toutes ſes peines ; il en a eu de grandes, & ne s'y eſt point regardé : il n'étoit pas queſtion de lui, mais de la volonté de celui qui le menoit. Les croix ne ſont bonnes, qu'autant qu'on ſe livre ſans réſerve, & qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, M. au-

trement, toute ſouffrance eſt inutile. Dieu ne nous fait point ſouffrir pour ſouffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes, dans l'état où cet oubli eſt le plus difficile, qui eſt celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon Abbé ſur F... Je ſçais combien ils étoient unis, & j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il eſt plus près de nous, qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache : le voile même de la foi eſt levé pour ceux qui ont l'amour pur & déſintéreſſé.

LETTRE XIV.

Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui, pour y chercher ſécrétement quelque appui.

VOus me faites un vrai plaiſir, M. en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi : je vous parlerai dans l'occaſion avec la même franchiſe. Mais il ne faut point parler par une ſecréte recherche de quelque aſſu-

rance : car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu eſt jaloux de tout ce qui ſe tourne en appui, & encore plus, de tout ce qui eſt une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je ſçai le fonds qu'il faut faire, ſur ceux que Dieu a fait paſſer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils ſoient fidéles ſelon leur dégré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ſes dépouillemens, dont on peut ſe revêtir inſenſiblement. Oubliez-vous vous-même, & toutes vos peines ſe diſſiperont. On croit que l'amour de Dieu eſt un martyre ; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'eſt l'amour-propre qui doute, qui héſite, qui réſiſte, qui ſouffre, qui compte ſes ſouffrances, qui varie dans les occaſions, & qui empêche la paix profonde des ames délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop : mais je ſuis sûr que vous voulez que je parle ſelon mon cœur & ſans meſure.

LETTRE XV.

Sur la mort édifiante d'une Dame ; & de ce qu'il y a à purifier en cette vie, ou en l'autre.

VOUS avez perdu, Madame, une bonne amie, & je ſuis perſuadé que vous n'êtes pas inſenſible à cette perte. Pour moi, je la reſſens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus, je ſuis fort touché, & le ſerai toute ma vie, de tout ce que j'ai vû en cette Dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reſte. Elle eſt bienheureuſe d'être hors de cette vie, & de l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire, qu'il ne reſte plus rien à expier dans ces perſonnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, & qui ont eu tant de plaiſir à faire pénitence. Le Purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces auſtérités ferventes, que dans les épreuves intérieures. Il me ſemble qu'il faut avoir fait de grands ſacrifices, pour avoir purifié tous

les reſtes de l'amour-propre, & pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'Evangile, de ſe renoncer ſoi-même par le pur amour. Je prie Dieu, Madame, que ce feu conſume tout ce qu'il y a de paille & de bois dans notre ouvrage, & qu'il n'y laiſſe que l'or de la charité déſintéreſſée.

LETTRE XVI.

A une perſonne de profeſſion militaire.

VOUS voilà à la veille de la guerre, & dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les Chrétiens, & de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande auſſi votre conſervation; j'entens non-ſeulement celle du corps, mais encore celle de l'ame; & je ſuis sûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos priéres aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'eſt pas moins dangereuſe pour le ſalut,

que les accidens de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, attaque l'ame, & lui donne des coups mortels, ſi Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'eſt par la priére que vous attirez ſur vous cette protection. La priére elle-même a beſoin d'être ſoutenue par la lecture de l'Evangile : car nos méditations, pour être ſolides, ne doivent point être fondées ſur nos propres penſées, mais ſur celles de Dieu.

Si vous avez le loiſir de lire les Livres de Joſué, des Juges, des Rois, de Judith & des Machabées, vous prendrez plaiſir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ſes ennemis, & qui méne, comme par la main, ceux qui eſpérent en lui. Ces livres vous inſpireront un courage fondé ſur la foi, & vous apprendront à ſanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidéles, humbles, modeſtes, & qui ſe préparoient à combattre en priant. Il faut auſſi, Monſieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme ſa force de votre camp,

comme votre bouclier. Vous nous avez couvert, lui dit le Roi-Prophéte, du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort, & combattez les combats du Seigneur. Si vous êtes fidéle à vaincre le monde & vos paſſions, qui ſont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-deſſus de tous les autres. Vous pourrez lui dire, comme David, ce héros ſi pieux. (*a*) *Quand même je paſſerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, puiſque vous êtes avec moi.* Je ſouhaite de tout mon cœur, Monſieur, que Dieu vous rempliſſe de plus en plus de cet eſprit de foi & de confiance.

LETTRE XVII.

Apprendre à bien ſouffrir dans l'occaſion & juſqu'a la mort.

JE prends, M. une très-grande part à toutes vos peines domeſtiques; & je comprends qu'elles doivent être fort

(*a*) Pſ. 22 v. 4.

grandes; mais vous ſçavez que la croix eſt faite pour nous, & nous pour elle. C'eſt notre place que d'y demeurer paiſiblement attaché avec JESUS-CHRIST juſqu'au dernier ſoupir de la vie. Il ſeroit glorieux d'y avoir été patiemment, ſi on pouvoit en deſcendre; mais y être cloué & y expirer, c'eſt ce qui eſt terrible. C'eſt ſeulement dans ce dernier moment qu'on peut dire, *tout eſt conſommé.*

Je prie N..... de faire le moins de réflexions qu'elle pourra, ſur tout ce qui ne va qu'à troubler ſa paix & ſon avancement, en la jettant dans une occupation inquiette d'elle-même, qui eſt une tentation véritable. Pour vous, M. prenez courage: (a) *Suſtine ſuſtentationes Dei.* Toute notre piété n'eſt qu'imagination, ſi nous ne ſommes pas contens, lorſque Dieu nous frappe, & ſi nous cherchons par ragoût, des eſpérances dans les tems à venir de cette vie pour nous conſoler. Le détachement de ce monde ne ſçauroit être trop abſolu & trop de pratique.

(a) Eccl. 2. v. 3.

LETTRE XVIII.

Se laiſſer exercer par les viciſſitudes.

LAISSEZ votre cœur aller comme Dieu le méne, tantôt haut, tantôt bas : cette viciſſitude eſt une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine, on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guéres ; mais les intervalles de calme & de reſpiration renouvellent les forces, & préparent une plus douloureuſe ſurpriſe dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je ſouffre, je ne vois plus que ſouffrances ſans bornes; & quand le tems de conſolation revient, la nature craint de ſentir cette douceur, de peur que ce ne ſoit une eſpéce de trahiſon, qui ſe tourne en ſurpriſe plus cuiſante, quand la croix recommencera. Mais il me ſemble que la vraie fidélité eſt de prendre également le bien & le mal comme ils viennent, voulant bien eſſuyer toute cette ſecouſſe. Il faut donc ſe laiſſer ſoulager, quand Dieu nous ſoulage,

ſe laiſſer ſurprendre, quand il nous ſurprend; & ſe laiſſer déſoler, quand il nous déſole.

En vous diſant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choſes porte avec ſoi, je frémis à la ſeule ombre de la croix : mais la croix extérieure ſans l'intérieure, qui eſt la déſolation, l'horreur & l'agonie, ne ſeroit rien. Voilà N. ce que je vous dis ſans deſſein, parce que c'eſt ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix ſéche & amére, le demain m'eſt inconnu : Dieu le fera à ſon bon plaiſir, & ce ſera toujours le pain quotidien. Il eſt quelquefois bien dur & bien peſant à l'eſtomach. Ecoutez Dieu, & point vous-même : là eſt la vraie liberté, paix & joie du Saint-Eſprit. Tout à vous.

LETTRE

LETTRE XIX.

Avantages de ſe laiſſer rapetiſſer.

JE prie ſouvent Dieu qu'il vous tienne dans ſa main. Le point eſſentiel eſt la petiteſſe. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode ; parce que la petiteſſe rend docile, & que la docilité redreſſe tout. Vous ſeriez plus coupable qu'un autre, ſi vous réſiſtiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez reçû plus de lumiéres & de graces qu'un autre, pour vous laiſſer rapetiſſer : d'un autre côté, perſonne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaiſſer le cœur, & ôter toute confiance en ſoi-même. C'eſt le grand fruit de l'expérience de nos infirmités, que de nous rendre petits & ſouples. J'eſpere que Notre-Seigneur vous gardera : & je le lui demande avec inſtance.

LETTRE XX.

Sur la mort d'un ami commun.

Etre contens que Dieu faſſe de nous tout ce qu'il lui plaît.

DIEU a fait ſa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, & il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je ſçais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui ſacrifier tout dans les occaſions. Il a pris ſoin de tout lors même qu'il a retiré notre cher A..... La ſurpriſe eſt un coup de providence, pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené ſon œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inſpirée, & il délivre ſes enfans de leurs irréſolutions. Il voile le dernier ſacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laiſſons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, & plus encore de votre eſprit trop réfléchiſſant.

Je ſuis dans une paix très-amère, & je vous ſouhaite cette paix, ſans vous en ſouhaiter l'amertume. Il me ſeroit impoſſible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprens point mon état : tout ce que j'en veux dire me ſemble faux, & le devient dans le moment. Souvent la mort me conſoleroit : ſouvent je ſuis gai, & tout m'amuſe. De vous dire, pourquoi l'un & pourquoi l'autre, c'eſt ce que je ne puis : car je n'en ai point de vraies raiſons. A tout prendre, je trouve que je ſuis dans ma place, & je ne ſonge point qu'il y ait au monde d'autres lieux, que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir, j'en ſerois bien aiſe ; mais ne le pouvant, il me ſuffit de me trouver tout auprès de vous en eſprit, malgré la diſtance des lieux. Demeurons unis de cette façon, pendant que la providence nous tient ſi ſéparés.

LETTRE XXI.

Quelle doit être la ſouffrance, pour y conſerver la paix.

POUR N.... je prie Notre Seigneur de lui donner une ſimplicité qui ſoit la ſource de la paix pour elle. Quand nous ſerons fidéles à laiſſer tomber d'abord toute réflexion ſuperflue & inquiette, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous ſerons au large au milieu de la voie étroite : & ſans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous ſerons dans la pure liberté, & dans la paix innocente des enfans de Dieu.

Je prends pour moi, M. ce que je donne aux autres, & je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propoſe de la chercher. J'ai le cœur en ſouffrance. C'eſt la vie éternelle qui nous fait ſouffrir : ce qui eſt mort ne ſent plus. Si nous étions morts, & ſi *notre vie étoit cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu*, comme parle

(a) l'Apôtre, nous n'aurions plus les peines de l'eſprit que nous reſſentons. Nous pouvons bien ſouffrir des douleurs du corps, comme la fiévre, la goutte,&c. nous pourrions bien auſſi ſouffrir des douleurs ſpirituelles, c'eſt-à-dire, des douleurs imprimées dans l'ame, ſans qu'elle y eût aucune part. Mais pour les peines d'inquiétudes, où l'ame ajoûte à la croix impoſée par la main de Dieu, une agitation de réſiſtance, & pour ainſi dire, une non-volonté de ſouffrir, nous n'avons ces ſortes de douleurs, qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu, & pleinement voulue, ſans retour inquiet par celui qui la porte, eſt tout enſemble douloureuſe & paiſible. Au contraire, une croix qui n'eſt pas pleinement & ſimplement voulue, & que la vie propre repouſſe encore un peu, eſt une double croix : elle eſt encore plus croix par la réſiſtance vaine que l'ame y apporte, que par l'impreſſion de douleur qu'elle fait néceſſairement. La douleur & la paix ſont dans un merveilleux mélange

(a) Col. 3. v. 3.

en Purgatoire. On n'y ſouffre rien que de la main de Dieu : la réſiſtance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux, qui pourroit ſouffrir dans cette paix ſimple de plein acquieſcement, ou de non-réſiſtance parfaite ! Rien n'abrége & n'adoucit tant les peines, que de les recevoir ainſi.

Mais d'ordinaire, on marchande avec Dieu : on veut toujours poſer des bornes, & voir le bout de ſa peine. Le même fonds de vie opiniâtre & cachée, qui rend la croix néceſſaire, fait qu'on la repouſſe à demi par de petits coups ſecrets, & qu'on en retarde l'opération. Ainſi, c'eſt toujours à recommencer : on ſouffre, & on n'achéve point l'ouvrage pour lequel on ſouffre. Je prie Notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur, où la croix ne ſe tourne point à profit. S. Paul dit (*a*) que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône* : combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute ſa volonté pour s'abandonner à ſes opérations crucifiantes !

(*a*) 2. Cor. 9. v. 7.

LETTRE XXII.

Les cœurs réunis en Dieu, ſont enſemble, bien que ſéparés de lieux.

JE ſuis toujours uni à vous & à votre chere famille du fond du cœur; n'en doutez pas. Nous ſommes bien près les uns des autres ſans nous voir; au lieu que les gens qui ſe voyent à toute heure, ſont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, & anéantit toutes les plus grandes diſtances, à l'égard des cœurs réunis en lui. C'eſt dans ce centre que ſe touchent les hommes de la Chine avec ceux du Pérou. Je ne laiſſe pas de ſentir la privation de vous voir; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, & juſqu'à la mort, s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reſte, ſoyez retiré & recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domeſtiques. Pour Madame..... je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derriére elle, & qu'elle tende toujours en avant

dans la voie la plus droite. Je ſouhaite que Notre Seigneur béniſſe toute votre maiſon, & qu'elle ſoit la ſienne.

LETTRE XXIII.

Bonheur des Croix.

JE ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, & me donne des convulſions, dès qu'elle ſe fait ſentir ; & tout ce que j'ai dit de ſes opérations ſalutaires, s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laiſſe reſpirer, je r'ouvre les yeux, je la vois admirable, & je ſuis honteux d'en avoir été ſi accablé. L'expérience de cette inégalité eſt une profonde leçon.

En quelque état que ſoit votre malade, & quelque ſuite que Dieu donne à ſon mal, elle eſt bienheureuſe d'être ſi ſouple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur : ſi elle vit,

vit, elle vit à lui. (a) *Ou la croix, ou la mort.*

Rien n'eſt au-deſſus de la croix que le parfait régne de Dieu : & encore la ſouffrance en amour eſt un régne commencé, dont il faut ſe contenter, pendant que Dieu différe la conſommation. Vous avez beſoin de croix auſſi-bien que moi. Le fidéle diſtributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en ſoit béni à jamais. O qu'il eſt bon, de nous châtier pour nous corriger !

LETTRE XXIV.

SUR LE MESME SUJET.

Souffrir ici-bas comme les Ames du Purgatoire.

JE n'ai rien à vous répondre ſur ce qui vous regarde : je ne vois rien à ajoûter ſur les choſes que Dieu vous fait voir ; & qu'il eſt capital de ſuivre ſans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort eſt bien plus mort,

(a) Parole de ſainte Thereſe.

quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met ; elle ſert à vous décider, à vous tirer de votre ſageſſe, & à vous apetiſſer, vous, dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laiſſez pas de dire à autrui votre ſimple penſée, à meſure qu'elle vous vient au cœur, ſans réflexion, ni meſure.

Je prends part à toutes vos croix, & je me ſens attendri pour vous tous, dans cette ſociété de crucifiement. Il me ſemble que je ſuis intimement uni à tous ceux qui ſouffrent en Notre-Seigneur : jugez par-là de la maniére dont je ſuis touché de l'état de N.... Les ſouffrances ne ſont données que pour l'avancement : quand Dieu veut ſe hâter de faire en peu de tems un grand ouvrage, il fait beaucoup ſouffrir, & il redouble ſes coups rigoureux. O qu'ils ſont pleins d'amour, & qu'ils épargnent, lors même qu'ils ſemblent écraſer impitoyablement.

La Croix eſt une bonne relique qu'il faut garder. L'amour ſans croix ſeroit un délice, & il ſe tourneroit en illu-

ſion ; mais la croix rabaiſſe bien tous les beaux ſentimens, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs conſolantes. O qu'on eſt petit, quand on ſouffre, quand on ſouffre long-tems, & qu'on a beaucoup de peine à ſouffrir ! La ſouffrance eſt un Purgatoire de miſéricorde en ce monde. Mais qui eſt-ce qui ſouffre comme les ames que Dieu purifie dans l'autre monde ? Qui eſt-ce qui ſouffre comme elles, ſans ſe remuer ſous la main de Dieu, ſans chercher de ſoulagement, & ſans impatience dans l'attente d'être délivré, ſans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paiſible, & qui croît tous les jours ; avec une joie pure, au milieu de tout ce qui eſt douloureux ; enfin avec une petiteſſe & une ſimplicité qui font qu'en ſouffrant, on ne ſonge pas que l'on ſacrifie quelque choſe à Dieu ? Tâchons de fonder ce Purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

LETTRE XXV.

Souffrir avec réſignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

JE ne ſçaurois vous exprimer, ma chere Sœur, à quel point je reſſens vos peines ; mais ma douleur n'eſt pas ſans conſolation. Dieu vous aime, puiſqu'il ne vous épargne pas, & qu'il appeſantit la croix de JESUS-CHRIST ſur vous. Toutes les lumiéres & tous les ſentimens de ferveur ſe tournent en illuſion, ſi on n'en vient pas à la pratique réelle & continuelle de la mort à ſoi-même. On ne ſçauroit mourir ſans douleur ; on ne ſçauroit mourir, qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opére va chercher juſques dans les moëlles & dans les jointures, pour diviſer l'ame d'avec l'eſprit. Dieu qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, ſçait préciſément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de

lui donner. La douleur montre la vie ; & c'eſt la vie, qui fait le beſoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des inciſions dans ce qui eſt mort : il le feroit, s'il vouloit laiſſer vivre ; mais il veut tuer ; il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans des attachemens profanes & groſſiers, auſquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le ſacrifice de votre liberté pour les conſolations les plus ſpirituelles.

Il faut tout ſouffrir. La mort qu'il veut opérer en vous, doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même, qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'eſt pas mourir, que de réſiſter à la mort, & de la repouſſer. Il faut donc ſe délaiſſer volontairement au bon plaiſir de Dieu, pour être privée de tous les ſecours, même ſpirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, perſonne de peu de foi ? Craignez-vous qu'il ne puiſſe pas ſuppléer par lui-même, ce qu'il vous ſouſtrait du côté des hommes ? Eh ! Pourquoi le ſouſtrait-il,

ſinon pour le ſuppléer, & pour purifier votre foi par cette douloureuſe épreuve ? Je vois que tous les chemins ſont fermés, & que Dieu veut faire ſon œuvre en vous, par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il eſt jaloux : il ne veut devoir qu'à lui ſeul, ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ſes deſſeins, & laiſſez-vous y porter par ſa providence. Gardez-vous bien de chercher des reſſources dans les hommes, puiſque Dieu vous les ôte. Ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler, quand la ſource vous ôte tout canal, & qu'elle ſe communique immédiatement à vous ? D'un côté vous n'avez aucun ſentiment qui ne ſoit pur, & entiérement ſoumis à l'Egliſe : ainſi, quand vos Supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous penſez, & avec quelle docilité vous êtes prête à vous laiſſer redreſſer. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout eſt décidé pour vous, par la régle de votre maiſon. Laiſſez les autres faire & dire ; votre ſi-

lence ſera votre ſageſſe, & votre foibleſſe ſera votre force. A l'égard de vos communions, évitez tout ce qui pourroit engager un Confeſſeur prévenu à faire des retranchemens : mais ſi l'on en faiſoit, il faudroit les porter en paix, & croire qu'on n'eſt jamais plus uni à JESUS-CHRIST, que quand on eſt ſouvent privé de lui par pure obéiſſance, ſans attirer cette privation. Il ſçait combien je ſuis touché de vos peines, & avec quel zéle je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

Effets contraires de l'amour propre, & de l'amour de Dieu.

COMMENT pouvez-vous douter, ma chere fille, du zéle avec lequel je ſuis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde ? Je croirois manquer à Dieu, ſi je vous manquois. Je vous proteſte que je n'ai rien à me reprocher là-deſſus : mon union avec vous ne fut jamais ſi grande qu'elle l'eſt : je prie ſou-

vent le vrai conſolateur de vous conſoler. On n'eſt en paix, que quand on eſt bien loin de ſoi ; c'eſt l'amour propre qui trouble, c'eſt l'amour de Dieu qui calme. L'amour propre eſt un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout ſans meſure, & ſent que tout lui échape, parce qu'il n'ignore pas ſa foibleſſe. Au contraire, l'amour de Dieu eſt ſimple, paiſible, pauvre & content de ſa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, & ne s'écoutant jamais dans ſes peines. Heureux qui trouve tout dans ce tréſor du dépouillement ! JESUS-CHRIST, dit l'Apôtre (*a*), nous a enrichis de ſa pauvreté, & nous nous appauvriſſons par nos propres richeſſes. N'ayez rien, & vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis & les conſolations ; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en ſociété de croix avec M..... il faut le ſoutenir dans ſes infirmités. Dieu vous rendra, ſelon le

(*a*) 1. Cor. 8. v. 9.

beſoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'eſt à vous à être ſa reſſource, vous qui avez reçû une nourriture plus forte pour la piété, & qui avez été moins accoutumée à la diſſipation flatteuſe du monde. Ne prenez pourtant pas trop ſur vous. Donnez-vous ſimplement & avec petiteſſe pour foible. Demandez au beſoin qu'on vous ſoulage, & qu'on vous épargne.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N.... Il eſt facile, vif, & dans l'occaſion; mais il eſt bon. Il ſent la vivacité de ſes goûts, & j'eſpére qu'il s'en défiera: ſe défier de ſoi & ſe confier à Dieu ſeul, c'eſt tout. G..... a le cœur excellent; mais il ne commencera à ſe tourner ſolidement vers le bien, que quand le recueillement fera tomber peu à peu ſes ſaillies & ſes amuſemens. Il faut prier beaucoup pour lui, & lui parler peu, l'attendre & le gagner en lui ouvrant le cœur.

LETTRE XXVII.

Exhortation à la dépendance d'une mere autant par grace que par nature.

VOUS ſçavez, Monſieur, combien ** eſt contredit & condamné dans le public : mais j'eſpére que ſi on veut écouter le détail, on ſçaura qu'il a été fort à plaindre. (*a*) *Bonum mihi, quia humiliaſti me.* C'eſt le fondement des œuvres de Dieu, & le creuſet où ſe purifient ceux dont il veut ſe ſervir. J'en ai de la joie & de la douleur. Courage ſans courage, mon cher M..... ſoyez petit. Saint Auguſtin dit, que *Saul* étoit grand, courageux, ſçavant dans la loi, & zélateur des traditions ; mais que devenant *Paul*, qui ſignifie *petit*, il devint effectivement petit, ſouple, inſenſé ſelon le monde ; & que ce fut en le terraſſant, que Dieu l'inſtruiſit pour l'Apoſtolat. O la bonne inſtruction que d'être terraſſé & aveuglé ! Soyez aveu-

(*a*) Pſ. 118. v. 71.

gle & abattu, ſi vous voulez être *Paul*, c'eſt à-dire, *petit*.

Votre petiteſſe doit paroître principalement dans une intime union avec Me votre Mere, & dans une entiére dépendance d'elle ; mais il faut que ce ſoit une dépendance toute intérieure, de jugement & de volonté ; il faut une docilité ſans reſſource. Si vous réſervez dans votre docilité le moindre petit recoin de propriété de penſée ou de volonté ſecréte, vous mentez au Saint-Eſprit, dans votre déſappropriation, comme Ananias & Saphira : (*a*) *Numquid manens tibi manebat* ? Vous étiez libre de demeurer homme de bien dans un train commun, en gardant vos penſées & vos volontés : mais une déſappropriation qui cache une reſſource de propriété, eſt un menſonge au Saint-Eſprit, & un larcin ſur ſon propre ſacrifice.

Que votre cœur ſoit donc nud comme le corps d'un petit enfant qui tette ſa mere, & qui ne ſçait pas ce que c'eſt que nudité. Dites-lui tout, pour & contre vous, ſans réflexion ; & après l'avoir dit,

(*a*) Act. 5. v. 4.

ne croyez & ne voulez que ce qu'elle vous fera croire & vouloir. Vous n'aurez de paix que dans cette déſappropriation univerſelle. Il me ſemble que je ſuis toujours avec vous deux, & que Dieu eſt au milieu de nous. *Amen*, *Amen*.

LETTRE XXVIII.

A LA MERE DE LA PERSONNE PRÉCÉDENTE.

Sur le même ſujet.

JE ſouhaite, ma chere Sœur, que Mr votre fils ſoit petit, ſimple, & ſouple dans vos mains. Quelque tendreſſe que je reſſente pour lui, je ne puis l'aimer, qu'autant qu'il vous croira, & qu'il ſera fidéle à vous obéir. S'il vous laiſſe voir ſon intérieur ſans réſerve avec une naïveté de petit enfant, & s'il ſe laiſſe mener comme par la liſiére, toutes ſes foibleſſes ſe tourneront à profit pour lui; car on n'eſt fort, qu'autant qu'on ſe ſent foible & ſans aucune reſſource en ſoi-même. Les mendians ſentent leur miſé-

re, la faim les chaſſe de chez eux, & les réduit à la mendicité qui leur procure des alimens. Il faut que l'expérience intime, violente & continuelle de notre impuiſſance, nous faſſe ſortir de notre cœur, pour nous faire mendier à la porte de celui qui eſt *riche ſur tous ceux qui l'invoquent* : c'eſt là qu'il faut aller chercher conſeil, ſecours & vie empruntée : il ne faut plus vivre que d'emprunt, même pour penſer & pour vouloir. Malheur à qui vit du ſien propre ! Il ne faut plus vivre que du bien d'autrui. Malheur à quiconque ſe tient renfermé chez ſoi ! Il en faut ſortir comme Abraham, ſans ſçavoir où l'on va, & n'y rentrer jamais ſous aucun prétexte.

Tenez donc Mr votre fils pour le conduire pas à pas, ſans le laiſſer jamais rien décider à ſa mode. Il eſt votre enfant ſelon la grace, autant que ſelon la nature. Dès qu'il ſe ſouſtraira de votre conduite, il n'éprouvera que foibleſſe & que chûte, avec un grand péril d'égarement. Si, au contraire, il ne s'éloigne jamais d'un pas de vous, s'il vous dit tout ſans réſerve & ſans retardement, s'il re-

médie à la foibleſſe par l'obéiſſance, ſes miſéres ſe tourneront à profit pour le déſabuſer à fonds de lui-méme. Au moins, quand on eſt dans une entiére impuiſſance, faut-il ſe laiſſer ſoutenir & conduire.

LETTRE XXIX.

Périls de l'activité & de la diſſipation de l'eſprit.

ON ne peut être plus touché que je le ſuis, Monſieur, de la très-bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire : j'y vois votre cœur, & je le goûte. Je ſouhaite que Dieu vous conſerve au milieu de la contagion du ſiécle. Le principal pour vous, Monſieur, eſt de vous défier de votre facilité & de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous diſſiper : dès que vous êtes diſſipé, vous êtes affoibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu ſeul, il ne faut pas s'étonner ſi la force vous manque, dès que vous

manquez à Dieu. C'eſt bien aſſez que Dieu nous ſoutienne, quand nous ne nous éloignons pas de lui : mais il doit permettre en quelque ſorte notre chûte, quand nous ne craignons pas de tomber, & quand nous nous éloignons téméraire-ment de ſon ſecours. Nous ne pouvons eſpérer de reſſource contre notre fragilité, que dans le recueillement & dans la priére.

Vous avez plus de beſoin qu'un autre de ce ſecours : vous avez un naturel facile qui s'engage & qui ſe paſſionne bientôt, votre vivacité & votre activité naturelle vous jettant ſans ceſſe au-dehors : d'ailleurs vous avez un air ouvert, qui fait plaiſir, & qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de ſi dangereux que de plaire ; l'amour propre en eſt charmé, & ce charme empoiſonne le cœur. D'abord on s'amuſe & on ſe flatte, puis on ſe diſſipe & on ſent rallentir toutes ſes bonnes réſolutions, puis on s'enyvre de ſoi-même & du monde, c'eſt-à-dire, de plaiſir & de vanité. Alors on ſe trouve dans une diſtance infinie de Dieu ; on

n'a plus le courage d'y retourner ; on n'oſe même plus ſonger à ſe faire cette violence.

Vous n'avez, Monſieur, de reſſource qu'à vous précautionner contre la diſſipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart-d'heure à une lecture méditée avec liberté, ſimplicité, & affection ; encore un petit moment de même vers le ſoir : de tems en tems dans la journée, renouvellez la préſence de Dieu, & l'intention d'agir pour lui : humiliez-vous de vos fautes ; travaillez de bonne foi à vous corriger ; ayez patience avec vous-même ſans vous flatter, comme vous feriez avec un autre : fréquentez les Sacremens dans des tems réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

LETTRE

LETTRE XXX.

Comment les infidélités d'une perſonne attriſtent l'Eſprit de Dieu dans une autre, que la même grace unit.

JE comprens bien ce que vous me dites, ſur une peine qui vous paroît trop forte & trop allongée dans N.... ſur vos fautes. Mais ce n'eſt point à vous à juger, ſi cette peine va trop loin. Quand un homme qui, comme vous, eſt depuis ſi long-tems à Dieu, duquel il a reçû des graces capables de ſanctifier cent pécheurs, tombe dans certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'eſprit de grace en ſoit vivement & long-tems contriſté dans les perſonnes que la même grace unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait ſouffrir votre prochain pour vous; c'eſt de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, & que N.... fait dans ſon cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'eſt

au contraire, ce qui devroit vous attendrir, redoubler votre confiance, votre ſoumiſſion, votre docilité. Peut-être même avez-vous beſoin de cette triſte, forte & longue peine, afin qu'elle vous faſſe ſentir toute votre infidélité, & tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite ſévérité, pour faire le contrepoids de votre légéreté; vous avez beſoin dans votre foibleſſe d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner ſa triſteſſe à votre délicateſſe exceſſive. Je ne lui demande pas de la ſupprimer par effort & par induſtrie, pour vous épargner, & pour flatter votre amour propre dans vos fautes : à Dieu ne plaiſe. Je la prie ſeulement de n'agir que par grace, ſuivant le fond de ſon cœur, afin qu'elle ne s'attriſte point de vos infidélités par une triſteſſe naturelle. Vous me donnez une joie incroyable, en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle eſt avancée, plus vous devez la croire, & regarder toutes ſes peines à votre égard, comme des impreſſions de la grace qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance, vous reculez. O mon cher ! Si je pouvois vous voir, je ne vous laiſſerois pas reſpirer par amour propre ; je ne vous laiſſerois échaper en rien ; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petiteſſe qui ſoit la reſſource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher, mais il ſe laiſſe tourner & retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui eſt foible & ſe croit fort, il tombe au premier pas qu'il fait ; il n'a ni reſſource pour ſe conduire, ni ſoupleſſe pour ſe laiſſer conduire par autrui. Dès que vous ſentez de la répugnance à vous ouvrir & à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

LETTRE XXXI.

Union des cœurs dans la ſimplicité & dans l'enfance en JESUS-CHRIST.

O QUE vous me ſerez chers, vous & N.... ſi ce que nous avons dit ici enſemble, fait de nous un cœur &

une ame! Je ne le répéte point, n'en ayant pas le tems; vous le ſçavez. Ce n'eſt pas à la mémoire, mais au cœur que je l'ai confié. S'il eſt entré dans votre cœur, vous le verſerez fidélement dans celui de N.... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curioſité ni de vivacité ſur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors ſoit ſimple, droit & petit comme le dedans; (a) *Si ſpiritu vivimus, ſpiritu & ambulemus.*

Soyons ſages, mais de la ſageſſe de Dieu, & non de la nôtre. O la mauvaiſe ſûreté, que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laiſſez tomber tout empreſſement, toute activité, toute diſſipation: vous en avez un beſoin infini. Lors même qu'on ne ſe recueille point par méthode, on doit laiſſer tomber par ſimple fidélité tout ce qui diſſipe & diſtrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts & les déſirs naturels, qui trouble la paix, le ſilence, la petiteſſe, & la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la paſſivité, avec une activité perpétuelle. On veut des

(a) Gal. 5. v. 25.

ſûretés, des lumiéres extraordinaires, & même des prédictions, pour ſe contenter dans l'obſcurité de la pure foi. C'eſt vouloir voir le Soleil à minuit.

Soyez bien petits, mais ſimples; qu'il n'y ait plus ni Céphas, ni Apollon, mais le ſeul enfant JESUS, qui nous réuniſſe tous dans ſa ſeule enfance. Voilà l'Avent qui vient; renaiſſons avec lui. Mille très-humbles complimens à M...; aucun à N....; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle, à qui nul compliment puiſſe s'adreſſer.

LETTRE XXXII.

A UNE PERSONNE MALADE.

Ce que c'eſt que la véritable vie, & la bonne & ſalutaire mort.

J'APPRENS, ma chere Fille, que votre ſanté n'eſt pas bonne, & mon cœur en ſouffre une ſenſible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut, comme je le veux pour moi-même. Je ſuis perſuadé que vous

acquieſcez à tout, & qu'au lieu de lui donner, vous lui laiſſez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du ſien ; & c'eſt ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde. Mais un domeſtique laiſſe prendre par ſon maître, le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainſi de votre vie corporelle ; (*a*) *Mon ame eſt toujours dans mes mains* ; laiſſez-la paſſer dans celles de Dieu à ſon gré. O qu'on eſt vivant de la vie cachée avec JESUS CHRIST en Dieu, quand on eſt mort à la fauſſe vie de la terre !

La véritable vie eſt inconnue & incompréhenſible au monde inſenſé. Il y a même une infinité de ſages & demi-dévots, qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort, avec une certaine ſoumiſſion à la Providence, ſans laiſſer Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'eſprit, qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens penſent ſouvent à la mort du corps, ſans laiſſer mourir leur eſprit : au contraire, la mort de l'eſprit rend in-

(*a*) Pſ. 118. v. 109.

différent à la mort du corps, lors même qu'on n'en eſt pas diſtinctement occupé. Ste Monique diſoit à ſon fils Auguſtin : (*a*) *Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaiſe en cette vie : Je ne ſçai plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y ſuis ; toute eſpérance y étant éteinte pour moi.* Voilà la mort, après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fauſſe vie, que l'amour propre ; il n'y a de véritable vie, que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour propre, on eſt mort à toute fauſſe vie, & vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuſe mort.

Voilà le nouvel homme qui ſe renouvelle de jour en jour, pendant que le vieux ſe corrompt. *Faites cela & vous vivrez*, dit JESUS-CHRIST (*b*) : Laiſſez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur ; qu'il y briſe l'idole du *moi* ; que vous ne penſiez plus à vous par amour propre ; que vous ſoyez uniquement occupée de Dieu, comme vous l'avez été du *moi* ſous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi*

(*a*) Confeſſ. de S. Aug. Livre 9. Ch. 10.
(*b*) Luc. 10. v. 28.

à Dieu ; alors paix, liberté & vie, malgré la douleur, la foibleſſe & la mort même.

Ménagez vos forces d'eſprit & de corps. Supportez-vous avec petiteſſe. M. ... eſt votre bâton : on porte le bâton dont on eſt ſoutenu. Que ne puis-je vous aller voir ! Mais que dis-je ? Dieu nous rapproche & nous unit ; je ſuis en eſprit au milieu de vous tous. Je prie JESUS enfant de vous apetiſſer de plus en plus. La force cachée de JESUS n'eſt que dans ſon enfance toute nue, toute pauvre d'eſprit, toute abandonnée.

LETTRE XXXIII.

L'union des ames ne doit point être une ſociété de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans.

VOTRE lettre, Monſieur, m'a donné une très-ſenſible conſolation. Béni ſoit Dieu, qui vous donne des lumiéres ſi utiles. Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumiéres que nous recevons. Puiſque vous connoiſſez que

que votre ſociété avec N.... ſe tourne en piége pour vous, au lieu d'être un ſecours, vous devez redreſſer cette ſociété. Il ne faut pas ſonger à la rompre, puiſqu'elle eſt de grace auſſi-bien que de nature : mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas ! Que ſera-ce, ſi ceux qui ſont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir, ne font que ſe redonner des alimens de vie ſecrette ? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la ſimplicité, qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans, vous en cherchez encore au-dehors. Le dedans eſt ſouvent ſimple & nû ; mais le dehors eſt compoſé, étudié, politique, & trouble la ſimplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, & vous chicannez le terrain ſur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'eſt point là cette unité, à laquelle il faut que tout l'homme ſoit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu, régle aſſez l'extérieur, par l'eſprit de Dieu même. Dieu fait aſſez faire dans cette ſimplicité d'a-

bandon tout ce qu'il faut : mais, ſi on ſort de la ſimplicité pour le dehors par des vûes humaines, cette ſortie eſt une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'eſt point à vous, Mr à vous laiſſer entraîner contre votre grace : c'eſt au contraire à vous, à redreſſer les autres qui ſont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité, à recevoir par petiteſſe les avis de tous ceux qui vous montreront que vous ne ſuivez pas aſſez votre grace, & que vous agiſſez trop humainement ; mais vous laiſſez entraîner dans l'humain par les autres, ſous de beaux prétextes, c'eſt reculer & leur nuire, comme ils vous nuiſent. Je ne manquerai pas de le dire à N... quand il repaſſera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune & totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore ſe réſerver quelque vie ſecrette par le dehors. Il eſt tems d'achever de mourir, Mr. En retardant le dernier coup, vous ne faites que languir, & prolonger vos

douleurs. Vous ne ſçauriez plus vivre, que pour ſouffrir en réſiſtant à Dieu. Mourez donc, laiſſez-vous mourir ; le dernier coup ſera le coup de grace. Il ne faut plus vouloir rien voir : car vouloir voir, c'eſt vouloir poſſéder ; & vouloir poſſéder, c'eſt vouloir vivre. Les morts ne poſſédent & ne voyent plus rien. Auſſi-bien que verriez-vous ? Vous courriez après une ombre qui échape toujours. Mille fois tout à vous.

LETTRE XXXIV.

Néceſſité pour ne ſe point évaporer en paroles, d'écouter Dieu & ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'Ai vu N.... ; je l'ai beaucoup écouté ; je lui ai peu parlé. J'ai ſuivi en ce point la pente de mon cœur : peut-être que Dieu a voulu lui montrer par-là, comment il doit retrancher les diſcours ſuperflus. Je lui ai dit en peu de paroles, ce qui m'a paru convenir à ſes beſoins. Tout ſe réduit au ſilence intérieur ; qui

régle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit ſans ceſſe la vivacité de ſon imagination par le recueillement de ſon degré, il ne ſera jamais en état d'écouter Dieu & d'agir paiſiblement par l'eſprit de grace. La nature empreſſée préviendra toujours par ſes ſaillies, tous les mouvemens de Dieu qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu, & très-bien : mais, comme ſon imagination l'entraîne à toute heure, la régle qui fera la ſûreté de toutes les autres eſt, qu'il vous écoute, qu'il vous croye, qu'il vous obéiſſe, qu'il s'appetiſſe ſous votre main, & qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter, ſans s'écouter ſoi-même ; & je vous recommande de lui décider avec pleine autorité, de faire ce que vous lui direz. De votre côté, vous devez recevoir avec ſimplicité & petiteſſe, ce qu'il vous dira par grace ſur vos foibleſſes. Ne les craignez point par anticipation : à chaque jour ſuffit ſon mal. Ne craignez point

pour le jour de demain ; le jour de demain aura ſoin de lui-même. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui, eſt tout-puiſſant & tout-bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même, en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grace. Dès que vous appercevrez naître ces penſées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation, quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts ni par des méthodes, mais en laiſſant ces penſées ſans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auſquels on ne répond rien, ſe taiſent bientôt. Livrez-vous à Dieu, ſans vous reprendre ſous aucun prétexte, & il aura ſoin de tout.

LETTRE XXXV.

Comment on doit agir envers une perſonne foible & diſſipée.

POUR N..., ce n'eſt que foibleſſe & diſſipation. La guerre l'avoit trop diſſipé ; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle-là : mais j'eſpere que l'expérience de ſa foibleſſe ſe tournera à profit. Ayez une patience ſans bornes avec lui. Parlez-lui, quand Dieu vous donne des paroles, & n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le preſſez jamais par activité & par ſageſſe humaine ; ne patientez jamais par politique & par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles ſeront pleines d'autorité, & vous ſerez écouté. On peut parler avec force, & attendre avec patience tout enſemble : ſa foibleſſe même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire ſentir combien il a beſoin de ſe défier de lui, & d'être docile. Soyez ferme ſur les points eſſentiels, deſquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement ; & j'eſpére que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice, que pour le guérir de ſa diſſipation, de ſon goût pour le monde, & de ſa confiance en lui-même ; mais il tomberoit enfin bien bas, s'il refuſoit d'être ſimple, docile & petit, parmi tant d'expériences de ſa fragilité & de ſa miſére. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation, que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petiteſſe & à la ſoupleſſe, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands, & à nous faire éprouver de plus humiliantes foibleſſes. Au contraire, notre petiteſſe & notre docilité dans la miſére appaiſent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : (*a*) *Vous ne mépriſerez point un cœur abbatu & écraſé.* Dieu s'attendrit, & ne réſiſte point à cette ſoupleſſe des petits.

Parlez donc, ſuivant qu'il vous ſera donné une bouche & une ſageſſe. Tenez l'enfant par la liſiére ; ne le laiſſez pas tomber. Ménagez votre ſanté, ſur

(*a*) Pſ. 50. v. 19.

laquelle on me met en quelque inquiétude : repoſez-vous & ſoulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journaliéres comme le pain quotidien, avec paix & ſimplicité, moins elles détruiront votre ſanté foible & délicate : mais les prévoyances & les réflexions vous tueroient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force & douceur ? N'y mêlez rien d'humain, & ſur-tout nulle volonté intéreſſée pour la réputation de votre famille.

LETTRE XXXVI.

AVIS POUR UNE PERSONNE VIVANT EN SOLITUDE.

JE ne manquerai à aucune des perſonnes que la providence m'envoye, que quand je manquerai à Dieu même : ainſi, ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs, Dieu ſçauroit bien faire immédiatement par lui-même, ce qu'il ceſſeroit de faire par un vil inſtru-

ment. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires : réſervez votre entiére confiance pour N..... qui vous connoît à fond, & qui peut ſeul vous ſoulager dans vos peines : il lui ſera donné de vous aider dans tous vos beſoins. Nul Convent ne vous convient ; tous vous gêneroient, & vous mettroient ſans ceſſe en tentation très-dangereuſe contre votre attrait : la gêne cauſeroit le trouble. Demeurez libre dans la ſolitude ; & occupez-vous en toute ſimplicité entre Dieu & vous. Tous les jours ſont des fêtes pour des perſonnes qui tâchent de vivre dans la ceſſation de toute autre volonté que de celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ſes opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir, quand c'eſt l'Epoux qui eſt à la porte du cœur ? Ecoutez & croyez N..... Je veux au nom de Notre Seigneur, que vous ſoyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la perſonne qui s'écarte ; mais tenez-vous à portée de redreſſer & de conſoler ſon cœur, s'il ſe rapproche.

Il y a une extrême différence entre la peine & le trouble. La ſimple peine fait le Purgatoire ; le trouble fait l'Enfer. La peine ſans infidélité eſt douce & paiſible, par l'accord où toute l'ame eſt avec elle-même, pour vouloir la ſouffrance que Dieu donne. Mais le trouble eſt une révolte du fonds contre Dieu, & une diviſion de la volonté contraire à elle-même : le fonds de l'ame eſt comme déchiré dans cette diviſion. O que la douleur eſt purifiante, quand elle eſt ſeule ! O qu'elle eſt douce, quoiqu'elle faſſe beaucoup ſouffrir ! Vouloir ce qu'on ſouffre, c'eſt ne ſouffrir rien dans la volonté ; c'eſt y être en paix. Heureux germe du Paradis dans le Purgatoire ! Mais réſiſter à Dieu ſous de beaux prétextes, c'eſt engager Dieu à nous réſiſter à ſon tour. En ſortant de votre grace, vous ſortez d'abord de la paix ; & cette expérience eſt comme la colomne de feu pour la nuit, & celle de nuée pour le jour, qui conduiſoit dans le deſert les Iſraëlites. Vivez de foi, pour mourir à toute ſageſſe.

LETTRE XXXVII.

A UNE PERSONNE SCRUPULEUSE QUI RÉSISTOIT A SON ATTRAIT.

Source de ce mal. Deſcription d'une conduite oppoſée.

IL m'a paru dans notre converſation, que vos ſcrupules vous ont un peu retardée & deſſéchée. Ils vous feront des torts irréparables, ſi vous les écoutez. C'eſt une vraie infidélité. Vous avez la lumiére pour les laiſſer tomber : & ſi vous y manquez, vous contriſterez en vous le Saint-Eſprit. (*a*) *Où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la liberté.* Où eſt la gêne, le trouble, & la ſervitude, là eſt l'eſprit propre, & un amour exceſſif de ſoi. O que le parfait amour eſt éloigné de ces inquiétudes ! On n'aime guére le Bien-aimé, quand on eſt ſi occupé de ſes propres délicateſſes. Vos peines ne ſont venues que d'infidélité. Si vous n'euſſiez point réſiſté à Dieu pour vous

(*a*) 2. Cor. 3. v. 17.

écouter, vous n'auriez pas tant ſouffert. Rien ne coûte tant que ces recherches d'un ſoulagement imaginaire. Comme un hydropique en buvant augmente ſa ſoif, un ſcrupuleux en écoutant les ſcrupules, les augmente, & le mérite bien.

Le ſeul reméde eſt de ſe faire taire, & de ſe tourner d'abord vers Dieu. C'eſt l'oraiſon, & non pas la confeſſion, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le tems perdu; car franchement je vous trouve un peu déchûe & affoiblie; mais cet affoibliſſement ſe tournera à profit; l'expérience de la privation, de l'épreuve, & de votre foibleſſe, portera ſa lumiére avec elle, & vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix & d'abondance a de doux & de lumineux. Courage donc; ſoyez ſimple : vous ne l'êtes pas aſſez, & c'eſt ce qui vous empêche ſouvent de tout dire & de queſtionner.

Pour moi, je ſuis dans une paix ſéche, obſcure & languiſſante, ſans ennui, ſans plaiſir, ſans penſée d'en avoir jamais aucun, ſans aucune vûe d'avenir en ce monde, avec un préſent inſipide & ſou-

vent épineux, avec un je ne ſçais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente ſans goût. C'eſt un entraînement journalier. Je vois tout ce que je porte ; mais le monde me paroît comme une mauvaiſe comédie, qui va diſparoître dans quelques heures. Je me mépriſe encore plus que le monde. Je mets tout au pis aller ; & c'eſt dans le fond de ce pis aller pour toutes les choſes d'ici-bas, que je trouve la paix. Il me ſemble encore que Dieu me traite trop doucement, & j'ai honte d'être tant épargné. Mais ces penſées ne me viennent pas ſouvent ; & la maniére la plus fréquente de recevoir mes croix, eſt de les laiſſer venir & paſſer, ſans m'en occuper volontairement. C'eſt comme un domeſtique indifférent, qu'on voit entrer & ſortir de ſa chambre ſans lui rien dire. Du reſte, je ne veux vouloir que Dieu ſeul pour moi & pour vous auſſi. Qu'eſt-ce qui ſuffira à celui à qui le pur amour ne ſuffit pas ?

LETTRE XXXVIII.

A LA MESME PERSONNE.

Le tort que font les ſcrupules outrés.

J'AI toujours pour vous au cœur ces paroles ; *Comme l'eau éteint le feu, le ſcrupule éteint l'oraiſon.* Ne vous écoutez point vous-même ſur vos ſcrupules, & vous ſerez en paix. Il y a deux choſes qui doivent vous ôter toute crainte. L'une eſt l'expérience de votre vivacité, de votre ſubtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même ſur des riens. Vous l'avez ſouvent reconnu : tous vos Directeurs & Confeſſeurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fiſſiez oraiſon ; l'oraiſon n'y doit rien ajoûter. Pour faire oraiſon, vous n'en devez pas moins rejetter vos ſcrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout tems ordonné de n'écouter plus.

La ſeconde choſe qui vous doit raſſu-

rer, eſt le préjudice qui vous vient de ces ſcrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéiſſance & contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos Directeurs, vous vous diſtrayez, vous vous troublez, vous vous deſſéchez, vous vous éloignez de l'oraiſon, & par conſéquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel, vous réveillez vos vivacités, vos délicateſſes, & vos autres défauts; vous n'êtes preſque plus occupée que de vous. Eſt-ce là l'ouvrage de Dieu? Y reconnoiſſez-vous ſa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie ſimple & réguliére que vous menez depuis que vous faites oraiſon, encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repaſſer dans votre eſprit que des vétilles pour pluſieurs années. Ne ſeriez-vous pas bien coupable devant Dieu, ſi vous vous détourniez de ſa ſociété familiére dans l'oraiſon, par la recherche inquiette de toutes ces vétilles, que vous groſſiſſez dans votre imagination. Je les mets toutes au pis, & je les ſuppoſe de vrais péchés; du

moins, elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier, & travailler fortement à ſe corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraiſon efface promtement. Vous devriez tourner votre délicateſſe ſcrupuleuſe, principalement contre vos ſcrupules mêmes.

Eſt-il permis, ſous prétexte de rechercher ſes plus légeres fautes, de ſe troubler, de faire tarir la grace de l'oraiſon, & de ſe faire tant de grandes difficultés, pour en ſubtiliſer de petites? Le ſcrupule eſt une illuſion en mal, comme la fauſſe oraiſon eſt une illuſion en bien. Pour l'oraiſon qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne ceſſe que quand on tombe dans le ſcrupule, & qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illuſion à croire ſans voir, à aimer ſans s'attacher à ce qu'on ſent, à recevoir ſimplement ſans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre ſens, & à la propre volonté.

Ne héſitez point, je vous en conjure,

à aller demain communier. La plus parfaite préparation au Sacrement d'amour, eſt l'amour même. Vous ferez un vrai ſacrifice à JESUS-CHRIST, pour participer au ſien. Un cœur ſcrupuleux craint trop, & n'aime point aſſez.

LETTRE XXXIX.

A LA MESME PERSONNE.

Sur le même ſujet.

IL s'en faut bien que je ne ſois rebuté. Je vous plains, & je ne ſonge point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines, que celle de ne pouvoir guérir les vôtres : mais je voudrois que vous fuſſiez fidéle à faire, ce qu'il me ſemble que Dieu demande de vous. Les choſes que vous vous reprochez, & dont vous dites que vous avez horreur, ne ſont que des faits que vous dites en converſation, ſans malignité & ſans aucune véritable conſéquence pour le prochain. En vérité, eſt-ce là de quoi ſe troubler ? Ces bagatelles excitent vos ſcrupules : vos

ſcrupules excités troublent votre oraiſon, vous éloignent de Dieu, vous deſſéchent, vous diſſipent, réveillent vos goûts naturels, & vous mettent en tentation contre votre grace. Voyez combien le reméde eſt pire que le mal. Le mal n'eſt qu'imaginaire; le reméde eſt un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive, & une habitude de vous laiſſer trop aller à vos réflexions, qui n'ont point été aſſez réprimées, vous faſſent de la peine : mais il ſeroit tems de vaincre ces obſtacles, qui vous arrêtent dans la voie de Dieu : au moins, vous devez vous défier de votre imagination, ſentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles, & vous dérobe la vûe des plus grandes choſes; enfin être docile, & demeurer ferme dans la pratique des conſeils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous perſécuterai ſans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos ſcrupules. Ne vous découragez point de les vaincre. C'eſt de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain, ſans

vous confeſſer. Vous manquerez à Dieu, ſi vous ne faites pas ce que je vous demande en ſon nom & pour l'amour de lui.

LETTRE XL.

A LA MESME PERSONNE.

Forcer ſes ſcrupules, élargir ſon cœur.

CE qui n'eſt point du tout volontaire, & que nous avons ſujet de croire de bonne foi, étranger à notre volonté, n'eſt ni péché, ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez point.

Je vous conjure de communier demain, & de forcer tous vos ſcrupules, pour donner à Dieu cette preuve de votre ſincére docilité à ſon Miniſtre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger, ni votre conſcience ni la mienne; mais votre conſcience a beſoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il ſe perfectionne, chaſſe la crainte; & quand il ne le fait pas, c'eſt qu'on le gêne & qu'on

l'arrête dans ſa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, & par une délicateſſe déplacée pour Dieu, réſiſter à Dieu même ?

LETTRE XLI.

A LA MESME PERSONNE.

Obéiſſance & ſimplicité, remédes aux ſcrupules.

VOUS vous conſumez en pluſieurs maniéres, qui ſont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéiſſance. Vous vous ôtez les conſolations, que Dieu ne vous ôte point. Il eſt auſſi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de ſe donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs, le ſcrupule vous dévore; & c'eſt ce ſcrupule qui ne vous laiſſe ni joie, ni repos, ni ſoulagement, ni reſpiration; en même tems il vous jette dans des confeſſions perpétuelles de vétilles. Il n'y auroit que l'obéiſſance qui pourroit remédier à un mal ſi preſſant; mais elle vous manque, & j'avoue que j'en ſuis

ſcandaliſé. La docilité eſt la ſeule reſſource contre le ſcrupule. Vous êtes ſcrupuleuſe ſur des bagatelles, & vous ne l'êtes point ſur une ſi grande indocilité, qui eſt très-contraire au véritable eſprit d'oraiſon. Si vous étiez ſimple, vous obéiriez ſans raiſonner & ſans vous écouter. Les vrais enfans ſe taiſent, & font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne ſçait ce que c'eſt que de héſiter dans l'obéiſſance. C'eſt un grand malheur de ſouffrir par infidélité.

LETTRE XLII.

A LA MESME PERSONNE.

Bon uſage de la paix, & de la Simplicité.

JE ſuis ravi de vous ſçavoir en paix & en abondance ; mais ne dites point (*a*) *dans votre abondance* intérieure : *je ne ſerai jamais ébranlée.* Quand on eſt orgueilleux pour des biens emprun-

(*a*) Pſ. 29. v. 7.

tés, le prêteur prend plaiſir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance, ſans vous l'approprier.

Il faut que je parte demain de bonne heure, mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre Pere, & de Notre Sauveur JESUS-CHRIST. La paix ſoit avec vous. Elle y ſera, ſi vous êtes ſimple; & vous mériterez de la perdre, ſi peu que vous ſortiez de cet attrait de ſimplicité. Vous en avez l'expérience; & cette expérience ſi ſenſible vient d'une bonté qui veut vous convaincre, & vous faire honte de vos héſitations dans la foi. Le raiſonnement ſubtil pour vous tourmenter vous-même, eſt pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous appercevrez que vous vous ſerez écoutée vous-même, laiſſez tomber vos raiſonnemens, & revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos.

LETTRE XLIII.

A LA MESME PERSONNE.

Auſtérités à contre-tems. Ne point s'écouter ſoi-même, mais l'attrait de Dieu.

VOUS prenez le change, en cherchant à contre-tems les mortifications corporelles. Ce n'eſt point ce que Dieu demande de vous; c'eſt votre imagination trop vive, & non pas votre corps, qu'il faut affoiblir. La moindre docilité vous feroit plus mourir à vous-même, que toutes les auſtérités. Paſſer par-deſſus vos vains ſcrupules, ce ſeroit l'holocauſte de votre cœur.

L'obéiſſance ſeule peut finir toutes vos douleurs. Ecoutez-vous vous-même; vous vous rongerez le cœur & dépérirez tous les jours. Ecoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le repréſentent; la paix renaîtra. Mais, quand on s'écoute contre l'attrait intérieur & contre l'autorité extérieure, on ſent la

vérité de cette parole : (*a*) *Qui eſt-ce qui a réſiſté à Dieu, & qui a eu la paix* ?

Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, & vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point, & qui vous étoit néceſſaire. Vous étiez un petit enfant à la mammelle, qui par fantaiſie quitte le lait, & veut manger du pain dur ſans avoir des dents. Revenez à la mammelle des divines conſolations, (*b*) *Voyez & goûtez, combien le Seigneur eſt doux.* Vous le ſentirez, pourvû que vous vous jettiez entre ſes bras ſans raiſonner, & que vous obéiſſiez à ſon ſerviteur. Eſſayez-le. Priez bonnement & ingénûment Dieu, de vous ſoulager & de vous élargir le cœur. Cette priére ſimple & familiére ne peut que lui être agréable.

(*a*) Job. 9. v. 4.
(*b*) Pſ. 33. v. 9.

LETTRE

LETTRE XLIV.

A LA MESME PERSONNE.

La paix ne ſe trouve que dans l'obéiſſance & la ſimplicité.

DEMEUREZ en paix; n'écoutez point votre imagination trop féconde en vûes. Cette activité prodigieuſe conſume votre corps, & deſſéche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui ſuſpende la paix & l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce & intime qui fait fondre l'ame, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides? Taiſez-vous, & Dieu reparlera. N'ayez qu'un ſeul ſcrupule, qui eſt d'être ſcrupuleuſe en déſobéiſſant.

Vous demandez de la conſolation. Sçachez que vous êtes ſur le bord de la fontaine, ſans vouloir vous déſaltérer. La paix & la conſolation ne ſe trouvent que dans la ſimple obéiſſance. Soyez fidéle à

obéir contre vos ſcrupules, & *les fleuves d'eau vive couleront*, ſelon la promeſſe. Vous recevrez ſelon la meſure de votre foi ; beaucoup, ſi vous croyez beaucoup ; rien, ſi vous ne croyez rien, & ſi vous continuez à écouter vos vaines réflexions.

Vous deshonorez le vraï amour. Vous faites croire qu'il eſt ſans ceſſe occupé de toutes nos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine ſimplicité. L'Ange de Satan ſe transforme en Ange de lumiére. Il ſe préſente à vous ſous la belle apparence d'un amour délicat & d'une conſcience tendre ; mais vous devez connoître par votre expérience les troubles & les dangers, où il vous jette par des ſcrupules violens. Tout dépend de la fidélité à repouſſer les premiéres impreſſions.

Si vous deveniez ingénue & ſimple ſur vos beſoins ; je croirois que vous auriez plus ſacrifié à Dieu, que ſi vous aviez ſouffert cent martyres. Tournez votre ſcrupule contre le retardement d'un ſacrifice, qui feroit tant de plaiſir au cœur de Dieu. Le vrai amour héſite-

t-il, quand il s'agit de plaire au Bien-aimé? Vous ne lui voulez donner que des privations de ſoulagemens dont vous avez un vrai beſoin, & qu'il ne veut point recevoir; mais, pour le ſacrifice de vos réflexions ſuperflues, de vos raiſonnemens ſubtils, de vos délicateſſes d'amour propre, de vos pratiques de propre volonté, vous ſçavez bien que c'eſt ce qu'il demande, & vous le lui refuſez toujours ſur de beaux prétextes.

LETTRE XLV.

A LA MESME PERSONNE.

Sur la maniére de recevoir les graces de la main de Dieu, ſans s'attacher à la conſolation qu'elles donnent.

JE ſuis ravi de vos proſpérités intérieures. Elles vous ſont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez, quand vous vous livrez à vos réflexions ſcrupuleuſes, & combien Dieu veut vous attirer à une ſainte liberté. Les

graces doivent être reçûes avec fidélité, pour exécuter ce qu'elles inſpirent, ou pour le leur laiſſer opérer ſans réſiſtance. Mais il y a une maniére de les recevoir, & de n'y point tenir. C'eſt de n'être point attaché à la conſolation qu'elles donnent, & d'être tout prêt à en porter la privation, quand il plaira à Dieu de les ôter.

LETTRE XLVI.

Ne point exiger des ames, plus qu'elles ne peuvent encore porter.

N..... a du courage & de l'amitié : ces deux choſes la portent au-delà de ſes forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites, la touche ; mais ſon fonds n'eſt pas encore capable de tous les ſacrifices que vous lui demandez. JESUS-CHRIST, qui connoiſſoit mieux ſes Diſciples qu'ils ne ſe connoiſſoient eux-mêmes, leur diſoit : (*a*) *Vous ne pouvez à préſent porter*

(*a*) Jean 16. v. 12.

tes choſes. Il leur diſoit : (*a*) *Vous ſerez tous ſcandaliſés de moi cette nuit.* S. Pierre ſoûtenoit, que pour lui, il n'en feroit rien : *Quand même*, diſoit-il, *tous les autres ſeroient ſcandaliſés, pour moi, je ne le ſerai pas : quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* JESUS-CHRIST inſiſte, & lui prédit, qu'il le reniera trois fois, avant que le coq chante ; & en effet, l'interrogation d'une ſervante lui fait renier ſon Maître avec ſerment. Voilà ce qu'il donne, dès qu'il donne du ſien, & qu'il ſe promet quelque force de ſoi.

Laiſſez N..... lire, goûter, prier, ſe nourrir. Il faut donner patiemment aux ames, avant que de leur demander. Il faut qu'elles ayent été nourries intérieurement de l'oraiſon, & avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir eſpérer qu'elles faſſent certains travaux extérieurs. Que fait la mere à ſon petit enfant ? Elle l'allaite & le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher, il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il

(*a*) Marc 14. v. 27-31.

cherche à former ſes premiers pas. Il faut donc attendre, & porter l'enfant, pendant qu'il eſt encore à la mammelle. Quand Dieu commencera à ſe faire ſentir aſſez pour demander un dernier adieu au monde, ce ſera le moment où il faudra aider l'ame pour cette douloureuſe déciſion.

LETTRE XLVII.

Vraies ſources de la paix.

SOYEZ en paix, M.... La ferveur ſenſible ne dépend nullement de vous. L'unique choſe qui en dépend, eſt votre volonté. Donnez-la à Dieu ſans réſerve. Il ne s'agit point de ſentir un goût de piété; il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoiſſez humblement vos fautes; détachez-vous; abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, & ſa gloire plus que votre vie; du moins, déſirez d'aimer ainſi, & demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera, & mettra ſa paix au fond de votre cœur.

Je la lui demande pour vous, & je voudrois ſouffrir pour l'obtenir.

LETTRE XLVIII.

A LA MESME PERSONNE ALORS MALADE.

ON change tous les maux en biens, quand on les ſouffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux, quand on s'y attache pour flatter ſon amour propre. Le vrai bien n'eſt que dans le détachement & l'abandon à Dieu. Voici le tems de l'épreuve. C'eſt dans cette occaſion, qu'il faut ſe tenir dans les mains de Dieu avec confiance & union ſans réſerve. Que ne voudrois-je point donner, pour vous voir au plutôt parfaitement guérie de votre maladie, & plus encore de l'amour de ce monde ? L'attachement à ſoi a cent fois plus de venin que la petite vérole. Le venin de l'amour propre demeure au-dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XLIX.

(*a*) *Ecouter Dieu, & non l'amour propre.*

VOUS vous laiſſez trop aller à votre goût & à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraiſon, & à vous écouter moins vous-même. L'amour propre eſt moins parleur, quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur ſont ſimples, paiſibles, & nourriſſent l'ame, lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour propre ſont pleines d'inégalités, de trouble, & d'émotion, lors même qu'elles flattent. Ecoutez Dieu, ſans faire aucun projet : c'eſt mourir à ſon ſens & à ſa volonté.

(*a*) Cette Lettre & les ſuivantes juſqu'à la LVIII. ſont écrites à la même Perſonne & dans le même ordre.

LETTRE L.

Se remettre ſans effort en la préſence de Dieu.

NE vous inquiétez point ſur votre mal : vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre, comme ſi on devoit mourir chaque jour. Alors on eſt tout prêt ; car la préparation ne conſiſte que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes ſi languiſſante, ne vous gênez point pour faire votre oraiſon ſi réguliérement. Cette exactitude & cette contention de tête pourroient nuire à votre foible ſanté. C'eſt bien aſſez pour votre état de langueur, que vous vous remettiez doucement en la préſence de Dieu, toutes les fois que vous appercevez que vous n'y êtes plus. Une ſociété ſimple & familiére avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance, & où vous le prierez de vous conſoler, ne vous épui-

ſera point, & nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez penſé contre moi. Cette franchiſe ne me peinera point, & ſervira à vous humilier.

LETTRE LI.

Ne point s'entretenir de ſes propres penſées.

JE crois que vous devez vous abſtenir entiérement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en faſſiez pluſieurs qui vous excitent à des ſentimens pieux, je crois que l'uſage en eſt trop dangereux pour vous. Des uns vous paſſeriez toujours inſenſiblement aux autres, qui nourriroient vos peines, ou qui flatteroient le goût du ſiécle. Il vaut mieux les ſupprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence, ce ſeroit vouloir ſuſpendre un torrent. Il ſuffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous ap-

percevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, ſans entreprendre de vous oppoſer directement à ces chimères. Laiſſez-les tomber, en vous donnant quelque occupation utile. Si c'eſt l'heure de l'oraiſon, regardez toutes ces vaines penſées comme des diſtractions, & retournez doucement à Dieu, dès que vous les appercevez; mais faites-le ſans trouble, ſans ſcrupule, ſans interrompre votre paix. Si au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail ſervira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudroit même mieux, pour les commencemens, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque choſe de difficile, pour rompre le cours de ces penſées, & pour en perdre l'habitude.

LETTRE LII.

Sur le même ſujet.

IL faut abſolument ſupprimer cette converſation d'imagination ; c'eſt une pure perte de tems : c'eſt une occupation très-dangereuſe ; c'eſt une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'habitude ſera cauſe que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères ; mais il faut au moins n'y conſentir pas, & tâcher doucement de les laiſſer tomber, quand vous les appercevez. Le vrai moyen de vous en défaire, eſt de vous occuper alors de l'oraiſon, ou de quelque travail extérieur, ſi l'oraiſon ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

LETTRE LIII.

Réponſes à diverſes difficultés de la même perſonne, ſur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur, &c. & la maniére d'être avec les créatures.

JE ne vois rien que de bon & de ſolide, dans tout ce que vous me dites de votre oraiſon. L'attrait de Dieu que vous éprouvez, eſt une grande grace, & vous ſeriez très-coupable, ſi vous manquiez à y correſpondre pleinement. Ne craignez point de ſuivre cet attrait : mais craignez de ne le ſuivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée, que par votre imagination légére, ou par de vains dialogues au-dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidéle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuſes diſtractions, vous ſeriez toujours en paix & en union avec Dieu. Voici mes réflexions.

I. Vous dites qu'après même que vous

avez manqué à votre recueillement, & que vous ſentez le trouble de votre faute, *quelquefois la penſée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, & de vous unir à* JESUS *crucifié.* Vous ajoutez : *Voilà le meilleur moyen que je trouve pour appaiſer ma peine.* Puiſque c'eſt le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuiſent ?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'eſprit, & de l'*acquieſcement* à la penſée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité* ; & vous dites : *Je voudrois bien ſçavoir, s'il ſuffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquieſcement, ſans vous le dire.* Non, cela ne ſuffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu, quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous conſultez comme ſon Miniſtre. C'eſt l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec ſimplicité. Vous n'aurez point de véritable paix, juſqu'à ce que vous vous y ſerez accoutumée ; mais il faut le faire d'abord, ſans héſitation & ſans vous

écouter. Plus vous héſiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines Communions ſans conſolation*; cette ſéchereſſe ne dépend pas de vous. On mérite ſouvent plus à être fidéle dans une ſéchereſſe pénible & douloureuſe à l'amour propre, que dans une conſolation ſenſible qui flatte & qui éléve le cœur. La lumiére que vous dites qui vous fait paſſer outre pour communier malgré vos ſcrupules, eſt très-bonne.

IV. Vous dites très-vrai, en diſant : *La crainte que j'ai de mes peines, me les fait ſentir doublement; j'en ſuis même ſouvent quitte pour la crainte.* Ces peines qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir avant qu'elles viennent? C'eſt ſe tourmenter par avance, & ſe mettre ſoi-même à pure perte en tentation de ſuccomber.

V. Il y a trois maniéres d'être avec les créatures. 1. Il faut être avec tout le monde en eſprit de fidélité à ſon devoir, quand on a quelque affaire avec le prochain. 2. Il faut chercher quelque relâ-

chement innocent d'eſprit, avec les perſonnes honnêtes avec qui la Providence nous met en ſociété. Ce délaſſement d'eſprit ne doit être cherché qu'aux heures qui ſuccédent au travail ; & il ne faut pas eſpérer de trouver avec ces perſonnes la confiance & l'union de ſentimens ; il ſuffit d'y trouver un repos d'eſprit pour ſe délaſſer. 3. Enfin, il faut être en ſimplicité & à cœur ouvert avec les perſonnes à qui on eſt uni par la grace ; & ces perſonnes ſe trouvent très-rarement. Il ne faut pas eſpérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'eſt *le goût de votre eſprit*, que vous avouez que vous avez le plus de peine à ſacrifier, pour le ſoumettre à la grace. C'eſt le point eſſentiel pour vous. Communiez, obéiſſez, renoncez à l'eſprit. Je ſuis, en Notre-Seigneur, tout à vous.

LETTRE

LETTRE LIV.

Divers avis à la même Perſonne ſur ſon Oraiſon.

POUR ce qui regarde votre oraiſon, propoſez-vous-y toujours quelque ſujet ſimple, ſolide, & de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce ſujet, & ſi vous vous ſentez de l'attrait & de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les tems où vous vous y trouvez attirée; mais n'en faites jamais une régle, & ſoyez toujours fidéle à vous propoſer un ſujet, pour voir s'il pourra vous occuper & vous nourrir. Recevez ſans réſiſtance les lumiéres & les ſentimens qui vous viendront dans l'oraiſon; mais ne vous fiez point à toutes ces choſes qui peuvent flatter votre orgueil, & vous donner une vaine complaiſance.

Il eſt meilleur d'être bien humble & bien confondu, après les fautes qu'on a commiſes, que d'être content de ſon

oraiſon, & de ſe croire bien avancé, après qu'on a eu beaucoup de beaux ſentimens & de hautes penſées en priant Dieu. Laiſſez paſſer toutes ces choſes, qui peuvent être des ſecours de Dieu. Mais comptez qu'elles ſe tourneront en illuſion très-dangereuſe, ſi peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point eſt, de ſe mortifier, d'obéir, de ſe défier de ſoi, de porter la croix. Au reſte, je ſuis fort aiſe de ce que vous ne faites plus votre oraiſon avec cet empreſſement forcé qui vous gênoit tant. L'oraiſon en eſt plus paiſible, & vous en êtes plus commode au prochain dans la ſociété. Mais il ne faut pas que cette ſainte liberté ſe tourne jamais en relâchement, ni diſſipation.

LETTRE LV.

De l'utilité des privations.

JE ſuis ſincérement fâché des contre-tems qui m'ont empêché de vous voir. En attendant, ſuivez avec fidélité

les lumiéres que Dieu vous donne, pour mourir aux délicateſſes & aux ſenſibilités de votre amour propre. Quand on ſe délaiſſe entiérement aux deſſeins de Dieu, on eſt auſſi content d'être privé des conſolations, que de les goûter. Souvent même une privation qui dérange & qui humilie, eſt plus utile qu'une abondance de ſecours ſenſibles.

Pourquoi ne vous ſeroit-il pas utile d'être privée de ma préſence & de mes foibles avis, puiſqu'il eſt quelquefois très-ſalutaire d'être privé de la préſence ſenſible & des dons conſolans de Dieu-même ? Dieu eſt bien près de nous, lorſqu'il nous en paroît éloigné, & que nous ſouffrons cette abſence apparente, dans un eſprit d'amour pour lui & de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfans, à meſure qu'ils croiſſent, paſſent du lait d'une mere qui les porte dans ſon ſein, à marcher ſeuls, & à manger du pain ſec.

LETTRE LVI.

Ne point s'arrêter à quelque épreuve ſenſible & particulière.

NE faites aucune mention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choſes peuvent n'être que dans l'imagination : elles peuvent venir auſſi d'une illuſion du Tentateur, qui voudroit vous tendre un piége ; tantôt de vaine complaiſance, tantôt de découragement.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas impoſſible que ces choſes viennent de Dieu. Auſſi ne faut-il faire aucun effort, ni acte pour les rejetter. Il n'y a qu'à les laiſſer, ſans les rejetter, ni accepter, ſe contentant en général d'acquieſcer à ce qu'il plaît à Dieu.

Par cette diſpoſition ſimple & générale, vous tirerez tout le fruit de ces choſes, ſuppoſé qu'elles viennent de Dieu, ſans vous expoſer à aucun retour de complaiſance : & ſuppoſé qu'elles ne

viennent pas de Dieu, vous ſerez à l'abri de toute illuſion, en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu ſeul.

LETTRE LVII.

Préférer à la réputation & au déſir de ſçavoir, l'humilité, la charité & la pratique de ce qu'on ſçait déja.

JE ſuis très-content de vos diſpoſitions, & vous faites très-bien de me mander avec ſimplicité, ce qui ſe paſſe en vous. N'héſitez point à m'écrire les choſes que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'eſt pas étonnant que vous ayez une eſpéce de jalouſie & d'ambition, pour vous avancer dans la ſpiritualité, & d'être dans la confiance des perſonnes conſidérables qui ſervent Dieu. L'amour propre recherche naturellement ces ſortes de ſuccès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter une eſpéce d'ambition, en faiſant un certain progrès éclatant dans la vertu; non d'être dans la confiance des perſonnes diſtin-

guées; mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour propre, de s'humilier, d'aimer l'obſcurité & le mépris, & de ne tendre qu'à Dieu ſeul.

Ce n'eſt point à force d'écoute & de lire un langage de perfection, qu'on devient parfait. Le grand point eſt, de ne s'écouter point ſoi-même, d'écouter Dieu en ſilence, de renoncer à toute vanité, & de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, & faire beaucoup, ſans ſe ſoucier d'être vû.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les perſonnes les plus expérimentées, & que tous les livres les plus ſpirituels. Eh! Que voulez-vous tant ſçavoir? Qu'avez-vous beſoin d'apprendre, ſinon à être pauvre d'eſprit, & à trouver toute votre ſcience en JESUS crucifié? (a) *La ſcience enfle:* il n'y a que *la charité qui édifie.* Ne cherchez donc que la charité. Eh! faut-il être ſi ſçavant pour ſçavoir aimer Dieu, & pour ſe renoncer pour l'amour de lui? Vous ſçavez beaucoup plus de bien, que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins beſoin d'ac-

(a) 2. Cor. 8. v. 1.

quérir de nouvelles lumiéres, que de mettre en pratique celles que vous avez déja reçues. O qu'on ſe trompe, quand on croit s'avancer en raiſonnant avec curioſité ! Soyez petite, & n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

LETTRE LVIII.

Divers avis pour la conduite de l'eſprit.

JE vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraiſon eſt bonne, & vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit, fait fort bien comprendre en quoi elle conſiſte, & le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, & laiſſez tomber toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix & de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illuſion ? Soyez docile : ne cherchez point ce qui flatte votre amour propre : renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas : n'écoutez ni vos dé-

pits, ni vos tentations de reprendre les vanités & les amuſemens du monde. Portez humblement les croix de votre état : défiez-vous du goût de l'eſprit, qui n'eſt que vanité : cherchez ce qui eſt ſimple & uni : rejettez toute penſée qui ne vous vient que des dépits de votre amour propre. Je ſuis en vérité tout à vous en Notre-Seigneur, comme j'y dois être, mais avec les précautions néceſſaires, pour ne flatter point la délicateſſe de cet amour propre, qui veut qu'on le flatte.

LETTRE LIX.

Ne point rejetter les dons de Dieu, à cauſe du canal par lequel il les communique.

VOUS voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuſer ? Vous voyez que ce qui réſiſte en vous à l'attrait de grace, n'eſt qu'une délicateſſe d'amour propre : oſeriez-vous oppoſer aux miſéricordes de Dieu les rafinemens de l'orgueil, & les recherches les plus ſubtiles de vous-même ? Vous, qui

qui faites tant de ſcrupule d'une penſée involontaire, & par conſéquent très-innocente : vous qui vous confeſſez ſi ſouvent pour les choſes qui ne méritent aucune confeſſion, ne ferez-vous aucun ſcrupule, & ne vous confeſſerez-vous point d'avoir réſiſté au S. Eſprit ſi longtems, par une délicateſſe d'amour-propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter ?

Eh ! Qu'importe, quand vous recevriez les dons de la grace, comme les pauvres mendians reçoivent du pain ! Ces dons n'en ſeroient que plus purs & plus précieux. Votre cœur n'en ſeroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par ſon humilité & par ſon anéantiſſement, le ſecours que Dieu lui prépare. Eſt-ce ainſi que vous vous déſappropriez de vous-même ? Eſt-ce ainſi que vous regardez l'inſtrument de Dieu en pure foi ? Eſt-ce ainſi que vous mourez à toute vie au-dedans de vous-même ? A quoi ſervent les lectures ſur l'amour le plus pur, & vos oraiſons fréquentes ? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond

de votre cœur ? Non-ſeulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil afiné vous domine, juſqu'à vous faire rejetter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une maniére à contenter votre délicateſſe. Comment pouvez-vous faire oraiſon ? Qu'eſt-ce que Dieu dit dans le ſilence amoureux de l'ame ? Il ne demande que mort : & vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraiſon : je ne veux de votre grace qu'à condition que vous la ferez paſſer par un canal qui ne m'arrache rien, & qui contente la vaine délicateſſe de mon cœur ?

LETTRE LX.

Ne point ſe défier de la bonté de Dieu. Union des ames en lui. Retour à lui.

NE vous défiez jamais de l'ami fidéle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions ſi ſouvent. Je ſuppoſe toutes les infidélités imaginables en vous, & je mets tout au pis aller. Hé bien, que s'en ſuit-il de-là ? Si vous

avez manqué à Dieu, en vous éloignant du lieu où il vous veut, il n'y a qu'à ne lui plus réſiſter, & qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'eſt pas comme les hommes, dont la vaine délicateſſe ſe tourne en dépit, & en indignation ſans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent & cent fois, revenez ſincérement, ceſſez de lui réſiſter; auſſi-tôt il vous tend les bras. C'eſt lui-même qui vous a prévenu de miſéricorde, & qui a mis dans votre cœur le déſir de retourner vers lui. Comment ne recevroit-il pas avec bonté un ſentiment de votre cœur, que ſa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô ame de peu de foi? Vous ſerez ſeule, il eſt vrai: mais eſt-ce être ſeule, que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature, & nous aſſujettit à cette union, il faut être attaché, non par eſpérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut ſe ſervir de cet inſtrument. Mais tout conſiſte à ne réſiſter point à cet ordre de Dieu, & à le ſuivre avec petiteſſe. Déſirez la choſe; ceſſez d'y réſiſter intérieurement: tout eſt fait.

Dieu n'a pas beſoin de la préſence ſenſible, pour tirer le fruit des unions qu'il opére. La ſeule volonté ſuffit : on demeure uni, la mer entre deux : on eſt intimement en ſociété dans le ſein de celui qui ne connoît aucune diſtance de lieux, & qui anéantit toutes les diſtances par ſon immenſité. On ſe communique, on s'entend, on ſe conſole, on ſe nourrit, ſans ſe voir & ſans s'entendre. Dieu prend plaiſir à ſuppléer tout. Eſt-on enſemble ſans correſpondre de cœur, & ſans acquieſcer à l'union que Dieu veut ? On s'agite, on ſe deſſéche, on s'épuiſe, on dépérit, & la paix fuit d'un cœur qui réſiſte à Dieu. Eſt-on à mille lieues les uns des autres, ſans eſpérance de ſe voir ni de s'écrire ? La ſeule correſpondance de volonté détruit toutes les diſtances. Il n'y a point d'entre-deux entre des volontés, dont Dieu eſt le centre commun. On s'y retrouve ; & c'eſt une préſence ſi intime, que celle qui eſt ſenſible, n'eſt rien en comparaiſon. Ce commerce eſt tout autre, que celui de la parole. Les ames mêmes qui ſont dans cette union, ſont ſouvent enſem-

ble, ſans pouvoir ſe réſoudre à ſe parler. Elles ſont trop unies pour parler, & trop occupées de leur vie commune, pour ſe donner des marques d'attention. Elles ſont enſemble une même choſe en Dieu, comme ſans diſtinction ; Dieu eſt alors comme une même ame dans deux corps différens.

Demeurez donc en paix dans le lieu où Dieu vous retient : mais que votre cœur ſoit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-réſiſtance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures. Faites comme une perſonne convaleſcente ; il la faut nourrir d'alimens délicats, & lui en donner peu & ſouvent. C'eſt une eſpéce d'enfance. La lecture raménera peu à peu l'oraiſon ; l'oraiſon élargira le cœur, & rappellera la familiarité avec l'Epoux. Laiſſez faire Dieu. Continuez à vous ouvrir bonnement & ſimplement à N... Je lui donne puiſſance pour vous conſoler & ſoutenir, en attendant mon retour. C'eſt l'Eſprit conſolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire, n'eſt paro-

le de vie : ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce ſoit, ſe fait ſentir & opére juſqu'au fond de l'ame. C'eſt la voix toute-puiſſante du Créateur. Un mot dit tout, & fait tout ; les plus ſolides diſcours ne diſent & ne font rien.

LETTRE LXI.

Supporter ſes défauts en paix, ſans écouter l'imagination.

AUCUN de vos défauts ne me laſſe. Je voudrois que vous les puſſiez voir, comme je les vois, & que vous les ſupportaſſiez avec la même paix dont je les ſupporte : ils ſe tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laiſſe un peu reſpirer, vous voyez ſa bonté : mais dès qu'il recommence en vous ſon ouvrage, vous défaites ce qu'il fait, à meſure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination juſqu'à n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en ſon nom. Vous êtes alors indocile, révoltée, & comme poſſédée d'un eſprit de déſeſpoir. Ce n'eſt point la peine qui

cauſe l'infidélité ; mais c'eſt l'infidélité qui cauſe la peine. Une certaine douleur paiſible dans l'obſcurité & dans la ſéchereſſe, ne ſeroit rien que de bon. Il faut bien ſouffrir pour mourir. Le dépouillement ne ſe fait pas ſans douleur ; mais le trouble du fonds ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'eſt dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination qui vous tente, eſt enſuite ce qui vous punit ; car elle fait votre ſupplice. Ne la croyez plus.

LETTRE LXII.

De la vûe & de la mort de l'amour propre.

OUI, je conſens avec joie que vous m'appelliez votre pere ; je le ſuis, & le ſerai toujours. Il n'y manque qu'une pleine perſuaſion & confiance de votre part : mais il faut attendre que votre cœur ſoit élargi. C'eſt l'amour-propre qui le reſſerre. On eſt bien à l'étroit, quand on ſe renferme au-dedans de ſoi :

aucontraire, on eſt bien au large, quand on ſort de cette priſon, pour entrer dans l'immenſité de Dieu & dans la liberté de ſes enfans.

Je ſuis ravi de vous voir dans les impuiſſances, où Dieu vous réduit. Sans ces impuiſſances, l'amour-propre ne pouvoit être ni convaincu, ni renverſé. Il avoit toujours des reſſources ſecrettes, & des retranchemens impénétrables dans votre courage, & dans votre délicateſſe. Il ſe cachoit à vos propres yeux, & ſe nourriſſoit du poiſon ſubtil d'une généroſité apparente, où vous vous ſacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à crier les hauts cris, à ſe démaſquer, à découvrir l'excès de ſa jalouſie. O que cette impuiſſance eſt douloureuſe & ſalutaire tout enſemble! Tant qu'il reſte de l'amour-propre, on eſt au déſeſpoir de le montrer; mais, tant qu'il y a encore un amour-propre à pourſuivre juſques dans les derniers replis du cœur, c'eſt un coup de miſéricorde infinie, que Dieu vous force à le laiſſer voir. Le poiſon devient un remède. L'amour-propre pouſſé à bout, ne

peut plus ſe cacher & ſe déguiſer. Il ſe montre dans un tranſport de déſeſpoir ; en ſe montrant, il deshonore toutes les délicateſſes, & diſſipe les illuſions flatteuſes de toute la vie. Il paroît dans toute ſa difformité. C'eſt vous-même idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez ; & vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureuſement, vous ne vous poſſédez plus, & vous ne pouvez plus empêcher de vous laiſſer voir aux autres.

Cette vûe ſi honteuſe d'un amour-propre démaſqué, fait le ſupplice de l'amour-propre même. Ce n'eſt plus cet amour-propre ſi ſage, ſi diſcret, ſi poli, ſi maître de lui-même, ſi courageux pour prendre tout ſur ſoi & rien ſur autrui. Ce n'eſt plus cet amour-propre, qui vivoit de cet aliment ſubtil de croire qu'il n'avoit beſoin de rien, & qui, à force d'être grand & généreux, ne ſe croyoit pas même un amour-propre. C'eſt un amour propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin, eſt joint un autre amour-

propre bien plus tourmentant. C'eſt celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut ſe taire, & qui eſt inconſolable de ne pouvoir plus cacher ſon venin. Il ſe voit indiſcret, groſſier, importun; & il eſt forcené de ſe voir dans cette affreuſe ſituation. Il dit, comme Job : (*a*) *Ce que je craignois le plus, eſt préciſément ce qui m'eſt arrivé.* En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus eſt préciſément ce qui nous eſt le plus néceſſaire. Nous n'avons pas beſoin pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'eſt ni vif ni ſenſible. L'opération de mort ne prend que ſur la vie du cœur. Tout le reſte n'eſt rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, ſenſible, groſſier, palpable. Il ne vous reſte qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette miſére, c'eſt ne l'avoir plus.

Vous demandez des remédes pour guérir. Il ne s'agit point de guériſon; mais au contraire, de mort. Laiſſez-vous mourir. Ne cherchez par impatience aucun reméde. Mais prenez garde qu'un

(*a*) Job. 3. v. 25.

certain courage pour ſe paſſer de tout reméde, ſeroit un reméde déguiſé, & une reſſource de vie maudite. Il ne faut point chercher de reméde pour conſoler l'amour-propre : mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par ſimplicité & par petiteſſe ; puis laiſſez-vous mourir.

Ce n'eſt pas ſe laiſſer mourir, que de retenir quelque choſe avec force. La foibleſſe eſt devenue votre unique partage. Toute force eſt à contre-tems : elle ne ſerviroit qu'à rendre l'agonie plus longue & plus violente. Si vous expirez de foibleſſe, vous en expirerez plutôt & moins rudement. Toute vie mourante n'eſt que douleur. Tous les cordiaux deviennent poiſon, au patient frappé à mort & attaché ſur la roue pour y expirer ; que lui faut-il ? Rien que le coup de grace. Nul aliment, nul ſoutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer ſa mort, on abrégeroit ſes ſouffrances; mais on n'y peut rien : & il n'y a que la main qui l'a attaché & frappé, qui puiſſe le délivrer de ce reſte de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remédes, ni alimens, ni mort. Demander la mort,

c'eſt impatience ; demander des remédes ou des alimens, c'eſt vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc ? Se délaiſſer; ne rien rechercher, ne rien retenir : dire tout, non par recherche de conſolation, mais par petiteſſe, & non-réſiſtance. Il faut me regarder, non comme la reſſource de vie, mais comme l'inſtrument de mort. De même qu'un inſtrument de vie ſeroit mauvais, s'il ne vivifioit pas ; un inſtrument de mort ſeroit à contre-ſens, s'il nourriſſoit la vie, au lieu de l'éteindre & de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je ſois, ou du moins que je vous paroiſſe ſec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu ſçait combien tout cela eſt contraire à la vérité ; mais il permet que tout cela paroiſſe ; & c'eſt bien plus par ces choſes fauſſes & imaginaires, que par mon affection & mon ſecours réel, que je vous ſuis utile ; puiſqu'il s'agit, non d'être appuyé & de vivre, mais de manquer de tout & de mourir.

LETTRE LXIII.

A UNE PERSONNE MARIÉE (a).

Eſprit de ſaint François de Sales. L'eſprit de Dieu & ſa délicateſſe ne reſſemblent point à l'eſprit & à la fauſſe délicateſſe du ſiécle.

LE jour de ſaint François de Sales eſt une grande fête pour moi, M. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le Saint, d'obtenir de Dieu pour vous, l'eſprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez par ſes Lettres & par ſa Vie, qu'il recevoit avec la même paix & dans le même eſprit d'anéantiſſement, les plus grands honneurs & les plus dures contradictions. Son ſtile naïf montre une ſimplicité aimable, qui eſt au-deſſus de toutes les graces de l'eſprit profane. Vous voyez un homme, qui, avec une

(a) Cette Lettre & les ſuivantes juſqu'à la LXXXVIII. ſont écrites dans le même ordre à la même perſonne.

grande pénétration, & une parfaite délicateſſe pour juger du fond des choſes, & pour connoître le cœur humain, ne ſongeoit qu'à parler en bon-homme, pour conſoler, pour ſoulager, pour éclairer, pour perfectionner ſon prochain. Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui, la plus haute perfection : mais il ſe rapetiſſoit pour les petits, & ne dédaignoit jamais rien. Il ſe faiſoit tout à tous ; non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, & pour les gagner à JESUS-CHRIST, & non à ſoi.

Voilà l'eſprit du Saint, que je ſouhaite de voir répandu en vous. Compter pour rien le monde, ſans hauteur ni dépit, c'eſt vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit ; mais porter d'un eſprit égal ces deux extrémités, & aller toujours devant ſoi avec une fidélité paiſible & ſans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu ſeul, tantôt ſoulageant notre foibleſſe par les conſolations, & tantôt nous exerçant miſéricordieuſement par les croix. Voilà la véritable vie des enfans de Dieu.

Vous ſerez heureuſe, ſi vous dites du fond du cœur avec JESUS-CHRIST, mais d'une parole intime & permanente : (*a*) *Malheur au monde à cauſe de ſes ſcandales!* Ses diſcours & ſes jugemens ont encore trop de pouvoir ſur vous : il ne mérite point qu'on ſoit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous ſerez au-deſſus de lui. Notre bon Saint étoit autant déſabuſé de l'eſprit, que du monde. Et en effet, ce qu'on appelle *eſprit*, n'eſt qu'une vaine délicateſſe que le monde inſpire. Il n'y a point d'autre vrai eſprit, que la ſimple & droite raiſon. La raiſon n'eſt jamais droite dans les enfans d'Adam, ſi Dieu ne la redreſſe en corrigeant nos jugemens par les ſiens, & en nous donnant ſon Eſprit pour nous enſeigner toute vérité.

Si vous voulez que l'Eſprit de Dieu vous poſſéde, n'écoutez plus le monde ; ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts pour ce qui eſt du monde. N'ayez plus d'autre eſprit que celui de l'Evangile, plus d'autre délicateſſe que celle de l'eſprit de foi, qui ſent juſqu'aux

(*a*) Matth. 18. v. 7.

moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette ſimplicité humble, vous ſerez compatiſſante pour les infirmités d'autrui, & vous aurez la véritable délicateſſe, ſans mépris ni dégoût pour les choſes qui paroiſſent foibles, petites & groſſiéres. O que la délicateſſe dont le monde ſe glorifie, eſt groſſiére & baſſe, en comparaiſon de celle que je vous ſouhaite de tout mon cœur !

LETTRE LXIV.

Se fier en Dieu avec ſimplicité & pauvreté d'eſprit.

NE croyez point, M. que je manque de zéle, pour vous aider dans vos beſoins. Je vois vos bonnes intentions, & la ſoif que Dieu vous donne, pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. J'aimerois mieux mourir, que de manquer aux beſoins des ames qui me ſont confiées, & ſur-tout de la vôtre, qui m'eſt très-chere en Notre-Seigneur.

Votre piété eſt un peu trop vive & trop

trop inquiette. Ne vous défiez point de Dieu. Pourvû que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, & il vous donnera les ſecours néceſſaires pour aller à lui. Ou ſa providence vous procurera des conſeils au-dehors, ou ſon Eſprit ſuppléera au-dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu, fidéle dans ſes promeſſes, & il vous donnera ſelon la meſure de votre foi. Fuſſiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un déſert inacceſſible, la manne y tomberoit du Ciel pour vous ſeule, & les eaux abondantes couleroient des rochers.

Ne craignez donc que de manquer à Dieu, & encore ne faut-il pas le craindre juſqu'à ſe troubler. Supportez-vous vous-même, comme on ſupporte le prochain ſans le flatter dans ſes imperfections. Laiſſez-là toutes vos délicateſſes d'eſprit & de ſentimens. Vous voudriez les avoir avec Dieu, comme avec les hommes. Il ſe gliſſe dans ces merveilles un rafinement de goût, & un retour ſubtil ſur ſoi-même. Soyez ſimple avec celui qui aime à ſe communiquer aux ames

ſimples. Devenez groſſiére, non par vraie groſſiéreté, mais par renoncement à toutes les délicateſſes que le goût de l'eſprit donne. (*a*) *Bienheureux ſont les pauvres d'eſprit*, qui ont fait vœu de pauvreté ſpirituelle, & qui n'ont jamais pour l'eſprit que le néceſſaire dans une continuelle mendicité & dans un abandon ſans réſerve à la Providence ! O que je ſerois ravi, ſi je vous voyois négligée pour l'eſprit, comme une perſonne pénitente l'eſt pour les parures du corps !

(*a*) Matth 5. v. 3.

LETTRE LXV.

Avis pour ſe modérer en tout.

VOUS ne vous trompez pas, en croyant qu'il ne ſuffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, & qu'il y a une ardeur inquiette qu'il faut modérer, même dans le ſervice de Dieu & dans la correction de nos défauts. Cette vûe pourra beaucoup ſervir à vous calmer, ſans relâchement dans votre travail.

L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choſes, les altére, & vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'Eſprit de Dieu, que vous prenez davantage ſur vous, par pure bienſéance, pour la renfermer avec effort toute entiére au-dedans. Un peu de ſimplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort qu'on vous faſſe communier tous les quinze jours. Ce n'eſt point trop pour une perſonne retirée qui tâche de ſe renfermer dans ſes devoirs, & qui s'occupe à la lecture & à la priére. Vous avez beſoin de chercher dans le Sacrement de vie & d'amour, la nourriture, la conſolation, & la force pour porter vos croix, & pour vaincre vos imperfections. Laiſſez-vous donc conduire, ſans vous juger vous-même, & n'écoutez aucun ſcrupule pour vos communions.

A l'égard de vos confeſſions, je ne ſçaurois vous en rien dire. Il n'y a que votre Confeſſeur, qui puiſſe vous parler juſte là-deſſus. Dieu ne permettra pas qu'il vous manque à votre beſoin, ſi vous

cherchez en ſimplicité ce que l'eſprit de grace demande de vous. Marchez avec une foi pleine & entiére. Tâchez de faire ce que le Confeſſeur vous dira. Si vous êtes gênée, faites-le moi ſçavoir ; je vous répondrai le mieux que je pourrai, ſur les doutes que vous me propoſerez.

Je ne ſçaurois vous dire des choſes aſſez préciſes & aſſez proportionnées, ſur vos lectures & ſur votre oraiſon : je ne connois pas aſſez votre goût, votre attrait, votre beſoin. Une demi-heure de converſation me mettroit au fait ; après quoi, je pourrois vous écrire, & même vous entendre ſur un billet d'une demi-page.

A l'égard de vos habits, il me ſemble que vous devez avoir égard au goût & à la pente de Monſieur votre Mari. C'eſt à lui à décider ſur les bienſéances. S'il panche à l'épargne là-deſſus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos: s'il veut que vous ſouteniez un certain extérieur, faites par pure complaiſance ce que vous croirez appercevoir qu'il veut, & rien au-delà par votre propre goût ou jugement : s'il ne veut rien à cet

égard, & qu'il vous laiſſe abſolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité eſt le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités ſont de votre goût. Une entiére magnificence peut ſeule contenter votre délicateſſe & votre hauteur rafinée. Une ſimplicité auſtére eſt un autre rafinement d'amour propre; alors on ne renonce à la grandeur, que par une maniére éclatante d'y renoncer. Le milieu eſt inſupportable à l'orgueil. On paroît manquer de goût, & ſe croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vûe autrefois vêtue comme les Sœurs de Communauté; c'eſt trop en apparence, & c'eſt trop peu dans le fonds. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Vous ne deviendrez ſimple, que par la médiocrité. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation rafinée. La médiocrité qui ne ſe fait point remarquer, ne laiſſe aucun ragoût à l'amour propre. Il n'y a que l'amour de Dieu, qui ne ſouffre point ces bornes étroites.

Mais votre régle abſolue eſt de parler

à cœur ouvert à Mr votre Mari, & de ſuivre ſans héſiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

LETTRE LXVI.

Avis ſur l'Oraiſon, les lectures, la confeſſion, les bienſéances, & le ſoin néceſſaire de la ſanté.

POUR l'oraiſon, faites-la non-ſeulement dans les tems réglés, mais encore au-delà & dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité & l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps & d'eſprit, & arrêtez-vous, dès que vous éprouverez quelque petite laſſitude. Votre maniére de faire oraiſon eſt très-bonne. Commencez toujours par les plus ſolides ſujets, qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur, pour vous nourrir d'une préſence amoureuſe de Dieu, des perſonnes de la ſainte Trinité, & de l'humanité de JESUS-CHRIST. Attachez-vous intimement à

cette adorable ſociété. Demeurez-y avec une confiance ſans bornes, & dites-leur tout ce que la ſimplicité de l'amour vous inſpirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faiſant taire votre eſprit délicat & inquiet.

Pour les diſtractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvû que vous ne les ſuiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne ſoyez point trop diſtraite par la crainte des diſtractions, & que ſans vous en mettre beaucoup en peine, vous reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez apperçû que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraiſon, marque que Dieu vous aide beaucoup : car ſans une grace bien forte, votre naturel ſcrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes, pendant que vous voudriez penſer à Dieu.

Pour vos lectures, vous faites bien de lire l'Ecriture ſainte ; mais n'abandonnez ni l'Imitation de JESUS-CHRIST, ni les ouvrages de S. François de Sales. Ses

Lettres & ſes Entretiens ſont remplis de grace & d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement & en oraiſon, laiſſez le livre : vous le reprendrez aſſez, quand l'oraiſon ceſſera. Liſez peu chaque fois ; liſez lentement & ſans avidité ; liſez avec amour.

Ne ſongeons plus à vos confeſſions générales, qui ne vous ont que trop embarraſſée, & qui ne feroient plus que vous troubler. Ce ſeroit un retour inquiet & hors de tout propos, qui ſeroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, & qui réveilleroit vos ſcrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes & délicates, vous eſt un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour, que Dieu vous donne pour ſes perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée ; ce n'eſt pas lui donner trop ; cette meſure n'eſt point exceſſive. Aimez-le ſuivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Ne ſoyez point martyre des bienſéances & d'une certaine perfection de politeſſe. Cette délicateſſe dévore l'eſprit, & occupe toujours une ame d'elle-même.

Agiſſez

Agiſſez & parlez ſans tant de circonſpection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le ſerez moins de plaire aux hommes, & vous leur plairez davantage.

Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraiſon. C'eſt parce que cette occupation intérieure épuiſe & mine inſenſiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, & éviter une certaine avidité ſpirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, & cauſe ſouvent une eſpéce de langueur. Votre foible ſanté a beſoin d'être épargnée, & votre vivacité eſt à craindre, même dans le bien. Dieu ſçait combien il m'unit à vous dans ſon amour.

LETTRE LXVII.

Sur les lectures entremêlées d'Oraiſon de ſilence.

JE vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumiéres, qui ne viennent point de l'eſprit, ni de la délicateſſe qui vous eſt naturelle, mais de

l'expérience & d'un fonds de grace. C'eſt ainſi qu'on commence à penſer, quand Dieu ouvre le cœur, & qu'il veut mettre dans la vie intérieure.

Ne quittez point vos ſujets d'oraiſon, ni les Livres d'où vous les tirez ; mais, quand vous éprouvez un attrait au ſilence devant Dieu, & que vos lectures ou ſujets font ce que vous appellez un bruit qui vous diſtrait, laiſſez tomber le Livre de vos mains, laiſſez diſparoître votre ſujet,& ne craignez point d'écouter Dieu au fonds de vous-même, en faiſant taire tout le reſte. Les ſujets pris d'abord avec fidélité, vous méneront à ce ſilence ſi profond ; & ce ſilence vous nourrira des vérités, plus ſubſtantiellement que les raiſonnemens les plus lumineux. Mais ne ceſſez point de prendre toujours des ſujets ſolides, & de choiſir ceux qui ſont les plus propres à vous occuper & à vous toucher le cœur.

Quand vous appercevez que vous êtes en diſtraction ou en ſéchereſſe, & en danger d'oiſiveté,remettez-vous doucement & ſans inquiétude en la préſence de Dieu, & reprenez votre ſujet. S'il

vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir. Si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraye, & qu'il vous desséche dans ce tems-là, & que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en la présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grace. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion, quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans le tems de silence intérieur d'une vûe amoureuse de Dieu, qu'on revient à la méditation des sujets, dès qu'on apperçoit la distraction & la cessation de ce silence amoureux, qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les régles communes pour juger de l'arbre par le fruit des vertus. Continuez à lire les Livres de S. François de Sales : l'esprit de ce bon Saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour un autre.

LETTRE LXVIII.

Ne point ſe troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractéres de l'Oraiſon, où l'illuſion n'eſt point à craindre.

JE prends véritablement part à la douleur que vous cauſe l'extrémité de la maladie de N.... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ſes nouvelles, eſt encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature, que cette ſuſpenſion entre une foible eſpérance & une forte crainte. Mais nous devons vivre en foi pour la meſure de nos peines, comme pour tout le reſte. Notre ſenſibilité fait que nous ſommes ſouvent tentés de croire que nos épreuves ſurpaſſent nos forces : mais nous ne connoiſſons ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'eſt celui qui connoît tout enſemble, & notre cœur qu'il a fait de ſes propres mains avec tous les replis que nous y ignorons, & l'é-

tendue des peines qu'il nous donne, auquel eſt réſervé de proportionner ces deux choſes. Laiſſons-le donc faire, & contentons-nous de ſouffrir ſans nous écouter. Ce que nous croyons impoſſible, ne l'eſt qu'à notre délicateſſe & à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant, n'accable que l'orgueil & l'amour propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve dans ce juſte accablement du vieil-homme, de nouvelles forces & des conſolations toutes céleſtes. Offrez à Dieu votre amie. Voudrez-vous la lui refuſer? Voudrez-vous la mettre entre vous & lui, comme un mur de ſéparation? Que ſacrifierez-vous, qu'une vie courte & miſérable d'une perſonne qui ne pouvoit que ſouffrir ici-bas, & voir ſon ſalut en danger? Vous la reverrez bientôt, non ſous ce ſoleil, qui n'éclaire que la vanité & l'affliction d'eſprit, mais dans cette lumiére pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voyent. Plus votre amie étoit droite & ſolide, plus elle eſt digne de ne vivre pas plus longtems dans un monde ſi corrompu. Il eſt

vrai qu'il y a peu d'amis ſincéres, & qu'il eſt rude de les perdre : mais on ne les perd point, & c'eſt nous qui courons riſque de nous perdre, juſqu'à ce que nous ayons ſuivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraiſon, ne craignez rien ; il n'y a point d'illuſion à ſuivre l'attrait de Dieu, pour demeurer en ſa préſence, occupée à l'admirer & à l'aimer, pourvû que cette occupation ne nous donne jamais la folle perſuaſion que nous ſommes bien avancés; pourvû qu'elle ne nous empêche pas de ſentir nos fragilités, nos imperfections, & le beſoin de nous corriger ; pourvû qu'elle ne nous faſſe négliger aucun de nos devoirs & pour l'intérieur & pour l'extérieur ; pourvû que nous demeurions ſincéres, humbles, ſimples, & dociles dans la main de nos ſupérieurs. N'héſitez donc point : recevez le don de Dieu ; ouvrez-lui votre cœur ; nourriſſez-vous-en. L'héſitation géneroit votre cœur, troubleroit l'opération de la grace, & vous jetteroit dans une conduite pleine de contrariétés, où vous déferiez ſans ceſſe d'une main, ce que

vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penſer à Dieu, l'aimer, vous occuper de ſa préſence, & vous attacher à ſa volonté, ſans rien préſumer de vous, ſans négliger aucune régle, ſans vous relâcher dans la voie des préceptes & des conſeils, ſans vous écarter de l'obéiſſance & de la voie commune, vous ne ſerez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'Epoux (a) *Attirez-moi après vous; je ſuivrai l'odeur de vos parfums.*

Ne donnez de bornes à votre recueillement, qu'autant que le beſoin de ménager votre ſanté & de remplir les devoirs de votre état le demanderont. Prenez ſeulement garde que le corps ne ſouffre de ce que l'eſprit fait au-dedans. L'oraiſon la plus ſimple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, & la plus exempte de raiſonnement, ne laiſſe pas de miner ſourdement les forces corporelles, & de cauſer une eſpéce de langueur inſenſible. On ne s'en apperçoit pas, parce qu'on eſt trop plein de ſon goût, & que la peine douce ne paroît

(a) Cant. 1. v. 3.

point peine. Voilà ce que je crains, & non pas l'illuſion dans une conduite auſſi droite & auſſi réguliére que la vôtre.

LETTRE LXIX.

Effets de l'Oraiſon en ſilence. Fidélité à l'attrait, quand Dieu nous attire à nous familiariſer avec lui.

VOUS avez raiſon de croire que dans les momens de recueillement & de paix dont vous m'avez parlé, on ne peut qu'aimer, & ſe livrer à la grace qu'on reçoit. Ce que vous ajoûtez, a encore un ſens très-véritable. Vous dites que vous avez cru ſentir que notre travail doit ceſſer, quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'eſt pas qu'on ceſſe alors de coopérer à la grace, & de correſpondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoiſſez vous-même, qu'alors *on aime, & on ſe livre à la grace*. L'amour eſt ſans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grace* par un choix libre,

c'eſt ſans doute y coopérer de la maniére la plus réelle & la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oiſiveté, ni de ceſſation d'actes, dans ces momens de recueillement & de paix, où vous dites *que notre travail doit ceſſer*. Ce ſont des momens, *où Dieu veut bien agir par lui-même*, c'eſt-à-dire, prévenir l'ame par des impreſſions plus puiſſantes, & la tenir en ſilence pour écouter ſes intimes communications : mais alors elle n'eſt point ſans correſpondance. Elle *aime*, elle *ſe livre à la grace*, c'eſt-à-dire, qu'elle fait les actes les plus ſimples & les plus paiſibles, mais les plus réels, d'amour & de foi pour l'Epoux qu'elle écoute intérieurement : c'eſt-à-dire, qu'elle acquieſce à tout ce qui eſt dû à l'Epoux, & à tout ce qu'il demande par ſa grace : c'eſt-à-dire, que l'ame s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Epoux, dans la mort à tous les déſirs terreſtres, & dans toutes les vertus que l'eſprit de grace peut inſpirer ſelon les divers beſoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paroiſſent qu'une diſpoſition de l'ame ; & ils ſont ſi généraux, qu'ils na-

roiſſent confus : mais ils ne laiſſent pas de contenir dans cette généralité, le germe de chaque vertu particuliére pour les occaſions. Ne craignez donc pas de ſuivre l'attrait intérieur dans ces momens de recueillement & de paix. Ces momens ne rempliſſent pas toute la vie. Vous en trouverez aſſez d'autres où vous pourrez revenir aux régles communes.

Je ſuis ravi de vous entendre dire avec admiration : *Que la conduite de Dieu eſt aimable, & proportionnée à nos beſoins !* Oui, Madame, il ſe fait tout à tous pour ſe proportionner à chacun de nous. Il nous enſeigne par l'expérience de ſes communications, qu'il eſt comme une mere, qui porte ſon enfant entre ſes bras. Nous ne ſçaurions trop nous familiariſer avec lui. Cette confiance, comme vous le dites très-bien, *appartient toute à l'amour, & ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le reſpect, ni l'admiration, ni la crainte filiale : au contraire, on ne craint jamais tant de contriſter l'Epoux, que quand on eſt dans cette union de cœur avec lui.

Il eſt vrai que plus cette union eſt

douce, plus l'ame craint d'en être ſévrée. Quand on tient aux créatures, on ne ſent point les privations de Dieu : mais quand on ſe détache des créatures, & qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations ſont très-rudes, & elles font tomber dans une ſolitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu ſe communique, il faut ſe nourrir ; & quand il retire ſes communications ſenſibles, la croix eſt un autre aliment moins doux, mais très-pur. Il faut être prêt à ces deux états.

Je ſuis fort irrégulier, Madame : mais vous avez beſoin de mes irrégularités & de mes ſéchereſſes. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant, & en nous détachant, elles nous ſeront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, & comptez (je vous parle en toute ſimplicité chrétienne) que perſonne au monde ne peut être à vous, avec plus d'union de cœur, & de zéle que moi.

LETTRE LXX.

Traitemens enfantins que Dieu fait goûter à l'ame dans les commencemens.

VOUS êtes emmaillotée ; mais on démaillote les enfans, à meſure qu'ils croiſſent. Il y a néanmoins une maniére de croître, que je ne vous ſouhaite point. A Dieu ne plaiſe que vous ſoyez grande, comme on l'eſt dans le monde ! JESUS-CHRIST ne vouloit point que ſes Apôtres, qui étoient encore grands, empêchaſſent les petits enfans de venir à lui : (*a*) *C'eſt à eux qu'appartient le Royaume du Ciel* ; & malheur aux grands qui ne ſe rapetiſſent pas pour leur reſſembler ! J'aime cent fois mieux vos langes & votre honte enfantine, que cette grandeur roide & hautaine des ſévéres Phariſiens.

Quand Dieu accoutume une ame à lui, elle ſe paſſe ſans peine de tout ce qu'il ne lui laiſſe point au-dehors. L'amour eſt

(*a*) Matth. 19. v. 14.

un grand Caſuiſte pour décider les doutes. Il a une délicateſſe & une pénétration de jalouſie, qui va au-delà de tous les raiſonnemens des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, & docile aux hommes qui ont l'autorité : mais quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi, & ſuivre l'amour.

Ce que vous ſentez eſt une grande nouveauté pour vous : c'eſt une vie toute nouvelle & inconnue. On ne ſe connoît plus, on croit ſonger, les yeux ouverts. Recevez, & ne tenez à rien. Aimez, ſouffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, ſinon pour louer l'Epoux qui donne. Grande ſimplicité, docilité, fidélité dans l'uſage de chaque moment. L'amour rend libre en ſimplifiant, ſans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez : votre corps en a beſoin ; & vous ne devez point y manquer par avarice d'oraiſon. L'eſprit d'oraiſon fait quitter l'oraiſon même, pour ſe conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le tems

des inſomnies, ne rejettez point la préſence de Dieu ; mais ne l'excitez pas au préjudice du ſommeil. Ce que vous éprouvez, n'eſt qu'un commencement ; ce qui eſt le plus vif & le plus ſenſible, n'eſt ni le plus pur, ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naiſſant jette dans l'ame les principes de vie, qui ſont néceſſaires pour les ſuites. Succez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mammelle des divines miſéricordes. Aimez, comme Dieu vous donne l'amour dans le tems préſent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre ſorte, & ce ſera une autre nouveauté bien étrange.

LETTRE LXXI.

Sur le même ſujet.

VOTRE derniére lettre m'a fait un ſenſible plaiſir : je vois que Dieu vous éclaire & vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne : demeurez à la mammelle. Vous avez vû des Saints, que l'a-

mour a inſtruits ſans ſcience. Il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer ? Ceux qui aiment ſincérement, & que l'Eſprit de Dieu *enivre de ſon vin nouveau*, parlent une langue nouvelle. Quand on ſent ce que les autres ne ſentent point & qu'on n'a point encore ſenti ſoi-même, on l'exprime comme on peut, & on trouve preſque toujours que l'expreſſion ne dit la choſe qu'à demi. Si l'Egliſe trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on eſt tout prêt à ſe corriger; & on n'a que docilité, que ſimplicité en partage. On ne tient ni aux termes, ni aux penſées. Une ame qui aime dans le véritable eſprit de déſappropriation, ne veut s'approprier, ni ſon langage, ni ſes lumiéres. On ne ſçauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuſe, qui eſt gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraiſon réglée, continuez ſans ſcrupule cette paix, autant qu'elle pourra durer. Elle ſera une très-bonne oraiſon. Si vous apper-

cevez qu'elle tombe, & que vous ſoyez oiſive ou diſtraite, prenez alors la régle d'oraiſon, pour vous relever doucement.

L'avarice du tems eſt une vraie imperfection. C'eſt un empreſſement naturel, & une recherche des goûts ſpirituels. Mais Dieu ſe ſert de cette imperfection, pour tenir les commençans dans un plus grand dégoût, & dans une ſéparation plus fréquente de tout ce qui eſt extérieur. Le tems de l'enfance eſt celui où l'homme ſe nourrit à la mammelle preſqu'à toutes les heures : il téte même quelquefois, étant preſque endormi. Il n'y a point de repas réglé. L'enfant eſt avide, mais il ſe nourrit & croît inſenſiblement. L'unique choſe à obſerver eſt, de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne ſuis point preſſé de ravoir les Livres. Ne les liſez, que quand vous n'avez rien de meilleur à faire : peut-être ne ſerez-vous pas fâchée de les relire en certains momens, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grace, qui ſont ſi originaux, ne ſont pas préciſément ce que vous éprouvez ; mais c'eſt quelque

que choſe de la même ſource. Les paroles propres des Saints ſont bien autres, que les diſcours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes eſt un prodige d'amour. Le Frere Laurent eſt groſſier par nature, & délicat par grace ; ce mélange eſt aimable, & montre Dieu en lui. Je l'ai vû ; & il y a un endroit du Livre où l'Auteur, ſans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente converſation que j'eus avec lui ſur la mort, pendant qu'il étoit fort malade & fort gai.

LETTRE LXXII.

Croître en ſimplicité & confiance, ſans ſcrupule ni réſerve avec Dieu.

JE ſuis ravi, non-ſeulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de ſimplicité qu'il vous donne pour me le confier. Je voudrois que vous fuſſiez auſſi ſimple pour vos confeſſions, que vous l'êtes dans votre oraiſon. Mais Dieu fait ſon

œuvre peu à peu. Cette lenteur avec laquelle il opére, ſert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendans de lui. Il faut donc attendre que votre ſimplicité croiſſe, & qu'elle s'étende inſenſiblement juſques ſur la maniére dont vous vous confeſſez, & où je vois que vous écoutez trop vos réflexions ſcrupuleuſes.

Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, ſans vous confeſſer les jours de communion, où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la derniére confeſſion. C'eſt ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confeſſion à l'autre. Dieu veut qu'on ſoit libre avec lui, quand on ne cherche que lui ſeul. L'amour eſt familier. Il ne réſerve rien : il ne ménage rien : il ſe montre dans tous les premiers mouvemens au Bien-aimé. Quand on a encore des ménagemens à ſon égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait héſiter. On ne retourne tant ſur ſoi avec inquiétude, qu'à cauſe qu'on

veut garder quelque autre affection, & qu'on borne l'union avec le Bien-aimé. Vous qui connoiſſez tant les délicateſſes de l'amitié, ne ſentiriez-vous pas les réſerves d'une perſonne, pour qui vous n'en auriez aucune, & qui meſureroit toujours ſa confiance, pour ne la laiſſer jamais aller au-delà de certaines bornes ? Vous ne manqueriez pas de lui dire : je ne ſuis point avec vous comme vous êtes avec moi ; je ne meſure rien ; je ſens que vous meſurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime, & comme vous devriez m'aimer.

Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié ſimple & ſans réſerve, combien l'Epoux ſacré eſt-il en droit d'être plus jaloux ? Soyez donc fidéle à croître en ſimplicité. Je ne vous demande point des choſes qui vous troublent, ou qui vous gênent : je ſuis content, pourvû que vous ne réſiſtiez point à l'attrait de ſimplicité, & que vous laiſſiez tomber tous les retours inquiets qui y ſont contraires, dès que vous les appercevez.

Suivez librement la pente de votre

cœur pour vos lectures : & à l'égard de l'oraiſon, (*a*) que l'*Epouſe ne ſoit point éveillée, juſqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même.* N'y ménagez que votre ſanté, qui peut ſouffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amuſez un peu votre imagination & vos ſens, quand vous éprouverez que vous aurez beſoin de quelque petite occupation extérieure qui les ſoulage : ces amuſemens innocens ne troubleront point alors la préſence amoureuſe de Dieu.

Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je ſuis ſec & irrégulier : mais Dieu eſt bon dans ceux qui ont beſoin de bonté pour faire ſon œuvre, & dont il ſe ſert. Confiez-vous donc à Dieu, & ne regardez que lui ſeul : c'eſt le bon ami, dont le cœur ſera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même, & non de lui. Il eſt jaloux ; mais ſa jalouſie eſt un grand amour, & nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'eſt lui-même. Fiez-vous à l'amour, il ôte tout, mais il don-

(*a*) Cant. 3. v. 5.

ne tout. Il ne laiſſe rien dans le cœur que lui, & il ne peut y rien ſouffrir : mais il ſuffit ſeul pour raſſaſier, & il eſt lui ſeul toutes choſes. Pendant qu'on le goûte, on eſt enivré d'un torrent de volupté, qui n'eſt pourtant qu'une goutte des biens céleſtes. L'amour goûté & ſenti ravit, tranſporte, abſorbe, rend tous les dépouillemens indifférens : mais l'amour inſenſible, qui ſe cache pour dénuer l'ame au-dedans, la martyriſe plus que mille dépouillemens extérieurs. Laiſſez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Epoux.

LETTRE LXXIII.

Le vrai Amour de Dieu humilie, & fait tomber les ſcrupules.

VOUS ne vous trompez point, Madame, en diſant que l'élévation que l'amour donne, n'enfle point le cœur. C'eſt une marque qui raſſure contre la crainte de l'illuſion. L'amour ſelon l'expérience intime, eſt bien plus

Dieu que *Nous*. C'eſt Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'eſt quelque choſe qui fait toute notre vie, & qui eſt néanmoins ſupérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre, pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on ſent que c'eſt Dieu qui eſt tout enſemble l'amour, & le Bien-aimé. O qu'on eſt éloigné de ſe ſçavoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement ! L'amour eſt emprunté. On ſent qu'il fait tout, & que rien ne ſe feroit, s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas ! Comment aimerois-je autre choſe que moi-même, ſi je n'aimois que de mon propre fonds ? Dieu, qui ſçait tout aſſaiſonner, ne donne jamais le plus ſublime amour ſans ſon contrepoids. On éprouve tout enſemble au-dedans de ſoi, deux principes infiniment oppoſés. On ſent une foibleſſe & une imperfection étonnante dans tout ce qui eſt propre : mais on ſent par emprunt un tranſport d'amour qui eſt ſi diſproportionné à tout le reſte, qu'on ne peut ſe l'attribuer. Un enfant qu'on éléve bien haut, loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber,

ſi on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'eſt l'amour qui rend véritablement humble ; car il avilit infiniment tout ce qui n'eſt point le Bien-aimé. Il occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin, il fait ſentir quelque choſe de ſi différent de la nature, qu'il la convainc de ſa corruption & de ſon impuiſſance. Il reproche intimement avec une vivacité perçante, juſqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme pour vos communions. Les conſciences ſcrupuleuſes ont beſoin d'être pouſſées au-delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs & ombrageux. Plus vous héſiterez dans vos ſcrupules, plus vous les nourrirez ſecrétement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous ſerez en paix. En paſſant au-delà, vous trouverez, non-ſeulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuſe, qui vous apportera un profond diſcernement ſur le piége de vos ſcrupules, & qui ſera ſuivie de fruits ſolides. Voilà la marque, qu'une conduite eſt de Dieu. Rien n'eſt ſi contraire à la ſimplicité que le ſcrupu-

le. Il cache je ne ſçai quoi de double & de faux. On croit n'être en peine, que par délicateſſe d'amour pour Dieu ; mais dans le fonds, on eſt inquiet pour ſoi, & on eſt jaloux pour ſa propre perfection par un attachement naturel à ſoi. On ſe trompe, pour ſe tourmenter & pour ſe diſtraire de Dieu, ſous prétexte de précaution.

LETTRE LXXIV.

Différence de la bonne ſouffrance que Dieu opére, d'avec celle qui vient du courage de l'homme.

JE ſuis touché de ce que votre malade ſouffre, mais je me réjouis de ce qu'elle ſouffre ſi bien. Souvenez-vous de ce que dit M. de Berniéres : *Ceux qui ne veulent point ſouffrir, n'aiment point ; car l'amour veut toujours ſouffrir pour le bien-aimé.* Vous ne vous trompez point, en diſtinguant la bonne volonté du courage. Le courage eſt une certaine force & une certaine grandeur de

de ſentiment, avec laquelle on ſurmonte tout.

Pour les ames que Dieu veut tenir petites, & à qui il ne veut laiſſer que le ſentiment de leur propre foibleſſe, elles font ce qu'il faut, ſans trouver en elles de quoi le faire, & ſans ſe promettre d'en venir à bout. Tout les ſurmonte ſelon leur ſentiment, & elles ſurmontent tout par un je ne ſçai quoi, qui eſt en elles ſans qu'elles le ſçachent, qui s'y trouve tout à propos au beſoin, comme d'emprunt, & qu'elles ne s'aviſent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne penſent point à bien ſouffrir : mais inſenſiblement chaque croix ſe trouve portée juſqu'au bout, dans une paix ſimple & amére, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de diſtinct aux yeux d'autrui, & encore moins aux yeux de la perſonne. Si vous lui diſiez qu'elle a bien ſouffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne ſçait pas elle-même, comment tout cela s'eſt paſſé. A peine trouve-t-elle ſon cœur, & elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le cher-

cher, elle en perdroit la ſimplicité, & ſortiroit de ſon attrait. C'eſt ce que vous appellez *une bonne volonté*, qui paroît moins, & qui eſt beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire courage. La bonne eau ne ſent rien. Plus elle eſt pure, moins elle a de goût : elle n'eſt d'aucune couleur : ſa pureté la rend tranſparente, & fait que n'étant jamais colorée, elle paroît de toutes les couleurs des corps ſolides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'eſt plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat, ni couleur par elle-même. Elle eſt ſeulement en chaque occaſion, ce qu'il faut qu'elle ſoit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déja quelque commencement & quelque ſemence d'un ſi grand bien !

C'eſt à vous à préparer, à ouvrir, à façonnner peu à peu l'homme nouveau, dans votre prochain qui vous eſt ſi cher. Ne hâtez rien ; ne prévenez rien ; ne vous empreſſez ſur rien ; mais ſuivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une eſpéce de ſignal qu'il donne : il faut y être attentif, & être

auſſi éloigné de la négligence & de la retenue politique, que de l'empreſſement.

LETTRE LXXV.

Se proportionner à la foibleſſe des forces corporelles.

PUISQUE vous êtes foible, repoſez-vous, & ne ſortez point. Le bon Saint que nous aimons tant, ſera avec vous au coin de votre feu. Vous ſçavez combien il s'accommodoit à toutes les foibleſſes des corps & des eſprits. L'amour aime par-tout. La foibleſſe du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'eſt jamais ſi puiſſant, que quand il ſe repoſe dans le ſein du Bien-aimé. Vous avez apparemment trop pris ſur vous dans votre voyage. C'eſt un reſte de courage naturel & de délicateſſe de ſentiment, qui vous a mené au-delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous

en tenir compte ; mais Dieu veut des choſes moins belles & plus ſimples. Si vous ſentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la Meſſe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que, ſi ſaint François de Sales étoit au monde, & qu'il fût votre Directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas : il ne vous le défend pas moins du Paradis. En quittant la ſolemnité de ſa fête, vous ſuivrez ſon eſprit. Vous le trouverez dans la foibleſſe & dans la ſimplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, & nous aurons bien célébré ſa fête.

Ce bon Saint m'a donné le jour de ſa fête, les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour préciſément, que mon livre fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniverſaire de ce jour crucifiant pour moi.

LETTRE LXXVI.

Se ſouffrir ſoi-même, comme on ſouffre le prochain, avec charité; & travailler paiſiblement à la correction de nos défauts.

LEs perſonnes, qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, ſe ſupportent charitablement ſans ſe flatter, comme on ſupporte le prochain dans ſes imperfections. On connoît ce qui a beſoin d'être corrigé en ſoi, comme en autrui : on y travaille de bonne foi, & ſans molleſſe ; mais on fait pour ſoi, comme on feroit pour une perſonne que l'on conduiroit à Dieu ; on fait le travail avec patience ; on ne ſe demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on eſt capable de porter dans les circonſtances préſentes ; on ne ſe décourage point à force de vouloir être parfait en un ſeul jour : on condamne ſans adouciſſement ſes plus légéres imperfections : on les voit dans toute leur difformité ;

on en porte toute l'humiliation & toute l'amertume ; on ne néglige rien pour ſe corriger ; mais on ne ſe chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil & de l'amour propre, qui mêlent leurs vivacités exceſſives avec les ſentimens forts, mais paiſibles, que la grace nous inſpire pour la correction de nos défauts.

Ces dépits ſi cuiſans ne ſervent qu'à décourager une ame, qu'à l'occuper de toutes les délicateſſes de ſon amour propre, qu'à la rebuter de ſervir Dieu, qu'à la laſſer dans ſa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts & des ſoulagemens contraires à ſa grace, qu'à la deſſécher, qu'à la diſtraire, qu'à l'épuiſer, qu'à lui préparer une eſpéce de dégoût & de déſeſpoir de pouvoir achever ſa route.

Rien n'arrête tant les ames que ces dépits intérieurs, quand on s'y laiſſe aller volontairement : mais, quand on ne fait que les ſouffrir ſans y adhérer, & ſans ſe les procurer par des réflexions d'amour propre, ces peines ſe tournent en pures croix, & par conſéquent en ſources de grace. Elles ſe trouvent au

rang de toutes les autres épreuves, par leſquelles Dieu nous purifie & nous perfectionne. Il faut donc laiſſer paſſer cette ſouffrance, comme on laiſſe paſſer un accès de fiévre, ou une migraine, ſans faire aucune choſe qui puiſſe exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans ſon occupation intérieure, & dans ſes devoirs extérieurs, autant qu'on en conſerve la liberté. L'oraiſon en eſt moins douce, & moins apperçue ; l'amour en eſt moins vif & moins ſenſible ; la préſence de Dieu en eſt moins diſtincte & moins conſolante ; les devoirs extérieurs mêmes en ſont remplis avec moins de facilité & de goût ; mais la fidélité en eſt encore plus grande, lorſqu'elle ſe ſoutient dans ces circonſtances pénibles ; & c'eſt ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs, en ne faiſant qu'un quart de lieue contre vent & marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée, & d'un bon vent.

Il faut traiter les dépits de l'amour propre, comme certaines gens traitent

leurs vapeurs. Ils ne les écoutent point, & font comme s'ils ne les ſentoient pas.

Je vous conjure bien ſérieuſement de ne point ſupprimer les lettres que vous m'écrivez : il eſt bon que je vous voye au naturel dans ces premiers mouvemens. Les ſupprimer, c'eſt une mauvaiſe honte de l'amour propre. Ces tours & retours ſont contraires à la ſimplicité. Faut-il s'étonner que nous ſoyons foibles, inégaux, & épineux ?

LETTRE LXXVII.

Utilité des privations & des ſéchereſſes.

JE ſuis ſenſible à votre peine ; & je comprens que les privations ſont fort améres, quand on eſt accoutumé à ſentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne ſçais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorſqu'il ſemble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui eſt ſur la peau, que ce qui eſt dans

les chairs. Les ſuperficies ſont plus apparentes, & moins réelles. Dieu ne va pas ſe cacher loin, pour nous allarmer. Il n'eſt jamais ſi bien caché, que quand il ſe cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations, n'eſt pas la ſéchereſſe & l'amertume qu'elles vous cauſent; car il faut ſouffrir, pour aller tout de bon à Dieu. Mais je crains ce qui cauſe les privations, je veux dire, les petites infidélités par leſquelles vous les attirez, pour vous ſoulager dans vos ſcrupules. Si vous ne ſuiviez pas vos réflexions ſcrupuleuſes, votre ſimplicité vous tiendroit en paix, votre paix conſerveroit votre oraiſon, & votre oraiſon ſeroit votre vie. Tournez votre ſcrupule contre vos recherches ſcrupuleuſes, qui ſont des infidélités contre votre grace.

Pour l'état de ſéchereſſe & de privation ſenſibles, il faut s'y accoutumer. On eſt trop à ſon aiſe, & on ſert Dieu à trop bon marché, quand il ſe fait ſentir. Une mere careſſe moins les grands enfans que les petits.

LETTRE LXXVIII.

Eviter les prévoyances, & vivre de foi & d'abandon à Dieu.

NE ſongez point à des choſes éloignées : cette inquiétude ſur l'avenir eſt contraire à votre grace. Quand Dieu vous donne un ſecours, ne regardez que lui ſeul dans le ſecours qui vous eſt donné, & prenez-le chaque jour, comme les Iſraëlites prenoient la manne, ſans en faire jamais de proviſion d'un jour à l'autre : la vie de pure foi a deux choſes. La premiére eſt, qu'elle fait voir Dieu ſeul, ſous toutes les enveloppes imparfaites où il ſe cache ; la ſeconde eſt, de tenir une ame ſans ceſſe en ſuſpens. On eſt toujours comme en l'air, ſans pouvoir toucher du pied à terre. La conſolation d'un moment, ne répond jamais de la conſolation du moment qui ſuivra. Il faut laiſſer faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui ; & ne ſonger qu'à être fidéles dans tout ce qui dépend de

nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obſcurité, & cette paix de l'ame dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, eſt un vrai martyre qui s'opére ſans bruit. C'eſt être brûlé à petit feu. Cette mort eſt ſi lente & ſi interne, qu'elle eſt ſouvent preſque auſſi cachée à l'ame qui la ſouffre, qu'aux perſonnes qui ignorent ſon état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il ſçaura bien le remplacer, ou par d'autres inſtrumens, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans ſa main des enfans d'Abraham. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à S. Paul hermite, dans un déſert inconnu aux hommes. Si le Saint eût héſité dans la foi, & s'il eût voulu s'aſſurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour ſuivant, le corbeau ne ſeroit peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi pain de chaque jour, que le corbeau vous apporte. (*a*) *A chaque jour ſuffit ſon mal.* Le jour de demain aura ſoin de lui-même. Celui qui nourrit aujourd'hui, eſt le même qui nourrira de-

(*a*) Matth. 6. v. 34.

main. On reverra la manne tomber du Ciel dans le déſert, plutôt que de laiſſer les enfans de Dieu ſans nourriture.

LETTRE LXXIX.

S'accoutumer à la privation ſans réflexions & avec abandon.

IL y a long-tems que rien ne m'a fait un plus ſenſible plaiſir, que votre derniére lettre. Elle vient *d'un ſeul trait*, comme vous le dites : c'eſt ainſi qu'il faut s'épancher ſans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cauſe, montre le grand beſoin qu'on en a. Ce n'eſt qu'à cauſe qu'on s'approprie la lumiére, la douceur & la jouiſſance, qu'il faut être dénué & déſapproprié de toutes ces choſes. Tandis qu'il reſte à l'ame un attachement à la conſolation, elle a beſoin d'en être privée. Dieu goûté, ſenti & bienfaiſant, eſt Dieu : mais c'eſt Dieu avec des dons qui flattent l'ame. Dieu en ténébres, en privations & en délaiſ-

ſemens, eſt tellement Dieu, que c'eſt Dieu tout ſeul & nud, pour ainſi dire. Une mere qui veut attirer ſon petit enfant, ſe préſente à lui les mains pleines de douceurs & de jouets : mais le pere ſe préſente à ſon fils déja raiſonnable, ſans lui donner aucun préſent. Dieu fait encore plus ; car il voile ſa face, il cache ſa préſence, & ne ſe donne ſouvent aux ames qu'il veut éprouver, que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de tems en tems. Cette viciſſitude conſole l'ame par intervalles, quand elle commence à perdre courage, & l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut, ni vous décourager, ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette viciſſitude qui donne tant de ſecouſſes à l'ame, & qui en l'accoutumant à n'avoir, ni état fixe, ni conſiſtance, la rend ſouple & comme liquide, pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'eſt une eſpéce de fonte du cœur. C'eſt à force de changer de for-

me, qu'on n'en a plus aucune à ſoi. L'eau pure & claire n'eſt d'aucune couleur, ni d'aucune figure. Elle eſt toujours de la couleur & de la figure, que lui donne le vaſe qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles & humiliantes, ſoit ſur vos fautes, ſoit ſur votre état temporel, regardez-les comme des délicateſſes de votre amour propre. La douleur ſur toutes ces choſes, eſt plus humiliante que les choſes mêmes. Mettez le tout enſemble, la choſe qui afflige avec l'affliction de la choſe; & portez cette croix ſans ſonger, ni à la ſecouer, ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, & cette ſimple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; & la croix deviendra légére dans cette paix toute ſéche & toute ſimple.

Pour moi, ſouvenez-vous que je ne vous ſuis donné, que pour vous appauvrir & vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu, toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour & ſans aucun défaut; mais il faut dire à ſa

vûe de l'Epoux, comme S. Jean : (*a*) *Il faut qu'il croiſſe, & que je diminue.* Je ne vous ſuis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetiſſer, qu'à vous accoutumer au vuide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y ſerez accoutumée, vous reconnoîtrez que ce n'eſt pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend ſi délicats & ſi déſolés, dès que nous ne ſentons pas en nous l'abondance ſpirituelle. Dieu vous béniſſe, & vous apprenne à être en paix, ſans paix ſenſible & goûtée. Tout le reſte eſt plus imagination, que réalité d'amour & de foi.

LETTRE LXXX.

Ne point perdre ſa paix pour la vûe de ſes imperfections.

IL y a une illuſion très-ſubtile dans vos peines : car vous vous paroiſſez à vous-même toute occupée de ce qui

(*a*) Jean. 3. v. 30.

eſt dû à Dieu, & de ſa pure gloire ; mais dans le fond, c'eſt de vous dont vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu ſoit glorifié : mais vous voulez qu'il le ſoit par votre perfection ; & par-là vous rentrez dans toutes les délicateſſes de votre amour propre. Ce n'eſt qu'un détour rafiné, pour rentrer ſous un plus beau prétexte en vous-même. Le vrai uſage à faire de toutes les imperfections qui vous paroiſſent en vous, eſt de ne les juſtifier ni condamner, (car ce jugement raméneroit tous vos ſcrupules) mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au ſien, ſur ces choſes que vous ne pouvez éclaircir, & demeurant en paix ; parce que la paix eſt l'ordre de Dieu, en quelque état qu'on puiſſe être. Il y a en effet une paix de confiance, que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur eſt paiſible & mêlée de conſolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : (*a*) *Le Seigneur n'eſt point dans le trouble.*

(*a*) 3. Rois 19. v. 11.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

Sur le même ſujet.

J'ESPERE que Notre-Seigneur vous aura gardée contre vous-même, pour vous conſerver la paix. L'état des Apôtres entre l'Aſcenſion du Fils de Dieu & la deſcente du Saint-Eſprit, étoit un état d'oraiſon & de retraite, où ils attendoient la vertu d'en-haut. La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Eſprit, eſt de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude eſt le ſeul obſtacle que je crains; je ne me défie que de vous: laiſſez tomber toutes vos penſées de doutes & de ſcrupules: laiſſez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche. Si vous les excitez, elles s'irriteront, & vous feront beaucoup de mal; ſi vous les laiſſez ſans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement & la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fonds, malgré votre imagination agitée.

LETTRE LXXXII.

Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes, doit être porté ſans écouter les délicateſſes de l'amour propre.

VOUS voyez bien que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalouſie, ou de délicateſſe d'amour propre, ou d'un fonds de ſcrupule, qui eſt encore un amour propre enveloppé. D'ailleurs, ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cauſe & leur effet montrent clairement, qu'elles ſont de véritables tentations. L'Eſprit de Dieu ne nous occupe jamais des ſentimens de l'amour propre ; & loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-déſeſpoir, révoltée contre tout ce qui vous eſt donné de Dieu pour aller à lui ? Ce ſoulévement n'eſt point naturel : mais Dieu permet que la tentation vous pouſſe aux plus grandes

extrémités, afin que la tentation ſoit plus facile à reconnoître. Il permet auſſi que vous tombiez dans certaines choſes très-contraires à votre exceſſive délicateſſe & diſcrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicateſſe & à cette diſcrétion dont vous étiez ſi jalouſe. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui ſenſible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin, il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'eſt à votre égard, afin que votre amour propre perde toute reſſource flatteuſe de ce côté-là. Le reméde eſt violent, mais il n'en falloit pas moins pour vous dépoſſéder de vous-même, & pour forcer tous les retranchemens de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir ſans douleur en pleine ſanté. Vous voudriez être éprouvée; mais diſcerner l'épreuve, & lui être ſupérieure en la diſcernant. Les Juriſconſultes diſent ſur les donations: *donner & retenir, ne vaut.* Il faut de même donner tout ou rien. Quand Dieu veut tout, ſi vous

n'avez pas la force de le donner, laiſſez-le prendre.

LETTRE LXXXIII.

Vie de croix & de foi. Mort profonde.

TOUT eſt croix ; je n'ai aucun goût que d'amertume : mais il faut porter en paix ce qui eſt le plus peſant. Encore n'eſt-ce point porter, ni traîner : c'eſt demeurer accablé, & enſeveli. Je ſouhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi ſouffrir : c'eſt le pain quotidien ; Dieu ſeul en ſçait la juſte meſure ; & il faut vivre de foi ſur les moyens de mort, pour croire, ſans le voir, que Dieu proportionne avec une ſecrette miſéricorde l'épreuve au ſecours, qui eſt en nous à notre inſçu. Cette vie de foi eſt la plus profonde de toutes les morts.

LETTRE LXXXIV.

Sonffrir ſans réſiſtance les peines & humiliations dont Dieu ſe ſert pour nous humilier.

NON, je ne ſçaurois être en peine pour vous des choſes qui vous agitent tant ; mais je ſuis bien loin de les mépriſer. Je ſçais que Dieu choiſit exprès ces choſes ſans fondement, pour nous éprouver d'une façon qui eſt tout enſemble rigoureuſe & humiliante. La délicateſſe de notre orgueil a beſoin de cet aſſaiſonnement de nos croix ; il faut qu'elles ſoient imaginaires, & qu'elles nous ſurmontent : il faut que nous ſoyons accablés par notre propre imagination, & que nos propres chiméres nous crucifient.

Loin de mépriſer ces choſes, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit préciſément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur : mais je vois une grande miſéricorde dans cette gran-

de miſére : conſolons-nous de la douloureuſe opération, par le bien qu'elle fera. Nous ne ſommes ici-bas que pour ſouffrir, mourir, ſacrifier, perdre ſans aucune reſſource. Comme la moindre partie morte dans les chairs vivantes, fait ſouffrir des douleurs étranges ; de même le moindre reſte de vie dans une ame mourante, fait un ſupplice affreux. Ne laiſſons donc rien en nous, de cette vie ſecrette & maligne. Il faut que Dieu nous arrache tout. Ne repouſſons pas ſa main crucifiante ; ce ſeroit à recommencer. O que vos douleurs ſeroient douces, ſi vous ne faiſiez que ſentir ſimplement, & qu'adorer ſans réſiſtance, ni réflexion volontaire, les coups de la main de Dieu ! Mais les coups que votre propre main vous porte, ſont les plus douloureux. Que celui qui commande aux vents & à la mer, commande votre imagination, pour y mettre le ſilence & le calme.

LETTRE LXXXV.

Comment la paix vient dans le fond de l'ame.

JE ne vous ſouhaite que le retranchement de vos réflexions. La vûe de nous-même cauſe le trouble; c'eſt la juſte peine de l'amour propre. Au contraire, la ſimple vûe de Dieu donne la paix; c'eſt la récompenſe d'un amour pur & direct: c'eſt un petit commencement de Paradis. Sans plaiſir ſenſible, & même avec des douleurs, on ſent un je ne ſçai quoi très-profond & très-intime, qui ne veut rien au-delà, & qui fait un raſſaſiement de volonté. On ne ſort de ce Paradis, que par les ſubtilités inquiétes ſur ſoi-même.

LETTRE LXXXVI.

Le vrai amour conſume les fautes qu'il fait voir en paix.

NE vous inquiétez, ni ſur vos fautes, ni ſur vos confeſſions. Aimez ſans ceſſe, & (*a*) *il* vous *ſera beaucoup remis, parce que* vous aurez *beaucoup aimé.* On cherche des ragoûts d'amour propre & des appuis ſenſibles, au lieu de chercher l'amour. On ſe trompe même, en cherchant moins à aimer, qu'à voir qu'on aime. On eſt, dit S. François de Sales, plus occupé de l'amour que du Bien-aimé. C'eſt pour le Bien-aimé ſeul, qu'on s'occupe directement de lui : mais c'eſt par retour ſur ſoi, qu'on veut s'aſſûrer de ſon amour. Les fautes vûes en paix, en eſprit d'amour, ſont auſſi-tôt conſumées par l'amour même : mais les fautes vûes avec un dépit d'amour propre, troublent la paix, interrompent la préſence de Dieu & l'exercice du par-

(*a*) Luc. 7. v. 47.

fait

fait amour. Le chagrin de la faute eſt d'ordinaire encore plus faute, que la faute même. Vous tournez toute votre peine contre la moindre de vos infidélités, comme un homme que je viens de voir, qui ayant lû dans le Noviciat des Bénédictins la vie de S. Benoît, ſe dépita tellement de ne lui point reſſembler, qu'il ſortit du Noviciat. Je juge de votre fidélité par votre paix & par la liberté de votre cœur : plus votre cœur ſera paiſible & au large, plus vous ſerez unie à Dieu.

LETTRE LXXXVII.

Se ſupporter comme le prochain.

JE ſuis conſolé de voir que vous reconnoiſſez que Dieu eſt glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poiſon de toutes nos vertus, ſi nous ne trouvions en nous rien dont l'amour propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu, à n'être pas ſi délicate ſur vous-même. La délicateſſe du pur amour

eſt ſimple, douce, paiſible ; celle de l'amour propre eſt ombrageuſe, inquiette, & tout auprès du déſeſpoir. Supportez-vous vous-même, comme le prochain ; vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui.

LETTRE LXXXVIII.

Uſer bien du moment préſent ; s'apetiſſer, Inſtruction (a) *abrégée.*

VIVEZ en paix, Mademoiſelle, ſans penſer qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le préſent même n'eſt pas à vous ; & il ne faut que s'en ſervir ſuivant les intentions de Dieu, à qui ſeul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puiſque vous en avez l'attrait & la facilité. Conſervez votre réglement, pour éviter la diſſipation & les ſuites de votre exceſſive vivacité. Sur-tout, ſoyez fidelle au moment préſent, qui vous at-

(a) Cette Lettre & les ſuivantes, juſqu'à la CXIV, ſont écrites à une même perſonne.

tirera toutes les graces néceſſaires.

Ce n'eſt pas aſſez de ſe détacher : il faut s'apetiſſer. En ſe détachant, on ne renonce qu'aux choſes extérieures ; en s'apetiſſant, on renonce à ſoi. S'apetiſſer, c'eſt renoncer à toute hauteur apperçue. Il y a la hauteur de la ſageſſe & de la vertu, qui eſt encore plus dangereuſe que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle eſt moins groſſiére.

Il faut être petit en tout, & compter qu'on n'a rien à ſoi ; ſa vertu & ſon courage, moins que tout le reſte. Vous vous appuyez trop ſur votre courage, ſur votre déſintéreſſement, & ſur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui ; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choſes ſoient plus grandes que vous.

Priez du cœur ſimplement, par pure affection, point par la tête & en perſonſonne qui raiſonne.

La vraie *Inſtruction* pour vous eſt, le dépouillement, le recueillement profond, le ſilence de toute l'ame devant Dieu, le renoncement à l'eſprit, le goût

de la petiteſſe, de l'obſcurité, de l'impuiſſance & de l'anéantiſſement. Voilà l'ignorance qui ſeule enſeigne toutes les vérités, que les ſciences ne découvrent point, ou ne montrent que ſuperficiellement.

LETTRE LXXXIX.

Préférer la paix & l'édification commune à ſa propre juſtification.

PERMETTEZ-MOI de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre, qui m'eſt venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit, & qui juge ſans paſſion de la doctrine; mais il ne ſçait pas les faits, & ne me fait pas juſtice là-deſſus. Le moins que mes amis pourront parler, ſera le meilleur : il vaut mieux taire les raiſons déciſives. Le parti d'écouter patiemment des choſes fauſſes & injuſtes, eſt difficile aux cœurs bons & ſenſibles; mais il vaut mieux appaiſer les eſprits,

que me juſtifier. Le ſilence, la patience, l'humilité, calment les eſprits; les hommes ſuperbes en ſont adoucis, & les hommes droits dans leur prévention en ſont édifiés. Tâchons d'appaiſer les méchans, & d'édifier les bons. La paix & l'édification de l'Egliſe valent mieux que la juſtification de l'homme.

Dieu aura ſoin de diſſiper les vains ombrages, & de montrer la pureté de mes ſentimens avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir ſe ſervir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de ſon œuvre, c'eſt à moi à porter l'opprobre, & à me contenter de rendre compte de ma foi, à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, & retenez ſans ceſſe le zéle qui preſſe votre cœur pour vos amis. Ce n'eſt qu'à force de ſimplicité, de patience, de défiance de ſes propres penſées, & de fidélité à porter ſa croix, qu'on eſt digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

LETTRE XC.

Péril d'être approuvé des hommes. Caractéres de l'humilité. Régles de conduite.

LA bonne ſanté de M... & votre calme préſent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous, que l'amour propre ne goûte un peu trop cette douceur, ſi différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction & toutes les autres peines humiliantes, ſont bien plus utiles que le ſuccès. Vous ſçavez que cet état vous a fait découvrir ici en vous, ce que vous n'y aviez jamais vû : & je crains que l'autorité, le ſuccès & l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens groſſiers de la Province, ne nourriſſent votre humeur impérieuſe, & ne vous rendent contente de vous-même, comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de ſoi-même gâte la conduite la plus réguliére, parce qu'il eſt incompatible avec l'humilité.

On n'eſt humble, qu'autant qu'on eſt attentif à toutes ſes miſéres. Il faut que cette vûe faſſe la principale occupation de l'ame ; qu'elle ſoit à charge à elle-même ; qu'elle gémiſſe ; que ce gémiſſement ſoit une priére continuelle ; qu'il lui tarde d'être délivrée de la ſervitude de la corruption, pour entrer dans la gloire & dans la liberté des enfans de Dieu ; & que ſe ſentant ſurmontée par ſes défauts, elle n'attende ſa délivrance que de la pure miſéricorde de JESUS-CHRIST. Malheur à l'ame qui ſe complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, & qui oublie ce qui lui manque !

Pour remédier à la diſſipation & à la ſéchereſſe, c'eſt de vous réſerver des heures pour vos priéres & pour vos lectures, qui doivent être réguliéres : c'eſt de n'entrer dans les affaires que par pure néceſſité ; c'eſt d'y ſonger encore plus à rompre la roideur de vos ſentimens, à réprimer votre humeur, & à humilier votre eſprit, qu'à faire prévaloir la raiſon même dans les partis à prendre ; enfin c'eſt de vous humilier, quand vous remarquerez qu'une chaleur indiſcrette

ſur les affaires d'autrui, vous fait oublier votre unique affaire, qui eſt celle de l'éternité. (*a*) *Apprenez de moi*, vous dit JESUS-CHRIST, *que je ſuis doux & humble de cœur; & vous trouverez le repos de vos ames.* En effet, la grace, la paix intérieure, l'onction du Saint-Eſprit viendront ſur vous, ſi vous conſervez dans vos embarras extérieurs, la douceur & l'humilité.

(*a*) Matth. 11. v. 29.

LETTRE XCI.

Souffrir les outrages avec humilité & en ſilence.

JE ſuis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre, & prier Dieu qu'il vous conſole. Vous avez grand beſoin qu'il vous donne ſon Eſprit, pour vous ſoutenir dans vos embarras, & pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occaſions ſi capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naiſſance, je

crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu ſeul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevû, ou cru entrevoir, que vous étiez ſenſible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre foible. On ne tue perſonne, en le frappant ſur les endroits morts, comme ſur les ongles ou ſur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui eſt en nous le plus vif, & comme le centre de la vie. Il proportionne ainſi les croix. Laiſſez-vous humilier. Le ſilence & la paix dans l'humiliation, ſont le vrai bien de l'ame. On ſeroit tenté de parler humblement, & on en auroit mille beaux prétextes: mais il eſt encore meilleur de ſe taire humblement. L'humilité qui parle encore, eſt encore ſuſpecte. En parlant, l'amour propre ſe ſoulage un peu.

Ne vous échauffez plus le ſang ſur les diſcours des hommes. Laiſſez-les parler, & tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne vien-

driez jamais à bout de la faire : elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de ſilence, de paix & d'union à Dieu, doit bien conſoler de tout ce que les hommes diſent injuſtement. Il faut les aimer, ſans compter ſur leur amitié. Ils s'en vont; ils reviennent; ils s'en retournent : laiſſez-les aller & venir; c'eſt de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu ſeul en eux : c'eſt lui ſeul qui nous conſole, ou qui nous afflige par eux, ſelon nos beſoins.

Vous avez beſoin de votre fermeté dans la ſituation où vous êtes; mais auſſi votre vivacité a beſoin de mécomptes & d'obſtacles. Poſſédez votre ame en patience. Renouvellez-vous ſouvent en la préſence de Dieu, pour vous modérer, pour vous rapetiſſer, & pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petiteſſe, la charité, la défiance de ſoi-même, le détachement de ſon ſens & de ſa volonté. Toute vertu haute & roide eſt oppoſée à JESUS-CHRIST. Dieu ſçait combien je ſuis à vous en lui.

LETTRE XCII.

S'appliquer fidélement au recueillement, s'humilier, & réſiſter à la curioſité.

JE ne ſçai pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéiſſez ſimplement à votre Directeur, ſans écouter ni votre raiſon ni votre goût. Vous avez les conſeils d'un homme très-éclairé & très-pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me ſemble, être ferme pour réſerver des heures de recueillement ; autrement, vous ſerez la croix de celle qui veut que vous ſoyez ſon ſoutien. Vous avez un penchant terrible à la diſſipation & à la vaine complaiſance ; vous aimez à être applaudie, & à vous applaudir vous-même ; vous ſentez dans votre raiſon & dans votre courage naturel, une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puiſſe amortir cette vie ſuperbe, & tempérer votre inſupportable vivacité.

Remarquez ſeulement deux choſes, pour vos heures de recueillement ; l'une, que vous ne devez point les réſerver par eſprit de contradiction & d'impatience contre N.... qui voudroit toujours vous avoir. Quand vous ſentirez que vous agiſſez par ce mauvais eſprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là, à ſes empreſſemens les plus importuns. L'autre régle eſt, de ne vous réſerver que les tems néceſſaires pour vous recueillir & pour nourrir votre ame. Rien pour l'amuſement en votre particulier ; rien pour la curioſité, qui eſt un grand piége pour vous. Pour la maniére de réſerver du tems, elle doit être ferme, mais douce & tranquille.

Que vos lectures & vos oraiſons ſoient ſimples ; que l'eſprit cherche moins, & que le cœur ſe livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre eſprit, ne fait que l'enfler : vous croyez nourrir votre zéle, & vous nourriſſez votre hauteur. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir beaucoup, mais de ſçavoir s'apetiſſer & devenir enfant ſous la main de Dieu. Je le prie, non-ſeulement de vous faire petite,

mais encore de vous anéantir ſans réſerve.

Pour les ſujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez ſouvent de bonnes ames qui vous preſſeront de le faire, & qui trembleront pour vous, quand elles ne vous verront pas trembler ; mais ne vous gênez point : ſuivez ſimplement votre attrait ; & pourvû que vous ſoyez fidelle au recueillement & à l'humilité, demeurez en paix. C'eſt aſſez craindre, que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curioſité ſur les meilleurs livres, il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous eſt dangereuſe ; & c'eſt une lumiére, ſur laquelle vous devez à Dieu une ſinguliére reconnoiſſance. Sous prétexte de chercher une ſolide inſtruction, on conſerve un goût qui flatte l'amour-propre, & qui entretient une certaine hauteur d'eſprit, qui s'oppoſe à l'eſprit de Dieu. Il faut s'abbaiſſer, ſe rendre ſimple, devenir enfant. C'eſt-là que ſe trouve la vraie inſtruction, qui eſt l'intérieure ; & non dans les choſes qui ont de l'éclat au-dehors.

LETTRE XCIII.

Ne point prendre feu ſur les déréglemens des hommes ; mais remettre tout à Dieu en paix, dans l'accompliſſement de nos devoirs.

LA chaleur d'imagination, la vivacité des ſentimens, la foule des raiſons, l'abondance des paroles, ne ſont preſque rien. L'effectif, c'eſt d'agir devant Dieu en parfait détachement, faiſant par ſa lumiére tout ce qu'on peut, & ſe contentant du ſuccès qu'il donne. Cette continuelle mort eſt une bienheureuſe vie, que peu de gens connoiſſent. Un mot dit ſimplement dans cette paix, opére plus, même pour les affaires extérieures, que tous les ſoins ardens & empreſſés. Comme c'eſt l'eſprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de ſa force & de ſon autorité. Il éclaire, il perſuade, il touche, il édifie. On n'a preſque rien dit, & on a tout fait. Au contraire, quand on ſe laiſſe aller à la vivacité de

ſon naturel, on parle ſans fin, on fait mille réflexions ſubtiles & ſuperflues; on craint toujours de ne parler & de n'agir pas aſſez; on s'échauffe, on s'épuiſe, on ſe paſſionne, on ſe diſſipe, & rien n'avance. Votre tempéramment a un beſoin infini de ces maximes. Elles ne ſont guéres moins néceſſaires à votre corps qu'à votre ame : votre Médecin doit être là-deſſus d'accord avec votre Directeur.

Laiſſez couler l'eau ſous les ponts, laiſſez les hommes être hommes; c'eſt-à-dire, foibles, vains, inconſtans, injuſtes, faux & préſomptueux. Laiſſez le monde être toujours monde; c'eſt tout dire : auſſi-bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laiſſez chacun ſuivre ſon naturel, & ſes habitudes; vous ne ſçauriez les refondre; le plus court eſt de les laiſſer & de les ſouffrir. Accoutumez-vous à la déraiſon & à l'injuſtice. Demeurez en paix dans le ſein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux : & qui les permet. Contentez-vous de faire ſans ardeur le peu qui dépend de vous : que tout le reſte ſoit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je ſuis ravi de ce que vous

avez des heures de réſerve. N'en ſoyez ni avare, ni prodigue.

LETTRE XCIV.

Chercher ſes amis en Dieu, & ſe mortifier.

IL faut s'accommoder ſans choix de ce que Dieu donne. Il eſt juſte que ſa volonté ſe faſſe & non pas la nôtre ; & que la ſienne devienne la nôtre même ſans réſerve, afin qu'elle ſe faſſe ſur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de ſe voir, que de s'entretenir, que de ſe conſoler. O qu'on eſt près les uns des autres, quand on eſt intimement réuni dans le ſein de Dieu ! O qu'on ſe parle bien, quand on n'a plus qu'une ſeule volonté & qu'une ſeule penſée, en celui qui eſt toutes choſes en tous ! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis ? Ne les cherchez qu'en celui qui fait les pures & éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler & les écouter ? Demeurez en ſilence dans le ſein de celui qui eſt la parole

role, la vie & l'ame de tous ceux qui diſent la vérité, & qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non ſeulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'eſt que très-imparfaitement dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne ſçauriez trop amortir votre vivacité naturelle & votre grande habitude de ſuivre votre activité, pour vous taire, pour ſouffrir, pour ne juger jamais ſans néceſſité, pour écouter Dieu au-dedans de vous. C'eſt tout enſemble une oraiſon & une mort continuelle dans le cours de la journée.

LETTRE XCV.

Avantages de s'être vû près de la mort.

IL eſt bon d'aller aux portes de la mort : on y voit Dieu de plus près : on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux ſe connoître, quand on aété ſi près du jugement de Dieu, & des rayons de la vérité éter-

nelle. O que Dieu eſt grand, qu'il eſt tout, que nous ne ſommes rien, quand nous ſommes ſi près de lui, & que le voile qui nous le cache, va ſe lever! Profitez de cette grace pour vous détacher du monde, & encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choſes que pour ſoi, & tous les autres attachemens ſe réduiſent à celui-là.

Aimez-donc Dieu, & renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre eſprit, ni votre courage. N'ayez aucune complaiſance dans les dons de Dieu, tels que le déſintéreſſement, l'équité, la ſincérité, la généroſité pour le prochain. Tout cela eſt de Dieu, mais tout cela ſe tourne en poiſon, tout cela nous remplit & nous enfle, dès que nous y prenons un appui ſecret. Il faut être anéanti à ſes propres yeux, & agir dans cet eſprit en toute occaſion. Il faut que nous ſoyons dans toute notre vie, cachés & comme anéantis, de même que JESUS-CHRIST dans le Sacrement de ſon amour.

LETTRE XCVI.

Sentimens qu'on doit avoir de ſoi-même. Facilité à laiſſer voir ſes petiteſſes.

QUAND quelqu'un croiroit voir en vous des petiteſſes, vous ne devriez point écouter la peine que vous en reſſentiriez. Il y a une hauteur ſecrette & une délicateſſe d'amour-propre à ſouffrir impatiemment qu'on nous croye capables de petiteſſe & de foibleſſe dans nos ſentimens. Vous l'avez bien ſenti vous-même, quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en ſeroit défendu : peut-être y en a-t-il à cette juſtification, &c.* Pour moi, non ſeulement je veux bien que les hommes me croyent capable de petiteſſe, mais encore je veux le croire ; & je ne trouve de paix au-dedans de moi, qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune reſſource, & que je me vois capable de tout ce qui eſt le plus mépriſable, pour ne trouver mon ſecours qu'en Dieu ſeul.

Au reſte, vous avez très-bien fait de dire ſimplement, ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne ſuit point volontairement ces délicateſſes, & qu'on les déclare avec ſimplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient, & il faut demeurer en paix. Il eſt vrai que je vous ai dit, que vous n'aviez pas avancé vers la perfection, comme il auroit été à déſirer, mais vous devez vous en étonner moins que perſonne, vous, qui m'avez dit l'état de gêne, de diſſipation & de trouble ſans relâche, où vous avez été pendant tant d'années, ſans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces cauſes de retardement, conſiſte dans les choſes ſuivantes. Vous revenez au recueillement & à l'oraiſon : vous avez la lumiére & l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité : vous voulez être ſimple & docile pour renoncer à votre propre ſens. Voilà des fondemens ſolides : le reſte ſe fera peu à peu. Il s'agit de mourir ; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par perſuaſion & par amour. Il faut croire & vouloir tout ce qu'il de-

mande ; & il ne demande que de mettre ſon ſaint amour en la place de notre amour-propre trompeur & injuſte.

LETTRE XCVII.

Néceſſité & bonheur de ſouffrir dans cette courte vie.

JE prends part à toutes vos peines ; mais il faut bien porter la croix avec JESUS-CHRIST dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le tems de ſouffrir : ce ſera celui de régner avec un Dieu conſolateur, qui aura eſſuyé nos larmes de ſa propre main, & devant qui les douleurs & les gémiſſemens s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reſte encore ce moment ſi court & ſi léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement & en paix. L'amour-propre nous exagére nos peines, & les groſſit dans notre imagination. Une croix portée ſimplement, ſans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'eſt qu'une de-

mi-croix. Quand on ſouffre dans cette ſimplicité d'amour, non-ſeulement on eſt heureux malgré la croix, mais encore on eſt heureux par elle ; car l'amour ſe plaît à ſouffrir pour le Bien-aimé ; & la croix qui rend conforme au Bien-aimé, eſt un lien d'amour qui conſole.

Portez le peſant fardeau d'une perſonne fort âgée, qui ne peut plus ſe porter elle-même. La raiſon s'affoiblit à cet âge ; la vertu même, ſi elle n'a été bien profonde, ſemble ſe relâcher ; l'humeur & l'inquiétude ont alors toute la force que l'eſprit perd, & c'eſt la ſeule vivacité qui reſte. O que voilà une bonne & précieuſe croix ! Il la faut embraſſer, la porter tous les jours, & peut-être juſqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'eſprit & le corps.

Mais encore eſt-ce un bonheur & un ſoulagement, que vous ayez des heures libres pour reſpirer en paix dans le ſein de Notre-Seigneur. C'eſt-là qu'il faut ſe délaſſer & ſe renouveller pour recommencer le travail. Ménagez votre ſanté. Soulagez même votre eſprit par quelques intervalles de repos, de joie, &

de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut eſpérer d'une perſonne qui n'a point de reſſources. Il ne faut preſque rien prendre ſur elle : mais auſſi ne prenez pas trop ſur vous.

LETTRE XCVIII.

Amortir notre activité naturelle.

JE crains que votre vivacité naturelle ne vous conſume, au milieu des choſes pénibles qui vous environnent. Vous ne ſçauriez trop laiſſer amortir votre naturel par l'oraiſon, & par un fréquent renouvellement de la préſence de Dieu dans la journée. Une perſonnne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, & que la préſence de Dieu vient ſurprendre dans cette vivacité, eſt comme un petit enfant qui ſe voit ſurpris par ſa mere, quand il ſe fâche dans quelqu'un de ſes jeux. Il eſt tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faiſant le mieux, ou le moins mal que nous pouvons, pour tous nos de-

voirs extérieurs; & occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'appercevez jamais vos mouvemens naturels, ſans les laiſſer tomber, afin que la grace ſeule vous poſſéde librement. Il faut ſuſpendre l'action, dès qu'on ſent que la nature y domine. Cette fidélité fait preſque autant de bien au corps qu'à l'ame. On ne néglige rien, & on ne ſe trouble point comme Marthe.

LETTRE XCIX.

Accorder la condeſcendance pour autrui, avec la fermeté néceſſaire pour ne ſe laiſſer point déranger dans la réſerve des tems pour prier & ſe recueillir.

JE vous plains; mais il faut ſouffrir. Nous ne ſommes en ce monde que pour nous purifier en mourant à nos inclinations & à toute volonté propre. Mourrez donc; vous en avez de bonnes occaſions : quel dommage de les laiſſer perdre ! Je ſuis convaincu comme vous, qu'il

qu'il ne faut rien relâcher ſur le réglement journalier ; mais pour le jour entier, & la retraite de huit jours, il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens preſſés de vapeurs. Si on leur montre ſans adouciſſement tout ce qu'on veut faire, on les met au déſeſpoir : d'un autre côté, ſi vous leur laiſſez la moindre eſpérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais priſe, juſqu'à ce qu'ils vous ayent mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, ſelon les occaſions, ſur certaines petites choſes ; & pour celles qu'on croit eſſentielles, il faut toute la fermeté dont vous avez uſé ſur le réglement.

Mais ſouvenez-vous que la vraie fermeté eſt douce, humble & tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine & inquiette, eſt indigne de ſoutenir les œuvres de Dieu. (*a*) Dieu, dit l'Ecriture, agit *avec force & douceur* ; agiſſez donc de même : & quand il vous échapera d'agir rudement, humiliez-vous auſſi-

(*a*) Sag. 8. v. 1.

tôt, ſans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les maniéres; & pour le fonds, gardez votre réglement. D'ailleurs, vous ne ſçauriez avoir trop de complaiſance, d'attachement & d'aſſiduité. Il n'y a ni lecture, ni oraiſon, qui vous faſſe autant mourir à vous-même que cette ſujettion, pourvû que vous trouviez dans vos heures de réſerve, le recueillement néceſſaire pour apprendre à faire un bon uſage de cette eſpéce de ſervitude, & que la diſſipation des affaires ne vous deſſéche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, ſelon votre réglement, & donnez enſuite le reſte de votre tems à la charité, qui ne s'ennuye jamais, qui ſouffre, qui s'oublie, qui ſe fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

LETTRE C.

Le naturel ne ſe ſurmonte pas tout d'un coup.

JE prie Dieu que cette nouvelle année ſoit pour vous un renouvellement de grace & de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement, comme vous le goûtiez en ſortant d'une longue & pénible agitation. Tout s'uſe. Un naturel vif, qui eſt accoutumé à l'action, languit dès qu'il ſe trouve dans la ſolitude & dans une eſpéce d'oiſiveté. Vous avez été pendant un grand nombre d'années dans une néceſſité de diſſipation & d'activité au dehors. C'eſt ce qui m'a fait craindre pour vous à la longue la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du Noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous diſiez comme ſaint Pierre: (*a*) *Il eſt bon que nous ſoyons ici.*

(*a*) Marc. 9. v. 4-5.

Mais il eſt dit que ſaint Pierre *ne ſçavoit pas ce qu'il diſoit*, & nous ſommes ſouvent de même. Dans les momens de ferveur, nous croyons pouvoir tout : dans les momens de tentation & de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien, & que tout eſt perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La diſſipation que vous éprouvez, ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds ici, lors même que vous ſentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité & à l'empreſſement. Il n'y avoit que la laſſitude & l'accablement, qui vous faiſoient goûter une vie toute oppoſée. Mais vous vous mettrez peu à peu par fidélité à la grace, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût paſſager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il méne ; puis il l'ôte pour faire ſentir que ce bien n'eſt pas à nous, que nous ne ſommes maîtres ni de l'avoir, ni de le conſerver, & que c'eſt un don de grace qu'il faut demander en toute humilité.

Ne ſoyez point allarmée de vous

trouver vive, impatiente, hautaine, déciſive : c'eſt votre fonds naturel : il faut le ſentir. Il faut porter, comme dit ſaint Auguſtin, le joug de la confuſion quotidienne de nos péchés. Il faut ſentir notre foibleſſe, notre miſére, notre impuiſſance de nous corriger. Il faut déſeſpérer de notre cœur, & n'eſpérer qu'en Dieu. Il faut ſe ſupporter ſans ſe flatter, & ſans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être déſabuſés. Laiſſons-nous rapetiſſer ſous ſa puiſſante main : rendons-nous ſouples & maniables, en cédant dès que nous ſentons quelque réſiſtance de la volonté propre. Demeurez en ſilence le plus que vous pouvez. Evitez de décider : ſuſpendez vos jugemens, vos goûts, & vos averſions. Arrêtez-vous, & interrompez votre action, dès que vous appercevez qu'elle eſt trop vive. Ne vous laiſſez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

LETTRE CI.

Réſerver toutes ſes affections pour Dieu.

CE que je vous ſouhaite le plus, eſt un certain calme, que le recueillement, le détachement, & l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque choſe hors de Dieu, dit ſaint Auguſtin, on en aime moins Dieu. C'eſt un ruiſſeau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu; & c'eſt dans ce partage, que ſe reſſentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, & ſa jalouſie ne laiſſe point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui, fait un entre-deux, & cauſe un méſaiſe. Ce n'eſt que dans un amour ſans réſerve, que l'ame mérite de trouver la paix.

La diſſipation, qui eſt oppoſée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures : par-là elle tiraille l'ame, & la fait ſortir de ſon vrai repos. De plus, elle excite les ſens & l'ima-

gination : c'eſt un travail pénible que de les appaiſer ; & cette occupation eſt encore une eſpéce de diſtraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez, de tout ce qui eſt extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge, une certaine attention paiſible & modérée aux heures convenables : laiſſez le reſte. On fait beaucoup plus par une application douce & tranquille en la préſence de Dieu, que par les plus grands empreſſemens & par les induſtries d'une nature inquiette.

LETTRE CII.

Porter l'eſprit d'oraiſon dans tout ce que l'on fait.

IL ne vous reſte qu'à tourner vos ſoins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : ſupportez-vous en vous corrigeant, comme

on ſupporte & corrige tout enſemble le prochain dont on eſt chargé. Laiſſez tomber une certaine activité d'eſprit, qui uſe votre corps, & qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraiſon juſques ſur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agiſſez, travaillez en paix, comme ſi vous étiez en oraiſon; car en effet il faut y être.

Faites chaque choſe ſans empreſſement par l'eſprit de grace. Dès que vous appercevrez l'activité naturelle qui ſe gliſſe, rentrez doucement dans l'intérieur, où eſt le régne de Dieu. Ecoutez ce que l'attrait de grace demande : alors ne dites & ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en ſerez plus tranquille, que vos paroles ſeront plus courtes & plus efficaces, & qu'en travaillant moins, vous ferez plus de choſes utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête, qui ſeroit impraticable : il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix, où vous conſulterez familiérement le Bien-aimé ſur ce que vous

aurez à faire. Cette conſultation très-ſimple & tres-courte ſe fera bien plus aiſément avec lui, que la délibération empreſſée & tumultueuſe qu'on fait d'ordinaire avec ſoi, quand on ſe livre à ſa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déja ſa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à ſuſpendre les mouvemens précipités de la nature, & à attendre le ſecond moment, où l'on peut agir par grace en écoutant Dieu. C'eſt la mort continuelle à ſoi-même, qui fait la vie de la foi. Cette mort eſt une vie douce; parce que la grace qui donne la paix, ſuccéde à la nature qui cauſe le trouble. Eſſayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'eſprit intérieur: alors, tout deviendra peu à peu oraiſon. Vous ſouffrirez; mais une ſouffrance paiſible n'eſt qu'une demi-ſouffrance.

LETTRE CIII.

Ménagément des forces du corps pour une perſonne foible, & amortiſſement de l'activité de l'eſprit & des ſentimens.

VOUS ne devez point écouter vos ſcrupules ſur les ſoulagemens que votre Communauté vous donne. Votre complexion eſt très-délicate, & votre âge avancé; le moindre accident vous accableroit. N'attendez pas une maladie, pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux, & non pas attendre qu'ils ſoient venus. En l'état où vous êtes, il n'eſt plus permis de rien hazarder. Malgré ce petit ménagement, votre vie ne ſera pas fort voluptueuſe.

Pour l'eſprit, la mortification doit être d'un plus fréquent uſage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre ſens, retrancher les petites curioſités, les déſirs de réuſſir, & les empreſſemens pour s'attirer ce qui flatte l'amour propre. Le ſilence pour ſe ſa-

miliariſer avec la préſence de Dieu, eſt le grand reméde à nos maux : c'eſt le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliſer, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abbaiſſer la préſomption, pour amortir les ſaillies, pour conſerver le recueillement & la préſence de Dieu, avec la douceur & condeſcendance néceſſaires pour le prochain : *Faites cela, & vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand tréſor, en y mettant de quoi brûler à petit feu, & mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres, vous enflamme juſques dans la moelle des os. Rien ne vous choque & ne vous plaît à demi. C'eſt ce qu'il eſt bon que vous connoiſſiez, afin que vous puiſſiez vous défier de vos goûts & de vos répugnances.

LETTRE CIV.

Avis ſur la vivacité & le ſentiment.

NE vous laiſſez point aller à la vivacité de vos goûts & de vos dégoûts. Défiez vous même d'un certain zéle de ferveur, qui vous expoſeroit à des mécomptes dangereux. Ne vous preſſez jamais ſur rien, & principalement ſur les changemens de demeure. Evitez la diſſipation, ſans vous expoſer trop à la langueur & à l'ennui. Ne craignez point de ſoulager un peu votre eſprit par une ſociété pieuſe & réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, ſans la vouloir forcer pour la rendre plus ſenſible & plus conſolante. Le grand point eſt de faire fidélement la volonté de Dieu pour mourir à ſoi, malgré les ſéchereſſes & les répugnances qu'on y reſſent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix, non de vie & de nourriture pour l'amour propre, mais de mort & de renoncement par amour pour lui. C'eſt en lui que je vous ſuis entiérement dévoué.

LETTRE CV.

Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue.

JE ne ſçaurois recevoir de vos nouvelles ſans en reſſentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous ſurprendra, & qu'il faut que vous me pardonniez : c'eſt celle de vous voir un peu moins dans une ferveur ſenſible, ſur laquelle vous comptiez trop. Il eſt bon d'éprouver ſa foibleſſe, & d'apprendre par expérience que cette ferveur eſt paſſagére. Quand nous l'avons, c'eſt Dieu qui nous la donne par condeſcendance, pour ſoutenir notre foibleſſe. C'eſt le lait des petits enfans : enſuite il faut être ſévré, & manger le pain ſec des perſonnes d'un âge mûr.

Si on avoit, ſans aucune interruption, ce goût & cette facilité pour le recueillement, on ſeroit fort tenté de le compter pour un bien propre & aſſûré. On ne ſentiroit plus ni ſa foibleſſe, ni ſa pente

au mal. On n'auroit point assez de défiance de soi, & on ne recourroit point assez humblement à la priére.

Mais, quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu: on reconnoît d'où il venoit; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le sert avec d'autant plus de fidélité, qu'on goûte moins de plaisir en le servant; on se contraint, on sacrifie son goût; on ne va point à la faveur des vents & des voiles, c'est à force de rames & contre le torrent; on prend tout sur soi; on est dans l'obscurité, & on se contente de la pure foi; on est dans la peine & dans l'amertume, mais on veut y être, & ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu; on est prêt à recevoir ce goût, dès que Dieu le rendra; on se reconnoît foible, & on comprend, que quand Dieu nous rend ce goût, c'est pour ménager notre foiblesse: mais quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, & on compte que Dieu sçait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous, & qui doit être toujours uniforme, eſt la bonne volonté. Cette volonté n'en eſt que plus pure, lorſqu'elle eſt toute ſéche & toute nue, ſans ſe relâcher jamais.

Soyez ferme à obſerver vos heures d'oraiſon, comme ſi vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du tems de la journée où vous n'avez qu'une demie-occupation des choſes extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement ; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une préſence ſimple & familiére de Dieu. Il n'y a que les converſations, où cette préſence eſt moins facile : on peut néanmoins ſe rappeller ſouvent une vûe générale de Dieu, qui régle toutes les paroles, & qui réprime en parlant aux créatures, toutes les ſaillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicateſſes de l'amour propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement & de ſuite, mais en paix & ſans impatience d'amour propre, à corriger vos défauts.

LETTRE CVI.

Utilité de ſentir notre foibleſſe ſur la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime.

J'APPRENS que votre ſanté a été fort dérangée, & j'en ſuis véritablement allarmé. Vous ſçavez que l'infirmité eſt une précieuſe grace, que Dieu nous donne pour nous faire ſentir la foibleſſe de notre ame par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriſer la vie, & de ſoupirer après la patrie céleſte: mais quand l'âge & la maladie nous font enviſager de plus près notre fin, l'amour propre ſe réveille, il s'attendrit ſur lui-même, il s'allarme; on ne trouve au fond de ſon cœur aucun déſir du Royaume de Dieu: on ne trouve au-dedans de ſoi que molleſſe, lâcheté, tiédeur, diſſipation, attachement à toutes les choſes dont on ſe croyoit détaché. Une expérience ſi humiliante nous eſt ſouvent plus utile que toutes les ferveurs ſenſibles ſur leſquelles

leſquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point eſt de nous livrer à l'Eſprit de grace, pour nous laiſſer détacher de tout ce qui eſt ici-bas.

Ménagez votre extrême délicateſſe : recevez avec ſimplicité les ſoulagemens qu'une très-bonne & très-prudente Supérieure vous donnera : ne hazardez rien pour une ſanté ſi ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéiſſance, le ſacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, ſeront d'aſſez grandes mortifications.

Je ſuis très-ſenſible à votre juſte douleur. Vous avez perdu une ſœur très-eſtimable, & qui méritoit parfaitement toute votre amitié. C'eſt une grande conſolation que Dieu vous ôte. C'eſt que Dieu l'a voulu retrancher par la jalouſie de ſon amour. Il trouve juſques dans les amitiés les plus légitimes & les plus pures, certains retours ſecrets d'amour propre, qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laiſſez-le faire. Adorez cette ſévérité qui n'eſt qu'amour ; entrez dans ſes deſſeins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleu-

rent plus, & dont Dieu a eſſuyé à jamais les larmes ? C'eſt nous-mêmes que nous pleurons, & il faut paſſer à l'humanité cet attendriſſement ſur ſoi. Mais la foi nous aſſûre que nous ſerons bientôt réunis aux perſonnes que les ſens nous repréſentent comme perdues. Vivez de foi, ſans écouter la chair & le ſang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui eſt le ſein de Dieu, la perſonne qui a diſparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible ſanté dans cette rude épreuve ; calmez votre eſprit devant Dieu ; ne craignez point de vous ſoulager même l'imagination, par le ſecours de quelque ſociété douce & pieuſe. Il ne faut point avoir honte de ſe traiter en enfant, quand on en reſſent le beſoin.

LETTRE CVII.

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte dans la ferveur & le recueillement ſenſibles.

JE ne ſuis nullement ſurpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous étoit ſi facile & ſi ordinaire l'année paſſée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce & plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop ſenſible & comme naturel : vous n'éprouveriez en cet état, ni croix intérieures, ni foibleſſe. Vous avez beſoin de ſentir votre miſére; & l'humiliation qui vous en reviendra, vous ſera plus utile, ſi vous la portez patiemment ſans vous décourager, que la ferveur la plus conſolante.

Il eſt vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraiſon. Il faut ſupporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous

ôter : mais il ne vous eſt pas permis de vous rien ôter à vous-méme, ni même de laiſſer rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraiſon. Mais faites-la en la maniére la plus ſimple & la plus libre, pour ne vous caſſer point la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveller la préſence de Dieu ſans effort inquiet. Dans la journée évitez tout ce qui vous diſſipe, qui vous attache, & qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez ſur chaque choſe, & laiſſez tomber tout ce qui n'eſt point l'affaire préſente. *A chaque jour ſuffit ſon mal.* Portez votre ſéchereſſe & votre diſſipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez eſſayer une petite retraite; mais ne la pouſſez pas trop loin, & ſoulagez-vous l'imagination ſelon votre beſoin, par des choſes innocentes qui s'accordent avec la préſence de Dieu.

LETTRE CVIII.

Avis pour l'extérieur & l'intérieur lorſqu'on eſt en ſéchereſſe

QU'IL fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, & d'être à l'abri de tout le reſte ! Pour moi, je ſoupirerois ſouvent au milieu de mes embarras, après cette liberté que la ſolitude procure : mais il faut demeurer dans ſa route, & aller ſon chemin, ſans écouter ſon propre goût. Evitez l'ennui, & donnez quelque ſoulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de perſonnes dont la ſociété ne ſoit pas épineuſe, & qui vous délaſſent au beſoin. On n'a pas beſoin d'un grand nombre de compagnies, & il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il ſuffit de trouver de bonnes gens paiſibles & un peu raiſonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, & varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur & du défaut de ſentiment pour la vie intérieure, je ne ſuis nullement ſurpris que cette épreuve vous abbatte. Rien n'eſt plus déſolant. Vous n'avez que deux choſes à faire, ce me ſemble; l'une eſt d'eviter tout ce qui vous diſſipe & qui vous paſſionne; par-là, vous retrancherez la ſource de tout ce qui diſtrait dangereuſement, & qui deſſéche l'oraiſon. Il ne faut pas eſpérer la nourriture du dedans, quand on eſt ſans ceſſe au-dehors. La fidélité à renoncer aux choſes qui vous rendent trop vive & trop épanchée dans les converſations, eſt abſolument néceſſaire pour attirer l'eſprit de recueillement & d'oraiſon. On ne ſçauroit goûter enſemble Dieu & le monde; on porte à l'oraiſon pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choſes ſuperflues qui vous diſſipent, il faut tâcher de vous renouveller ſouvent dans la préſence de Dieu, au milieu même de celles qui ſont de devoir & de néceſſité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâ-

cher d'agir ſans ceſſe par grace & par mort à ſoi. On y parvient doucement, en ſuſpendant ſouvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement, & pour le laiſſer prendre poſſeſſion de ſoi.

LETTRE CIX.

Moyens pour ſe conſerver en paix avec les autres.

IL y a bien long-tems que je ne vous ai renouvellé les aſſurances de mon attachement en Notre-Seigneur. Il eſt néanmoins plus grand que jamais. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre Communauté la paix & la conſolation que vous y avez goûtées dans les commencemens. Pour être content des meilleures perſonnes, il faut ſe contenter de peu, & ſupporter beaucoup. Les perſonnes les plus parfaites ont bien des imperfections; nous en avons auſſi de grandes. Nos défauts joints aux leurs, nous rendent le

ſupport mutuel très-difficile : mais (*a*) on *accomplit la loi de* JESUS-CHRIST, en *portant les fardeaux réciproques*. Il en faut faire une charitable compenſation. Le fréquent ſilence, le recueillement habituel, l'oraiſon, le détachement de ſoi-même, le renoncement à toutes les curioſités de critique, la fidélité à laiſſer tomber toutes les vaines réflexions d'un amour propre jaloux & délicat, ſervent beaucoup à conſerver la paix & l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette ſimplicité ! Heureux qui ne s'écoute point, & qui n'écoute point auſſi les diſcours des autres !

Contentez-vous de mener une vie ſimple, ſelon votre état. D'ailleurs obéiſſez, portez vos petites croix journaliéres : vous en avez beſoin, & Dieu ne vous les donne que par pure miſéricorde. Le grand point eſt de vous mépriſer ſincérement, & de conſentir à être mépriſée, ſi Dieu le permet. Ne vous nourriſſez que de lui. Saint Auguſtin dit que ſa mere ne vivoit que d'oraiſon : vivez-en, & mourez à tout le reſte. On ne vit

(*a*) Gal. 6. v. 2.

à

à Dieu que par mort continuelle à soi-même.

LETTRE CX.

Sur l'impression pénible que l'on a de la mort.

JE ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous, à mesure que l'âge & l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent, & par des réflexions plus fortes. D'ailleurs, il y a un tems de retraite où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve, pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre foiblesse, & pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée, où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa

foibleſſe & de ſon indignité. (*a*) *Aucun vivant*, dit le Saint-Eſprit, *ne ſera juſtifié devant vous.* Il eſt encore écrit que (*b*) *les aſtres mêmes ne ſont pas aſſez purs aux yeux* de notre Juge. Il eſt certain que (*c*) *nous l'offenſons tous en beaucoup de choſes.* Nous voyons nos fautes, & nous ne voyons pas nos vertus. Il nous ſeroit même très-dangereux de les voir, ſi elles ſont réelles.

Ce qu'il y a à faire, eſt de marcher toujours tout droit & ſans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voye de Dieu, avant que de ſentir ce trouble. Si cette peine nous faiſoit voir en nous quelque choſe à corriger, il faudroit être d'abord fidéle à cette lumiére, mais le faire avec dépendance d'un bon conſeil, pour ne point tomber dans le ſcrupule. Enſuite, il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre, qui s'attendrit ſur ſoi à la vûe de notre mort; ſe détacher de la vie, la ſacrifier à Dieu, & s'abandonner

(*a*) Pſ. 142. v. 2.
(*b*) Job. 15. v. 15.
(*c*) Jacq. 3. v. 2.

à lui avec confiance. On demandoit à S. Ambroiſe mourant, s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugemens de Dieu ? Il répondit : *Nous avons un bon Maître.* C'eſt ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons beſoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non-ſeulement des jugemens de Dieu ſur nous, mais encore de nos propres diſpoſitions. Il faut, comme S. Auguſtin le dit, que nous ſoyons réduits à ne pouvoir préſenter à Dieu, que *notre miſére & ſa miſéricorde.* Notre miſére eſt l'objet propre de la miſéricorde ; & cette miſéricorde eſt notre unique titre. Liſez dans vos états de triſteſſe, tout ce qui peut nourrir la confiance & ſoulager votre cœur. (*a*) *O Iſrael, que Dieu eſt bon à ceux qui ont le cœur droit* ! Demandez-lui cette droiture de cœur, qui lui plaît tant, & qui le rend ſi compatiſſant à nos foibleſſes.

(*a*) Pſ. 72. v. 1.

LETTRE CXI.

S'abandonner à Dieu, obéir, ſe taire, ſouffrir.

IL faut ſe détacher de la vie. C'eſt par la douleur & par les maladies, qu'on fait ſon apprentiſſage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile, & pleine de miſéres : c'eſt ſe procurer un mérite devant Dieu, en renonçant à ce qui n'eſt digne que de mépris.

Laiſſez faire votre Supérieure & votre Communauté, qui prennent ſoin de vous conſerver. La ſimplicité conſiſte à ſe laiſſer juger par ſes Supérieurs; à leur obéir, après leur avoir repréſenté ſa penſée; à faire dans cette obéiſſance, ce qu'on voudroit que les autres fiſſent; & à ne ſe plus écouter ſoi-même, après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre ſolitude, ſans prêter l'oreille aux diſputes préſentes. Bornez-vous à écouter l'Egliſe,

ſans raiſonner. On eſt heureux, quand on veut bien être pauvre d'eſprit : cette pauvreté intérieure doit être notre unique tréſor. Les Sçavans mêmes ne ſçavent plus rien, dès qu'ils ne ſont plus de petits enfans entre les bras de leur Mere. Parlez à Dieu pour la paix de l'Egliſe, & ne parlez point aux hommes. Le ſilence humble & docile, ſera votre force. Portez patiemment votre croix, qui eſt l'infirmité. Voilà votre vocation préſente; ſe taire, obéir, ſouffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie & pour la mort : c'eſt votre pain quotidien. Ce pain eſt dur & ſec; mais il eſt au-deſſus de toute ſubſtance, & très-nourriſſant dans la vie de la foi, qui eſt une mort continuelle de l'amour-propre.

LETTRE CXII.

Ce que l'on fait ſans goût & avec peine pour Dieu, eſt de plus grand prix que ce qui ſe fait autrement.

J'Ai remarqué que vous comptiez un peu trop ſur votre recueillement & ſur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons ſenſibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes foible par votre propre fonds, & pour vous accoutumer à ſervir Dieu, ſans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui, en faiſant les mêmes choſes ſans plaiſir & avec répugnance. Je fais peu pour mon ami, quand je le vais voir à pied en me promenant, parce que j'aime la promenade, & que j'ai d'excellentes jambes, avec leſquelles je me fais un très-grand plaiſir de marcher : mais, ſi je deviens gouteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup ; je ne marche plus qu'avec douleur & répugnance ; alors, les mêmes viſites que je rendois

autrefois à mon ami, & dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix ; elles ſont la marque d'une très-vive & très-forte amitié : plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en ſçavoir gré : un pas a plus de mérite, que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter, & pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaiſe ! c'eſt ſeulement pour vous empêcher de tomber dans une très-dangereuſe tentation, qui eſt celle du découragement & du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance & dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres qui coulent, pour ainſi dire, de ſource. Quand, au contraire, vous vous ſentez dans la ſéchereſſe, l'obſcurité, la pauvreté, & preſque l'impuiſſance intérieure, demeurez petite ſous la main de Dieu, en état de foi nue ; reconnoiſſez votre miſére ; tournez-vous vers l'Amour tout-puiſſant, & ne vous défiez jamais de ſon ſecours. O qu'il eſt bon de ſe voir dépouillé des appuis ſenſibles qui flattoient l'amour-propre, & réduit à re-

connoître cette parole du Saint-Eſprit : (*a*) *Nul vivant ne ſera juſtifié devant vous !*

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous ſemble que vous n'ayez pas la force, ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuiſſance. Saint Paul s'écrie : (*b*) *C'eſt quand je ſuis foible, que je ſuis fort :* & quand il demande à être délivré de ſa foibleſſe, Dieu lui répond : *C'eſt dans l'infirmité que la vertu ſe perfectionne.* Laiſſez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, & par un humble recours à celui qui eſt la force des foibles. Occupez-vous avec une liberté ſimple dans l'oraiſon, de tout ce qui vous aidera à être en oraiſon, & qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente & tantôt épuiſée. Servez-vous de tout ce qui pourra la calmer, & vous faciliter un commer-

(*a*) Pſ. 142. v. 2.
(*b*) 2. Cor. 12. v. 9. 10.

ce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui ſera de votre goût & de votre beſoin, dans ce commerce d'amour, ſera bon. (*a*) *Là où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la liberté.* Cette liberté ſimple & pure conſiſte à chercher naïvement dans l'oraiſon, la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du Bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous raménera ſouvent au ſentiment de votre miſére. Dieu, ſi bon, ne vous laiſſera pas perdre de vûe, combien vous êtes indigne de lui; & votre indignité vous raménera auſſi-tôt à ſa bonté infinie. Courage! L'œuvre de Dieu ne ſe fait que par la deſtruction de nous-mêmes. Je le prie de vous ſoutenir, de vous conſoler, de vous appauvrir, & de vous faire ſentir cette aimable parole : *Bienheureux les pauvres d'eſprit.*

(*a*) 2. Cor. 3. v. 17.

LETTRE CXIII.

Ce qu'il faut faire, quand on ſe trouve en paix.

JE ſuis ravi de ce que vous êtes ſi contente de votre retraite, & de ce que Dieu vous donne autant de paix au-dedans qu'au-dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, qu'il l'achéve juſques au jour de JESUS-CHRIST. Il ne vous reſte qu'à profiter de ces tems qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *Amen*, & cet *Alleluia*, dont retentit la céleſte Jéruſalem. C'eſt un acquieſcement continuel à la volonté de Dieu, & un ſacrifice ſans réſerve de la nôtre pour faire la ſienne.

Il faut en même tems écouter Dieu intérieurement, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidélement ſa lumiére ſur les moindres choſes à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce

qu'il faut corriger, il faut céder auſſi-tôt, ſans raiſonner, ni s'excuſer, & abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui bleſſe la ſainte jalouſie de l'Epoux. Quand on ſe livre ainſi à l'eſprit de grace pour mourir à ſoi, on découvre des imperfections juſques dans les meilleures œuvres, & on trouve en ſoi un fonds inépuiſable de défauts rafinés.

Alors on dit avec horreur de ſoi, que Dieu ſeul eſt bon. On travaille à ſe corriger d'une façon ſimple & paiſible, mais continuelle, égale, efficace, & d'autant plus forte, que tout le cœur y eſt réuni ſans trouble & ſans partage. On ne compte en rien ſur ſoi, & on n'eſpére qu'en Dieu. Mais on ne ſe flatte, ni ne ſe relâche point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, & que c'eſt nous qui lui manquons ſans ceſſe. On n'attend point la grace; on reconnoît que c'eſt elle qui nous prévient & qui nous attend: on la ſuit, on s'y abandonne: on ne craint que de lui réſiſter dans la voie ſimple des vertus évangéliques. On ſe condamne, ſans ſe décourager: on ſe ſupporte, en ſe corrigeant.

Pour votre ſanté, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très-foible ; elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre ſur le corps, il ne faut abbattre que l'eſprit.

LETTRE CXIV.

Comment on doit porter la vûe de la mort, quand l'affoibliſſement de l'âge nous la montre plus proche.

JE comprens ſans peine que l'âge & les infirmités vous font regarder la mort de près, bien plus ſérieuſement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vûe éloignée & confuſe, qu'on n'a dans le monde que dans certains momens, qu'avec de fréquentes diſtractions, n'eſt que comme un ſonge : mais cette même vûe rapproche & réaliſe triſtement l'objet, quand on le voit ſouvent dans la ſolitude & dans l'actuel affoibliſſement de l'âge. Il ne coûte preſque rien de s'abandonner de loin & en paſſant : mais s'aban-

donner de près, & avec un regard fixe de la mort, eſt un grand ſacrifice.

Il faut vouloir ſa deſtruction, malgré le ſoulevement de la nature, & l'horreur qu'elle fait ſentir. Feu M. Olier prenoit ſa main dans les derniers jours de ſa vie, & lui diſoit : *Corps de péché, tu pourriras bientôt. O Eternité, que vous êtes près de moi !* Il n'eſt nullement queſtion de ſentir de la joie de mourir ; cette joie ſenſible ne dépend point de nous. Combien de grands Saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre & prévenue par la grace. C'eſt de n'écouter point la nature, & de vouloir pleinement ce qu'il ne nous eſt pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice ſi amer : mais que l'homme intérieur diſe avec JESUS-CHRIST : (*a*) *Cependant qu'il arrive, non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* S. François de Sales diſtingue le conſentement d'avec le ſentiment. On n'eſt pas maître de *ſentir* ; mais on l'eſt de *conſentir*, moyennant la grace de Dieu.

(*a*) Matth. 26. v. 39.

Attendez la mort, ſans vous en occuper triſtement d'une façon qui abbat le corps, & qui affoiblit la ſanté. On attend aſſez la mort, quand on tâche de ſe détacher de tout; quand on s'humilie paiſiblement ſur ſes moindres fautes avec le déſir de les corriger; quand on marche en la préſence de Dieu; quand on eſt ſimple, docile, patient dans l'infirmité; quand on ſe livre à l'eſprit de grace pour agir dans ſa dépendance; enfin, quand on cherche à mourir à ſoi en toute occaſion, avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre; ſupportez le prochain; oubliez l'oubli des hommes; l'Ami fidéle, l'Epoux du cœur, ne vous oubliera jamais.

LETTRE CXV.

Ne pas trop pouſſer une ame que Dieu attire ; mais s'accommoder à ſa grace & en attendre les momens.

POUR la perſonne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui eſt, de l'attendre, de ne la pouſſer jamais, de la laiſſer preſſer intérieurement à Dieu ſeul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous, de le lui dire doucement, avec amitié, ſupport, patience & conſolation. Elle aura des inégalités, des irréſolutions, des défiances, des tentations contre vous. Mais Dieu ne la laiſſera point ſans achever ſon ouvrage, & c'eſt à vous à la ſoûtenir. Les opérations de la grace ſont douloureuſes. On vient juſqu'au bord du ſacrifice de toutes les choſes du monde, & on recule ſouvent d'horreur, avant que de s'y précipiter. Ces héſitations ſi pénibles ſont les fondemens de ce que Dieu prépare,

Plus on a été foible, plus Dieu donne ſa force. Voyez l'agonie du jardin où JESUS-CHRIST eſt triſte juſqu'à la mort, & demande que le calice d'amertume ſoit détourné de lui : cet affoibliſſement de la nature eſt ſuivi du grand ſacrifice de la Croix.

Pourvû que vous ne pouſſiez jamais trop cette perſonne, elle reviendra toujours à vous, & ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut ſouvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un ſilence, pour achever la détermination d'une ame que Dieu preſſe. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne & courte lecture à faire, ou un moment d'oraiſon à pratiquer. Si ſon eſprit eſt trop peiné pour les exercices, demeurez en ſilence avec elle. De tems en tems, dites deux mots pour la calmer. Souffrez d'elle tout ce que l'humeur & l'eſprit de tentation lui feront faire, & qu'elle vous retrouve enſuite bonne & ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui paſſer ; mais pour les ſaillies qui échapent, il faut les ſupporter. Si vous pouviez lui faire

voir

voir quelque perſonne d'expérience & de grace qui vous aidât, ce ſeroit un ſoulagement pour elle & pour vous ; mais, ſi vous n'avez perſonne qui convienne, ou bien ſi elle ne peut s'ouvrir qu'à vous ſeule, il faut que vous portiez ſeule tout le fardeau.

LETTRE CXVI.

Dieu humilie l'ame par le ſentiment de ſa foibleſſe.

JE ſuis dans une honteuſe laſſitude des croix. Il me ſemble qu'il ne me reſte plus ni force, ni haleine pour reſpirer dans la ſouffrance. La croix me fait horreur, & ma lâcheté m'en fait auſſi. Je ſuis entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occaſion de ſouffrance. Ce n'eſt pas vivre, que de vivre ainſi : mais qu'importe ? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à ſe délaiſſer à la volonté toute-puiſſante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur ſouffre dans ce moment ſur ce que vous m'avez mandé, & votre ſouffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me ſemble, un fond d'intérêt propre, & une légéreté dont je ſuis honteux. La moindre choſe triſte pour moi, m'accable : la moindre qui me flatte un peu, me reléve ſans meſure. Rien n'eſt ſi humiliant, que de ſe trouver ſi tendre pour ſoi, ſi dur pour autrui, ſi poltron à la vûe de l'ombre d'une Croix, & ſi léger pour ſecouer tout à la premiére lueur flatteuſe. Mais tout eſt bon. Dieu nous ouvre un étrange Livre pour nous inſtruire ; quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

LETTRE CXVII.

Sur le même ſujet.

CETTE triſteſſe qui vous fait languir, m'allarme & me ſerre le cœur. Je la crains plus pour vous, que toutes les douleurs ſenſibles. Je ſçai par expérience ce que c'eſt que d'avoir le cœur

flétri & dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner du ſoulagement. Je ſuis encore à certaines heures dans cette diſpoſition d'amertume générale; & je ſens bien que, ſi elle étoit ſans intervalle, je ne pourrois y réſiſter long-tems.

Je viens de faire une miſſion à Tournai : tout cela s'eſt aſſez bien paſſé, & l'amour-propre même y pourroit avoir quelque petite douceur : mais dans le fond, le bien que nous faiſons eſt peu de choſe. Si on n'étoit ſoûtenu par l'eſprit de foi, pour travailler ſans voir le fruit de ſon travail, on ſe décourageroit; car on ne gagne preſque rien, ni ſur les hommes pour les perſuader, ni ſur ſoi-même pour ſe corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris & la laſſitude de ſoi-même, juſqu'à la véritable correction ! Je ſuis à moi-même tout un grand Diocèſe, plus accablant que celui du dehors, & que je ne ſçaurois réformer. Mais il faut ſe ſupporter ſans ſe flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

LETTRE CXVIII.

Donner lieu aux moyens dont Dieu ſe ſert pour nous rapetiſſer.

JE ſouhaite fort que vous ayez la paix au-dedans. Vous ſçavez qu'elle ne ſe peut trouver que dans la petiteſſe ; & la petiteſſe n'eſt réelle, qu'autant que nous nous laiſſons rapetiſſer ſous la main de Dieu en chaque occaſion. Les occaſions dont Dieu ſe ſert, conſiſtent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous déſapprouve, & dans la foibleſſe intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à ſupporter au-dehors la contradiction d'autrui, & au-dedans notre propre foibleſſe.

Nous ſommes véritablement petits, quand nous ne ſommes plus ſurpris de nous voir corrigés au-dehors, & incorrigibles au-dedans. Alors tout nous ſurmonte comme de petits enfans, & nous voulons être ſurmontés : nous ſentons que les autres ont raiſon, mais que nous

ſommes dans une ſorte d'impuiſſance de nous vaincre pour nous redreſſer. Alors, nous déſeſpérons de nous-mêmes, & nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors, la correction d'autrui, quelque séche & dure qu'elle ſoit, nous paroît moindre que celle qui nous eſt dûe. Si nous ne pouvons pas la ſupporter, nous condamnons notre délicateſſe encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rapetiſſer, tant elle nous trouve petits. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, eſt au contraire ce qui nous en fait ſentir le preſſant beſoin. En effet, la correction ne peut ſe faire ſentir, qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupoit que dans le mort, nous ne la ſentirions pas. Ainſi, plus nous la ſentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous eſt néceſſaire.

Je vous demande pardon de tout ce que j'ai pû vous écrire de trop dur : mais ne doutez pas de mon cœur, & comptez pour rien ce qui vient de moi. Regardez la ſeule main de Dieu, qui s'eſt ſervi de la rudeſſe de la mienne pour vous porter

un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade. Cédez à Dieu ; acquieſcez pleinement ; c'eſt ce qui vous mettra en repos & d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous ſçavez ſi bien dire aux autres. L'occaſion eſt capitale ; c'eſt un tems de criſe. O quelle grace ne coulera point ſur vous, ſi vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaiſſer, & pour vous déſapproprier, tant de votre ſens, que de votre volonté ! Je le prie de vous faire ſi petit, qu'on ne vous trouve plus.

LETTRE CXIX.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée & mêlangée des ſaillies du naturel.

JE comprens, ce me ſemble, aſſez ce qui fait votre peine. Votre état eſt ſi ſimple, ſi ſec & ſi nû, que vous ne trouvez rien pour vous ſoutenir, & que tou-

te sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite & éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre & moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, & qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grace pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, sur-tout quand on est fort vif; & le sentiment intérieur qu'on en a, tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouvemens naturels auxquels on se laisse aller : mais dans le fond on travaille malgré ses fautes à réprimer ses saillies; & quoique ce travail soit simple & peu sensible, il ne laisse pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes

qu'on voit, tiennent l'ame dans la défiance d'elle-même & dans une entiére pauvreté d'eſprit.

Ne vous attriſtez donc point : & quoique Dieu ne vous conſole guéres, ne vous rebutez point de demeurer dans ſon ſein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plûpart des compagnies ne vous ſeroient pas propres, quand même elles ne ſeroient pas dangereuſes : mais je vous ſouhaiterois quelque petite ſociété innocente, qui vous pût amuſer & délaſſer l'eſprit. Pour moi, mon cœur eſt ſec & languiſſant : la vie ne me fait aucun plaiſir ; mais il faut toujours aller en avant, & être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'oſois, je dirois que je le veux lui ſeul & ſans meſure.

LETTRE

LETTRE CXX.

L'expérience de nos défauts & de notre peine à les corriger, ſert à nous rapetiſſer.

JE vous avoue que je ſuis ravi de vous voir accablé par vos défauts, & par l'impuiſſance de les vaincre. Ce déſeſpoir de la nature, qui eſt réduite à n'attendre plus rien de ſoi, & à n'eſpérer que de Dieu, eſt préciſément ce que Dieu veut. Il nous corrigera, quand nous n'eſpérerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il eſt vrai que vous avez un naturel prompt & âpre, avec un fonds de mélancolie qui eſt trop ſenſible à tous les défauts d'autrui, & qui rend les impreſſions difficiles à effacer : mais ce ne ſera jamais votre tempérament que Dieu vous reprochera, puiſque vous ne l'avez pas choiſi, & que vous n'êtes pas libre de vous l'ôter. Il vous ſervira même pour votre ſanctification, ſi vous le portez comme une croix. Mais ce que Dieu

demande de vous, c'eſt que vous faſſiez réellement dans la pratique ce que ſa grace met dans vos mains. Il s'agit d'être petit au-dedans, ne pouvant pas être doux au-dehors. Il s'agit de laiſſer tomber votre hauteur naturelle, dès que la lumiére vous en vient. Il s'agit de réparer par petiteſſe, ce que vous aurez gâté par une ſaillie de hauteur. Il s'agit d'une petiteſſe pratiquée réellement & de ſuite dans les occaſions. Il s'agit d'une ſincére déſappropriation de vos jugemens.

Il n'eſt pas étonnant que la haute opinion que beaucoup de perſonnes ont eûe de toutes vos penſées depuis quelques années, vous ait inſenſiblement accoutumée à une confiance ſecrette en vous-même, & à une hauteur que vous n'apperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous, cent fois plus que les ſaillies de votre humeur. Votre humeur ne vous fera faire que des ſorties bruſques : elle ſervira à vous montrer votre hauteur, que vous ne verriez peut-être jamais ſans ces vivacités qui vous échapent ; mais la ſource du mal n'eſt que dans

la hauteur ſecrette, qui a été nourrie ſi long-tems par les plus beaux prétextes.

Laiſſez-vous donc apetiſſer par vos propres défauts, autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avoit agrandi. Accoutumez-vous à voir les autres ſe paſſer de vos avis, & paſſez-vous vous-même de les juger. Du moins, ſi vous leur dites quelque mot, que ce ſoit par pure ſimplicité; non pour décider & pour corriger, mais ſeulement pour propoſer par ſimple doute, & déſirant qu'on vous avertiſſe comme vous aurez averti. En un mot, le grand point eſt, de vous mettre de plein pied avec tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous, qui leur facilite l'ouverture de cœur. Si vous avez reçu quelque choſe pour eux, il faut le leur donner, moins par correction, que par conſolation & nourriture.

LETTRE CXXI.

Support des défauts d'autrui, & facilité à ſe laiſſer reprendre.

IL m'a paru que vous aviez beſoin de vous élargir le cœur ſur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils ſautent aux yeux, ni éviter les penſées qui vous viennent ſur les principes qui vous paroiſſent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choſes vous donnent. Il ſuffit que vous vouliez ſupporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, & n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des perſonnes.

La perfection ſupporte facilement l'imperfection d'autrui : elle ſe fait tout à tous. Il faut ſe familiariſer avec les défauts les plus groſſiers dans de bonnes ames ; & les laiſſer tranquillement, juſ-

qu'à ce que Dieu donne le ſignal pour les leur ôter peu à peu : autrement, on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laiſſe dans les ames les plus avancées, certaines foibleſſes entiérement diſproportionnées à leur état éminent, comme on laiſſe des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins*, dans un terrain qu'on a raſé, pour faire voir par ces reſtes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laiſſe auſſi dans les plus grandes ames des *temoins*, ou reſtes de ce qu'il en a ôté de miſére.

Il faut que ces perſonnes travaillent, chacune ſelon leur dégré, à leur correction, & que vous travailliez au ſupport de leurs foibleſſes. Vous devez comprendre par votre propre expérience en cette occaſion, que la correction eſt fort amére : puiſque vous en ſentez l'amertume, ſouvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zéle empreſſé pour corriger, mais une délicateſſe qui vous ſerre aiſément le cœur.

Je vous demande plus que jamais,

de ne m'épargner point ſur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne ſera point un grand malheur. Si vos avis me bleſſent, cette ſenſibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif: ainſi, vous m'aurez toujours fait un grand bien, en m'exerçant à la petiteſſe, & en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaiſſé qu'un autre, à proportion de ce que je ſuis plus élevé par mon caractére, & que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai beſoin de cette ſimplicité; & j'eſpére qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.

LETTRE CXXII.

Circonſpection néceſſaire dans la correction d'autrui. On ne doit juger des défauts, que ſuivant que Dieu les fait voir, quand on l'ecoute dans le recueillement.

VOTRE derniére Lettre m'a fait un ſenſible plaiſir : je remercie Dieu qui vous l'a fait écrire. Je ſuis également perſuadé, & de votre ſincérité pour vouloir dire tout, & de votre impuiſſance de le faire. Pendant que nous ne ſommes point encore entiérement parfaits, nous ne pouvons nous connoître qu'imparfaitement. Le même amour propre qui fait nos défauts, les cache très-ſubtilement, & aux yeux d'autrui, & aux nôtres. L'amour propre ne peut ſupporter la vûe de lui-même : il en mourroit de honte & de dépit. S'il ſe voit par quelque coin, il ſe met dans quelque faux jour pour adoucir ſa laideur, & pour avoir de quoi

s'en conſoler. Ainſi, il y a toujours quelque reſte d'illuſion en nous, pendant qu'il y reſte quelque imperfection & quelque fonds d'amour propre.

Il faudroit que l'amour propre fût déraciné, & que l'amour de Dieu agît ſeul en nous, pour nous montrer parfaitement à nous-mêmes. Alors, le même principe qui nous feroit voir nos imperfections, nous les ôteroit. Juſques-là, on ne ſe connoît qu'à demi, parce qu'on n'eſt qu'à demi à Dieu, étant encore à ſoi beaucoup plus qu'on ne croit, & qu'on n'oſe ſe le laiſſer voir. Quand la vérité ſera pleinement en nous, nous l'y verrons toute pleine: ne nous aimant plus que par pure charité, nous nous verrons ſans intérêt & ſans flatterie, comme nous verrons le prochain. En attendant, Dieu épargne notre foibleſſe, en ne nous découvrant notre laideur, qu'à proportion du courage qu'il nous donne pour en ſupporter la vûe. Il ne nous montre à nous-mêmes que par morceaux, tantôt l'un, tantôt l'autre, à meſure qu'il veut entreprendre en nous quelque correction. Sans cette préparation miſéricordieuſe qui proportion-

ne la force à la lumiére, l'étude de nos miſéres ne produiroit que le déſeſpoir.

Les perſonnes qui conduiſent, ne doivent nous développer nos défauts, que quand Dieu commence à nous y préparer. Il faut voir un défaut avec patience, & n'en rien dire au-dehors, juſqu'à ce que Dieu commence à le reprocher au-dedans. Il faut même faire comme Dieu, qui adoucit ce reproche ; enſorte que la perſonne croit que c'eſt moins Dieu qu'elle-même, qui s'accuſe & qui ſent ce qui bleſſe l'amour. Toute autre conduite où l'on reprend avec impatience, parce qu'on eſt choqué de ce qui eſt défectueux, eſt une critique humaine, & non une correction de grace. C'eſt par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'eſt un amour propre ſubtil & pénétrant, qui ne pardonne rien à l'amour propre d'autrui. Plus il eſt amour propre, plus il eſt ſévére cenſeur. Il n'y a rien de ſi choquant que les travers d'un amour propre, à un autre amour propre délicat & hautain. Les paſſions d'autrui paroiſſent infiniment ridicules & inſupportables, à quiconque eſt ſivré aux ſiennes. Au

contraire, l'amour de Dieu eſt plein d'égards, de ſupports, de ménagemens & de condeſcendances. Il ſe proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois. Moins on s'aime, plus on s'accommode aux imperfections de l'amour propre d'autrui pour les guérir patiemment. On ne fait jamais aucune inciſion, ſans mettre beaucoup d'onction ſur la plaie; on ne purge le malade, qu'en le nourriſſant: on ne hazarde aucune opération, que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années pour placer un avis ſalutaire. On attend que la Providence en donne l'occaſion au-dehors, & que la grace en donne l'ouverture au-dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr, vous l'arrachez à pure perte.

De plus, vous avez raiſon de dire que vos diſpoſitions changeantes vous échapent, & que vous ne ſçavez que dire de vous. Comme la plûpart des diſpoſitions ſont paſſagéres & mélangées, celles qu'on tâche d'expliquer, deviennent fauſſes avant que l'explication en ſoit

achevée : il en ſurvient une autre toute différente, qui tombe auſſi à ſon tour dans une apparence de fauſſeté. Mais il faut ſe borner à dire de ſoi ce qui en paroît vrai dans le moment où l'on ouvre ſon cœur. Il n'eſt pas néceſſaire de dire tout en s'attachant à un examen méthodique : il ſuffit de ne rien retenir par défaut de ſimplicité, & de ne rien adoucir par les couleurs flatteuſes de l'amour propre. Dieu ſupplée le reſte ſelon le beſoin, en faveur d'un cœur droit ; & les ames éclairées par la grace, remarquent ſans peine ce qu'on ne ſçait pas leur dire, quand on eſt devant elles, naïf, ingénu & ſans réſerve.

Pour nos amis imparfaits, ils ne peuvent nous connoître qu'imparfaitement. Souvent ils ne jugent de nous que par les défauts extérieurs qui ſe font ſentir dans la ſociété, & qui incommodent leur amour propre. L'amour propre eſt un cenſeur âpre, rigoureux, ſoupçonneux & implacable. Le même amour propre qui leur adoucit leurs propres défauts, leur groſſit les nôtres. Comme ils ſont dans un point de vûe très-different du nô-

tre, ils voyent en nous ce que nous n'y voyons pas, & ils n'y voyent pas ce que nous y voyons. Ils y voyent avec ſubtilité & pénétration beaucoup de choſes qui bleſſent la délicateſſe & la jalouſie de leur amour propre, & que le nôtre nous déguiſe; mais ils ne voyent point dans notre fond intime ce qui ſalit nos vertus, & qui ne déplaît qu'à Dieu ſeul. Ainſi, leur jugement le plus approfondi eſt bien ſuperficiel. Ma concluſion eſt, qu'il ſuffit d'écouter Dieu dans un profond ſilence intérieur, & de dire en ſimplicité pour & contre ſoi, tout ce qu'on croit voir à la pure lumiére de Dieu, dans le moment où l'on tâche de ſe faire connoître.

Vous me direz peut-être, que ce ſilence intérieur eſt difficile quand on eſt dans la ſéchereſſe, dans le vuide de Dieu, & dans l'inſenſibilité que vous m'avez dépeinte. Vous ajouterez peut-être, que vous ne ſçauriez travailler activement à vous recueillir.

Mais je ne vous demande point un recueillement actif & d'induſtrie: c'eſt ſe recueillir paſſivement que de ne ſe diſſi-

per pas; & que de laiſſer tomber l'activité naturelle qui diſſipe. Il faut encore plus éviter l'activité pour la diſſipation, que pour le recueillement. Il ſuffit de laiſſer faire Dieu, & de ne l'interrompre pas par des occupations ſuperflues qui flattent le goût ou la vanité. Il ſuffit de laiſſer ſouvent tomber l'activité propre par une ſimple ceſſation ou repos, qui nous fait rentrer ſans aucun effort dans la dépendance de la grace. Il faut s'occuper peu du prochain, lui demander peu, en attendre peu, & ne croire pas qu'il nous manque, quand notre amour propre eſt tenté de croire qu'il y trouve quelque mécompte. Il faut laiſſer tout effacer, & porter petitement toute peine qui ne s'efface pas.

Ce recueillement paſſif eſt très-différent de l'actif, qu'on ſe procure par travail & par induſtrie, en ſe propoſant certains objets diſtincts & arrangés. Celui-là (*a*) n'eſt qu'un repos du fond, qui eſt dégagé des objets extérieurs de ce monde. Dieu eſt moins alors l'objet diſtinct de nos penſées au-dehors, qu'il

(*a*) Le paſſif.

n'eſt le principe de vie qui régle nos occupations. En cet état on fait en paix, & ſans empreſſement ni inquiétude, tout ce qu'on a à faire. L'eſprit de grace le ſuggére doucement. Mais cet eſprit jaloux arrête & ſuſpend notre action, dès que l'activité de l'amour propre commence à s'y mêler. Alors, la ſimple non-action fait tomber ce qui eſt naturel, & remet l'ame avec Dieu, pour recommencer au-dehors ſans activité, le ſimple accompliſſement de ſes devoirs.

En cet état, l'ame eſt libre dans toutes les ſujettions extérieures; parce qu'elle ne prend rien pour elle de tout ce qu'elle fait : elle ne le fait que pour le beſoin. Elle ne prévoit rien par curioſité; elle ſe borne au moment préſent; elle abandonne le paſſé à Dieu; elle n'agit jamais que par dépendance. Elle s'amuſe pour le beſoin de ſe délaſſer & par petiteſſe; mais elle eſt ſobre en tout, parce que l'eſprit de mort eſt ſa vie. Elle eſt contente, ne voulant rien.

Pour demeurer dans ce repos, il faut laiſſer ſans ceſſe tomber tout ce qui en

fait ſortir. Il faut ſe faire taire très-ſouvent, pour être en état d'écouter le maître intérieur qui enſeigne toute vérité ; & ſi nous ſommes fidéles à l'écouter, il ne manquera pas de nous faire taire ſouvent. Quand nous n'entendons pas cette voix intime & délicate de l'Eſprit, qui eſt l'ame de notre ame, c'eſt une marque que nous ne nous taiſons point pour l'écouter. Sa voix n'eſt point quelque choſe d'étranger : Dieu eſt dans notre ame, comme notre ame dans notre corps. C'eſt quelque choſe que nous ne diſtinguons plus de nous, mais quelque choſe qui nous méne, qui nous retient, & qui rompt toutes nos activités.

Le ſilence que nous lui devons pour l'écouter, n'eſt qu'une ſimple fidélité à n'agir que par dépendance, & à ceſſer dès qu'il nous fait ſentir que cette dépendance commence à s'altérer. Il ne faut qu'une volonté ſouple, docile & dégagée de tout, pour s'accommoder à cette impreſſion. L'eſprit de grace nous apprend lui-même à dépendre de lui en toute occaſion. Ce n'eſt point une inſpiration miraculeuſe, qui expoſe à l'illu-

ſion & au fanatiſme ; ce n'eſt qu'une paix du fond, pour ſe prêter ſans ceſſe à l'Eſprit de Dieu dans les ténébres de la foi, ſans rien croire que les vérités révélées, & ſans rien pratiquer que les commandemens évangéliques.

Pour votre inſenſibilité dans un état de ſéchereſſe, de foibleſſe, d'obſcurité & de miſére intérieure, je n'en ſuis point en peine, pourvû que vous demeuriez dans ce *recueillement paſſif*, dont je viens de parler, avec une petiteſſe & une docilité ſans réſerve. Quand je parle de docilité, je ne vous la propoſe que pour N..... & je ſçai combien votre cœur a toujours été ouvert de ce côté-là. Nous ne ſommes en ſûreté, qu'autant que nous ne croyons pas y être, & que nous donnons par petiteſſe, aux plus petits même, la liberté de nous reprendre. Pour moi, je veux être repris par tous ceux qui voudront me dire ce qu'ils ont remarqué en moi ; & j'eſpére par la grace de Dieu de ne m'élever point au-deſſus d'aucun des plus petits.

LETTRE

LETTRE CXXIII.

Souffrir ſans perdre courage & avec fidélité, ſous la main de Dieu, les opérations douloureuſes qui nous rapetiſſent.

C'EST dans la peine & dans l'amertume, que je vous goûte davantage. J'ai vû de la candeur & de la petiteſſe dans vos Lettres, & j'en remercie Dieu avec attendriſſement. Il faut aimer ce que Dieu aime ; & je ne doute point qu'il ne nous aime davantage, quand il nous rapetiſſe en nous rabaiſſant. Pendant que cette opération vous eſt douloureuſe, comptez qu'elle vous eſt utile & néceſſaire. Le Chirurgien ne nous fait du mal, qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne ſent rien quand on ne coupe que la chair déja morte. Si vous étiez mort aux choſes dont il s'agit, leur retranchement ne vous cauſeroit aucune douleur. Détachez-vous abſolument, ſi vous voulez être en paix & mourir à vous-même.

Ne vous contentez pas de faire certains efforts, & d'être petit par ſecouſſes. Délaiſſez-vous ſans aucune réſerve à Dieu, pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ſes deſſeins. Courage ſans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous, non-ſeulement à N..... pour vous laiſſer redreſſer : mais encore aux plus petits, qui ſe mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne ſont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiſcréte, ils ſeront excellens pour vous, qui les recevrez en eſprit de déſappropriation & de mort.

Pour vos défauts, ſupportez-les avec patience comme ceux du prochain, ſans les flatter ni excuſer. Il ne faut pas les vouloir garder, puiſqu'ils déplaiſent à Dieu : mais il faut ſentir votre impuiſſance de les vaincre, & profiter de l'abjection qu'ils vous cauſent à vos propres yeux, pour déſeſpérer de vous-même. Juſqu'à ce déſeſpoir de la nature, il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais déſeſpérer des bontés de Dieu ſur nous, &

ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on déſeſpére de ſoi pour n'eſpérer qu'en Dieu ſur la correction de ſes défauts, plus l'œuvre de la correction eſt avancée. Mais auſſi il ne faut pas que l'on compte ſur Dieu, ſans travailler fortement de notre part. La grace ne travaille avec fruit en nous, qu'autant qu'elle nous fait travailler ſans relâche avec elle. Il faut veiller, ſe faire violence, craindre de ſe flatter, écouter avec docilité les avis les plus humilians, & ne ſe croire fidéle à Dieu, qu'à proportion des ſacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à ſoi-même.

LETTRE CXXIV.

Se laiſſer juger & ſe corriger, en ſuivant l'eſprit de grace.

C'EST à N..... à ſe laiſſer juger par les perſonnes qui le connoiſſent, & qui ſont unies avec lui dans la même voie. Ce n'eſt pas aſſez de croire ce dont nous avons l'expérience, il faut croire tout, quoiqu'on ne le voye pas, & le

ſuppoſer vrai. Je compte que c'eſt faute d'attention que N..... ne l'a pas vû. Il reſte le point principal, qui eſt de ſe corriger ; c'eſt à quoi il faut travailler en la maniére qui convient ; il faut le faire avec paix, ſimplicité & petiteſſe. Dieu veuille qu'il le faſſe comme je le dis.

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour ſa correction, & qu'elle doit venir par une ſimple fidélité à l'attrait de chaque moment, ſans former des projets, ni employer certains moyens. Il ſuffit de demeurer dans une certaine paix, où l'eſprit de grace fait ſentir ce qui ſeroit d'un mouvement propre, & d'une recherche ſecrette de ſa ſatisfaction.

LETTRE CXXV.

Souffrir avec acquieſcement la vûe de ſes défauts & la douleur qu'elle cauſe.

JAMAIS les cœurs ne vous furent plus ouverts qu'ils le ſont ; mais Dieu permet que vous ne les voyiez pas,

& que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos ſenſibilités & toutes vos penſées ſans fondement, ſe tourneront à bien, pourvû que vous n'y ajoûtiez aucun conſentement libre. Quand même vous ſeriez rongé par la cruelle jalouſie, vous ne ſeriez que dans la peine des ames du Purgatoire, qui, comme vous ſçavez, ſouffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté, & qu'on accepte avec amour, peut être grande; mais elle porte avec ſoi une très-douce conſolation. On ſouffre beaucoup; mais on eſt content de ſouffrir, & on ne voudroit pas diminuer ſa ſouffrance. Si nous pouvions interroger les ames du Purgatoire ſur leur état, elles nous répondroient: Nous ſouffrons une douleur terrible; mais rien n'ôte tant à la douleur ſa cruauté, qu'un plein acquieſcement; nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'eſt le feu de l'amour jaloux & vengeur qui les brûle. C'eſt le feu de la jalouſie de l'amour propre qui vous brûle, & que Dieu tourne contre lui-même pour ſa-

crifier tout au pur amour. Acquieſcez avec abandon. Ne vous écoutez plus, vous ne faites qu'allonger votre Purgatoire ; & vous le changeriez en Enfer, ſi vous réſiſtiez à l'Eſprit de Dieu.

LETTRE CXXVI.

S'accoutumer à voir ſa laideur intérieure ; en eſpérant toujours en Dieu.

J'Ai vû la Lettre que vous avez reçûe : elle eſt excellente ; & vous lui reſſemblerez, ſi vous êtes fidéle à la ſuivre. Déſeſpérez toujours de vos propres efforts, qui vous épuiſent ſans vous ſoutenir ; & n'eſpérez qu'en la grace, à l'opération ſainte, unie & paiſible de laquelle il faut s'accommoder. Ne réſiſtez point à Dieu, & vous aurez la paix dans vos ſouffrances mêmes. Dites-nous tout ; non pour vous livrer à la tentation par des raiſonnemens ſans fin, mais par pure ſimplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'eſt point dans le ſentiment involontaire de jalouſie, qui ne

ſeroit que vous humilier très-utilement. Il eſt dans la révolte de votre cœur, qui ne peut ſouffrir un mal ſi honteux; & qui ſous prétexte de délicateſſe de conſcience, veut ſecouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité, ni repos, que quand vous conſentirez pleinement à éprouver toute votre vie, tous les ſentimens indignes & honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini; mais ce mal ſera un merveilleux reméde à votre orgueil, dès que vous voudrez vous le laiſſer appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuſte, jalouſe, envieuſe, inégale, ombrageuſe. La paix eſt là: vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu juſqu'ici à déſobéir? Il faut que Dieu faſſe à chaque fois un miracle de grace pour vous dompter: vous uſez tout, & votre amour propre ſe déguiſe en dévotion bien empéſée, pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui eſt une opération détruiſante. Laiſſez-vous détruire, & Dieu fera tout en vous.

LETTRE CXXVII.

Ne point écouter ce que nous dit l'amour propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu.

JE vous conjure de ne vous point écouter. L'amour propre parle à une oreille, & l'amour de Dieu à l'autre. L'amour propre eſt impétueux, inquiet, hardi & entraînant. L'amour de Dieu eſt ſimple, paiſible, de peu de paroles. Il parle d'une voix douce & délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour propre qui crie, on ne peut plus diſcerner la voix tranquille & modeſte du ſaint amour. Chacun ne parle que de ſon objet. L'amour propre ne parle que du *moi*, qui, ſelon lui, n'eſt jamais aſſez bien traité. Il n'eſt queſtion que d'amitié, d'égards, d'eſtime : il eſt au déſeſpoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* ſoit oublié, qu'on le compte pour rien, que Dieu ſeul ſoit tout, que le *moi* qui eſt le Dieu des perſonnes profanes, ſoit

ſoit foulé aux pieds, que l'idole ſoit briſée, & que Dieu devienne le *moi* des ames Epouſes, enſorte que Dieu ſoit ce qui les occupe, comme les autres ſont occupées du *moi*. Faites taire l'amour-propre, parleur, vain & plaintif, pour écouter dans le ſilence du cœur cet autre amour, qui ne parle qu'autant qu'on le conſulte. Ne laiſſez pas de dire par ſimplicité vos peines aux perſonnes qui peuvent vous ſoulager.

LETTRE CXXVIII.

Ne point écouter l'imagination, ni les ſentimens; mais Dieu en toutes choſes, avec démiſſion d'eſprit.

JE ſuis véritablement en inquiétude ſur vos peines. Je vous envoye une perſonne qui vous parlera avec grace & ſimplicité, en attendant que je puiſſe vous aller voir. Ce que je me borne à vous demander, eſt que vous ne preniez point pour des jugemens arrêtés & volontai-

res toutes les chiméres qui paſſent dans votre imagination, comme dans celle de tout le genre humain. Plus on eſt ombrageux contre ces chiméres, plus elles excitent une imagination vive & effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos ſentimens douloureux, il la faut porter comme la fiévre. Cette violence ſe calme bientôt, quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attiſe pas eſt bientôt éteint.

Soyez foible, mais ſoyez petite. Soyez impuiſſante pour le bien, mais ſoyez ſimple. Supportez-vous, ſupportez les autres. Conſentez qu'ils vous ſupportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui, ni de vous. Le fond doit être tout occupé de Dieu : la vûe volontaire de ſoi & d'autrui ne doit venir que comme par occaſion, ſuivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un ſimple inſtrument de providence. Il faut que je vous ſois pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage.

Il faut mourir à moi, afin que je vous ſois un moyen de mort pour tout le reſte. Ne ſoyez point fâchée de trouver en moi tant de ſujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en eſprit de foi pure. Quand même je ſerois le plus indigne & le plus méchant des hommes, je ne laiſſerois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvû que vous vous prêtiez à ſes deſſeins. Mais, par votre réſiſtance continuelle, ſous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main, ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous ſuivez, non-ſeulement votre eſprit, mais encore votre imagination, dans tout ce qu'elle vous préſente de plus faux & de moins vrai-ſemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus conſtant & de plus néceſſaire. Cette indocilité brouille tout. Non-ſeulement vous ne cédez point dans les tems de trouble; mais encore vous n'acquieſcez jamais pleinement par démiſſion d'eſprit, pour laiſſer tomber votre activité. O mon Dieu, quand ſerez-vous pauvre d'eſprit & conſentant à cette bienheureu-

ſe pauvreté ! Vous paſſez votre vie dans des ſonges douloureux. Soyez, je vous conjure, petite & docile.

LETTRE CXXIX.

Ne point s'entretenir avec ſoi-même ; laiſſer Dieu nous parler ; & l'écouter dans le ſilence.

QUOIQUE vous ne m'écriviez point, je ne puis m'empêcher de vous écrire & de vous preſſer de me donner de vos nouvelles. Etes-vous en paix dans votre ſolitude ? N'y êtes-vous point avec vous-même ? On n'eſt jamais moins ſeul, que quand on eſt avec ſoi. Au moins, on ſe ſépare des autres à certaines heures, & on trouve des entre-deux pour ſe retrancher : mais, dès qu'on eſt livré à ſoi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réſerve. L'amour-propre parle nuit & jour : plus il eſt ſolitaire, plus il eſt vif & importun. Je prie Dieu de prendre ſa place, & de faire lui ſeul toute la ſociété de votre cœur.

Heureuſe l'ame qui ſe tait pour n'écouter que lui ! O qu'il dit de vérités conſolantes, quand il parle en liberté ! Comme on dit tout à Dieu ſans lui dire une certaine ſuite de paroles, il dit tout auſſi de ſon côté ſans ſuite de diſcours. Le cœur de l'homme ne parle jamais ſi parfaitement, que quand il ſe montre & ſe livre parfaitement à Dieu. C'eſt tout dire ſans parole diſtincte, que de s'expoſer au regard Divin, & que de s'abandonner à toute volonté du Bien-aimé. De même, Dieu dit tout ſans parole, quand il montre ſa vérité & ſon amour. Aimez, & vous avez tout dit. Laiſſez-vous à l'amour infini ; & vous avez tout écouté & tout compris.

LETTRE CXXX.

Sacrifice abſolu de l'amour-propre, par un abandon très-réel, quoique dans l'obſcurité.

N..... Vous dira combien je ſuis occupé de vous, & avec quel plaiſir j'apprens que vous êtes en paix. O le grand ſacrifice que la ſimplicité ! C'eſt le martyre de l'amour-propre. Ne le plus écouter, c'eſt la véritable abnégation. On aimeroit mieux ſouffrir les plus cruels tourmens. Dix ans d'auſtérités corporelles ne ſeroient rien, en comparaiſon de ce retranchement des jalouſies & des délicateſſes de l'amour-propre toujours curieux ſur ſoi.

Cet abandon ſeroit le plus grand de tous les ſoutiens, s'il étoit apperçû avec certitude : mais il ne ſeroit plus abandon, ſi on le poſſédoit ; il ſeroit la plus riche & la plus flatteuſe poſſeſſion de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout, nous cache tout, & qu'il

ſoit lui-même caché. Alors, ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choſes qu'il dérobe à notre amour propre. C'eſt que l'unique tréſor du cœur eſt le détachement. Quiconque eſt détaché de tout & de ſoi, retrouve tout & ſoi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc & mourez tous les jours ſur le fumier de Job. JESUS-CHRIST *nous a enrichis*, comme (*a*) parle ſaint Paul, *non de ſes richeſſes viſibles & éclatantes, mais de ſa ſeule pauvreté.* Nous voudrions des étoffes d'or ; mais il ne nous faut que la nudité de JESUS-CHRIST ſur la croix, ou ſes vêtemens déchirés en pluſieurs morceaux, & abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis toutes ces choſes bien à mon aiſe, moi qui cherche le repos & la conſolation, moi qui crains la peine & la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif : mais enfin, c'eſt la vérité qui me condamne, & à la condamnation de laquelle je ſouſcris au fond de mon

(*a*) 2. Cor. 8. v. 9.

cœur, ſi je ne me trompe. Faites de même.

LETTRE CXXXI.

Abandon à la ſeule volonté de Dieu ; détachement de tout le reſte.

J'ENTRE dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque choſe de plus ! Il faut imiter la foi d'Abraham : & aller toujours ſans ſçavoir où. On ne s'égare, que pour ſe propoſer un but de ſon propre choix. Quiconque ne veut rien que la ſeule volonté de Dieu, la trouve par-tout, de quelque côté que la Providence le tourne ; & par conſéquent, il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni deſſein de ſe contenter, va toujours droit, comme il plaît à Dieu. La voie droite eſt de ſe renoncer, afin que Dieu ſeul ſoit tout, & que nous ne ſoyons rien. J'eſpére que celui qui nourrit les petits oiſeaux aura ſoin de vous. Heureux celui qui, comme JESUS-CHRIST, n'a pas de quoi repoſer

ſa tête ! Quand on s'eſt livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure ? Soyez fidéle à Dieu ; & Dieu le ſera à ſes promeſſes. Faites honneur à la Religion qui eſt ſi mépriſée, & elle vous le rendra avec uſure. Montrez au monde un courtiſan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empreſſée, votre goût pour le monde, votre ambition ſecrette, qui ſe gliſſe ſans que vous l'apperceviez. Ne vous engouez point de certaines converſations de politique ou de joli badinage, qui vous diſſipent, qui vous indiſpoſent au recueillement & à l'oraiſon. Parlez peu ; coupez court ; ménagez votre tems ; travaillez avec ordre & de ſuite ; mettez les œuvres en la place des beaux diſcours. Encore une fois, l'avenir n'eſt point encore à vous. Il n'y ſera peut-être jamais : bornez-vous au préſent : mangez le pain quotidien : (*a*) *Demain aura ſoin de lui-même : à chaque jour ſuffit ſon mal.* C'eſt tenter Dieu, que de faire proviſion de manne pour deux jours ; elle ſe corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grace de de-

(*a*) Matth. 6. v. 34.

main : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment préſent, petite éternité pour nous.

LETTRE CXXXII.

Porter la croix, & s'abandonner à la Providence.

ON ne peut être plus vivement touché que je le ſuis, de tout ce qui vous eſt arrivé. Il faut porter la croix comme un tréſor ; c'eſt par elle que nous ſommes rendus dignes de Dieu, & conformes à ſon Fils. Les croix ſont partie du pain quotidien. Dieu en régle la meſure ſelon vos vrais beſoins, qu'il connoît, & que nous ignorons. Laiſſons-le faire, & abandonnons-nous à ſa main. Soyez enfant de la Providence. Laiſſez raiſonner vos parens & amis. Ne penſez point de loin à l'avenir. La manne ſe corrompoit quand on vouloit par précaution en faire proviſion pour plus d'un jour. Ne dites point : qu'eſt-ce que nous ferons demain ? *Le jour de demain aura ſoin de lui-*

même. (*a*) Bornez-vous aujourd'hui au beſoin préſent : Dieu vous donnera en chaque jour les ſecours proportionnés à ce beſoin-là : (*b*) *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* La Providence feroit des miracles pour nous : mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faiſons nous-même par une induſtrie inquiette, une providence auſſi fautive, que celle de Dieu ſeroit aſſûrée.

Quand à N.... il aime la Religion, & a des principes de vertu : mais il a beſoin d'être nourri & ſoutenu. Il faut le ſecourir ſans le gêner. Vous connoiſſez ſon eſprit vif & ſes longues habitudes : il faut lui paſſer bien des choſes, que je ne vous paſſerois pas. Dieu ſçait mieux que nous, ce qu'il a mis dans chaque homme, & ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, ſupportez, reſpectez, eſpérez, fiez-vous au maître des cœurs, qui eſt fidéle à ſes promeſſes. Soyez fidéle & docile vous-même. Mettez à profit vos foibleſſes par une défiance infinie de vous-mê-

(*a*) Matth. 6. v. 34.
(*b*) Pſ. 33. v. 11.

me, & par une ſoupleſſe enfantine pour vous laiſſer corriger. La petiteſſe ſera votre force dans la foibleſſe même.

LETTRE CXXXIII.

Croix & abandon en foi.

JE ne doute point que Notre-Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ſes amis, c'eſt-à-dire avec des croix, des ſouffrances & des humiliations. Ces voyes & ces moyens dont Dieu ſe ſert pour attirer à ſoi les ames, ſont bien mieux & plus vîte l'ouvrage, que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de ſoi-même, & arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine : mais Dieu qui connoît ſes taniéres, le va attaquer dans ſon fort & ſur ſon fonds.

Si nous étions aſſez forts & fidéles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, & le ſuivre ſimplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas beſoin de gran-

des applications d'eſprit pour travailler à la perfection : mais, parce que nous ſommes ſi foibles dans la foi, que nous voulons ſçavoir par-tout où nous allons, ſans nous en fier à Dieu, c'eſt ce qui allonge notre chemin, & qui gâte nos affaires ſpirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, & juſques au dernier reſpir; & il ne vous délaiſſera pas.

LETTRE CXXXIV.

Ne point agir par naturel, & amortir ſa vivacité.

SUIVEZ la voie de mort, dans laquelle Notre-Seigneur vous a mis; & travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel, qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez perſuadé que tout ce que nous faiſons par ce que nous ſommes, je veux dire, ſelon notre humeur & tempérament, n'ayant rien de ſurnaturel, nous rend ce que nous faiſons inutile pour nous avancer en Dieu : & parce que ſa divine Majeſté demande des

ames qu'elle attire à ſoi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin derniére, & dans la plénitude du vrai bien, lorſque nous agiſſons par nous-mêmes & ſelon notre humeur, tout ce que nous faiſons ſe réfléchit ſur nous-mêmes, & en demeure-là ; & Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous eſt, de réprimer la vivacité de vos humeurs & paſſions ; & que c'eſt très-peu de choſe de voir & pénétrer les ſecrets de la vie ſpirituelle, ſi on ne met point en exécution les moyens qui ſont néceſſaires pour parvenir à ſa fin, qui eſt l'union réelle & véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'eſprit, mais bonne volonté dans les occaſions qui ſe préſentent.

LETTRE CXXXV.

Agir ſimplement dans le choix des ſociétés. Les doutes viennent de trop raiſonner, & ne ſe guériſſent que par l'abandon en pure foi. Le ſacrifice doit ſe conſommer ſans compaſſion.

LA ſolitude vous eſt utile juſqu'à un certain point : elle vous convient mieux qu'une régle de communauté qui gêneroit votre attrait de grace ; mais vous pourriez facilement vous mécompter ſur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les perſonnes, avec leſquelles vous avez des liaiſons intérieures de grace, ou des liaiſons extérieures de providence ; encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les perſonnes de ces deux ſortes; & ſans tant raiſonner, il faut en chaque occaſion ſuivre votre cœur pour voir ou ne pas voir les perſonnes qu'il eſt permis communément de voir ; ſur-tout, ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous ſoutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitaſſiez toute activité par rapport à la perſonne ſur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une régle, ni de vous éloigner, ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous ſeulement à portée de lui être utile, & de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais. Montrez-lui un cœur toujours ouvert & toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui ſelon les occaſions avec ſimplicité, pour la rappeller à la véritable vocation de Dieu. Avertiſſez-la des piéges à craindre ; mais ne vous inquiétez point, & n'eſpérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, & vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas. Le doute eſt un ſupplice : mais ne raiſonnez point, & vous ne douterez plus. L'obſcurité de la pure foi eſt bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur conſolation & leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent, & le laiſſent en pleine paix. Le doute eſt le trouble d'une ame livrée à elle-

elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, & qui cherche des sûretés impoſſibles par amour-propre. Qu'avez-vous ſacrifié à Dieu, ſinon votre propre jugement & votre intérêt ? Voulez-vous perdre de vûe ce qui a toujours été votre but, dès le premier pas que vous avez fait, ſçavoir, de vous abandonner à Dieu ? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, & demander à Dieu qu'il s'aſſujettiſſe à vos régles, au lieu qu'il veut, & que vous lui avez promis, de marcher comme Abraham, dans la profonde nuit de la foi ? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, ſi vous aviez des miracles & des révélations, pour vous aſſûrer de votre voie ? Les miracles mêmes & les révélations s'uſeroient bientôt, & vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fonds, ſi vous le ſuivez ſimplement, diſſipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre eſprit raſſemble dans ſa peine, & ce que votre fonds conſerve dans

la paix. Le dernier eſt de Dieu ; l'autre n'eſt que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine ? Pour Dieu, ou pour vous ? Si ce n'étoit que pour Dieu ſeul, ce ſeroit une vûe ſimple, paiſible, forte, & qui nourriroit votre cœur, & vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire, c'eſt de vous dont vous êtes en peine. C'eſt une inquiétude, un trouble, une diſſipation, un deſſéchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, & de ne vous laiſſer jamais mourir.

Que puis-je vous répondre ? Vous demandez à être revêtue ; je ne puis vous ſouhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés ; & Dieu eſt jaloux de ne vous en ſouffrir aucune. Vous cherchez à vivre ; & il ne s'agit plus que d'achever de mourir & d'expirer dans le délaiſſement ſenſible. Vous me demandez des moyens ; il n'y a plus de moyens ; c'eſt en les laiſſant tomber tous, que l'œuvre de mort ſe conſomme. Que reſte-t-il à faire à celui qui eſt ſur la roue ? Faut-il lui donner des remédes ou des alimens ? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il de-

mande ? Non ; ce ſeroit prolonger ſon ſupplice par une cruelle complaiſance, & éluder l'exécution de la ſentence du Juge. Que faut-il donc ? Rien que ne rien faire, & le laiſſer au plutôt mourir.

LETTRE CXXXVI.

Souffrir avec patience & ſans ſe troubler, les ſentimens pénibles qui ne ſont pas dans la volonté, & qui humilient.

ON ne peut être plus en peine que je le ſuis, de l'état où vous êtes. Vos douleurs ſont involontaires ; & elles ſe tourneront en mérite, dès que vous les ſouffrirez avec patience & humilité. Vous feriez de vos ſouffrances agréables à Dieu, une infidélité dangereuſe, ſi vous les écoutiez trop. Ce n'eſt rien que d'avoir le ſentiment des paſſions les plus injuſtes, pourvû qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Dieu permet que votre imagination vous groſſiſſe les objets, pour vous faire ſouf-

frir & pour vous humilier. Entrez dans ſes deſſeins crucifians. Laiſſez-vous attacher à la croix que Dieu vous préſente : mais n'y en ajoûtez aucune de votre invention. C'eſt dans les commencemens de la tentation, qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute ſimple. Mon Dieu, quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos ſentimens les plus pénibles, ſi vous vouliez bien les ſouffrir, & vous délaiſſer ſans aucun retour volontaire de délicateſſe pour vous-même ! L'amour-propre déſeſpéré crie les hauts cris. Je ne m'en étonne pas : tant mieux qu'il ait ſujet de bien crier. Allez toujours votre chemin ſans écouter ſes cris. Cette fidélité toute ſimple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y ſeroit plus, & le trouble eſt ce qui les rend inſupportables. Demeurez dans le ſein de Dieu, & il vous ſoulagera.

LETTRE CXXXVII.

Souffrir avec petiteſſe & abandon, & en n'écoutant que Dieu.

J'ESPÉRE que Dieu calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter, ni le ſentiment vif & douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois ſeulement que vous n'y ajoutaſſiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à pluſieurs repriſes. J'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie ſource de vos plus grandes peines. D'ailleurs, vous dites que vous ne ſçauriez vous empêcher d'écouter vos raiſons, parce qu'elles vous paroiſſent claires. Mais prenez garde que toutes les perſonnes ſoupçonneuſes & indociles en diſent autant. Il faut ſe faire taire; non par effort, mais par ſimple & paiſible volonté de laiſſer faire Dieu, & par pur abandon à ſa grace.

Un rien vous dure des heures & des

jours, parce que vous attiſez le feu ; & par-là il s'envenime dans votre cœur. Ne vous en faites donc point des croix au-delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous ſentez ce qu'il veut : ne voyez & n'écoutez que cela ; tout le reſte eſt tentation. Obéiſſez ſans conſulter, ni votre raiſon, ni vos forces. Dieu fera tout, ſi vous le laiſſez faire. Je vous conjure de l'écouter dans un vrai ſilence intérieur. Encore une fois, la tentation, quelque humiliante quelle paroiſſe, ſe tourne à profit, quand on la ſouffre en paix ſans y conſentir. C'eſt l'humiliation même qui en eſt le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour-propre, eſt préciſément de quoi nous avons beſoin. Il n'y a aucun ſentiment injuſte dont je ſois en peine, quand on le découvre avec ſimplicité, & qu'on n'y adhére pas volontairement. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet, qu'afin que vous lui en laiſſiez le ſacrifice. Cherchez en JESUS-CHRIST la paix, que vous ne trouverez jamais en vous-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ne point prendre de réſolution, pendant que le trouble de la tentation dure.

L'EXCE's de votre peine eſt comme un torrent, qu'il faut laiſſer écouler. Nulle parole ne fait impreſſion ſur vous, & vous penſez voir avec la derniére évidence les choſes les moins réelles : mais c'eſt l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que nonobſtant tout votre bon eſprit, vous n'appercevez pas ce qui ſaute aux yeux, & vous croyez voir clairement ce qui n'eſt point. Dieu tirera ſa gloire de tout dans votre cœur, pourvû que vous ſoyez fidéle à vous délaiſſer dans ſes mains. Mais rien ne ſeroit plus inexcuſable, que de prendre des réſolutions dans un état de trouble, qui porte manifeſtement avec ſoi l'impuiſſance de rien faire ſelon Dieu.

Quand vous ſerez calmé, faites en eſprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de

Dieu ſur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraiſon, à la ſimplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier. Ecoutez Dieu ſans vous écouter. Alors, faites tout ce que vous aurez au cœur : je ne crains pas qu'un tel eſprit vous laiſſe prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir ſe croire ſoi-même, quand on eſt dans le dernier excès de la peine, & quand on s'eſt livré à une tentation violente d'amour-propre, c'eſt vouloir s'égarer. Demandez-le à tel Confeſſeur droit & ſenſé qu'il vous plaira de choiſir. Il vous dira, qu'il ne vous eſt permis de prendre des réſolutions, qu'après que vous ſerez rentré dans la tranquillité & le recueillement. Il vous dira, que c'eſt vouloir ſe tromper ſoi-même, que de ne ſe défier pas de ſoi dans un état de peine, où la nature eſt ſi injuſte & ſi irritée.

Vous me répondrez, que je veux empêcher votre changement, en vous empêchant de le faire dans le ſeul tems où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le ſçait : je ne ſonge, ni à le permettre, ni à l'empêcher : je ne ſonge qu'à faire enſorte que vous ne manquiez pas

à

à Dieu. Or, il eſt plus clair que le jour que vous lui manqueriez, ſi vous preniez conſeil d'un amour propre piqué au vif, & d'un dépit pouſſé au déſeſpoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour propre, quand même Dieu ne le voudroit pas ? A Dieu ne plaiſe ! Attendez donc que vous ſoyez en état de le conſulter. Pour mériter ſes lumiéres, il faut être également prêt à tout, & ne tenir à rien qu'on ne ſoit diſpoſé à lui ſacrifier.

LETTRE CXXXIX.

Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, & qui ſe défend contre le dernier coup de mort.

VOTRE Lettre me donne une vraie conſolation. J'y vois Dieu qui ne ſe laſſe point de vous pourſuivre avec amour, lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui

échaper ! O ſi vous vous en donniez autant pour le laiſſer faire ! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puiſque vous vous donnez tant de torture, toutes les fois que vous voulez retenir un reſte de vie mourante & douloureuſe ?. Laiſſez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour propre. Il ne vous faut que de la ſimplicité, & que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnaſſe des remédes pour vivre encore, quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde : vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, induſtrieux pour ſe ronger ſoi-même. Vous y trouverez Dieu jaloux & inexorable pour demander l'entiére mort. Vous porterez en vous ces deux jalouſies qui déchireront vos entrailles. Mourez ; le moindre reſte de vie n'eſt que douleur. Il n'y a que la mort qui ôte le ſentiment. Délaiſſez-vous au coup de la main de Dieu.

LETTRE CXL.

Sur quoi tombe la jalouſie de Dieu.

IL m'a paru par vos Lettres que votre cœur eſt un peu élargi. O que je vous déſire cette largeur ! L'amour la donne, la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour propre ſur les peines : mais vous les avez au dernier excès ſur les fautes. C'eſt faire injure au Bien-aimé que de le croire ſans condeſcendance, ſur les petites fautes qui échapent ſans mauvaiſe volonté. Sa jalouſie ne ſe tourne point de ce côté-là. Elle ſe tourne bien plus vers les rafinemens d'un amour propre compoſé, qui ſe mire dans la ſymmétrie de ſes vertûs. L'amour dépris de ſoi-même, n'eſt pas ſi délicat ſur ſoi. Il eſt bien plus occupé du Bien-aimé. Il eſt ſimple, confiant, & ne fait qu'aimer. Soyez ainſi, & la paix abondera dans votre cœur.

LETTRE CXLI.

Conſolation ſolide dans une affliction accablante.

JE prie Dieu tous les jours qu'il vous conſole. Il y a une conſolation que notre cœur ne veut point; & c'eſt avec raiſon. Elle eſt vaine & indigne de l'eſprit de grace. Mais il y a une autre conſolation qui vient de Dieu ſeul. Il appaiſe la nature déſolée : il fait ſentir qu'on n'a rien perdu, & qu'on retrouve en lui tout ce qu'on ſemble perdre : il nous le rend préſent par la foi & par l'amour ; il nous montre que nous ſuivons de près ceux qui nous précédent : il eſſuye nos larmes de ſa propre main. J'eſpére que celui qui vous a affligé par un coup ſi accablant, modérera votre douleur. Il n'y a que lui qui le puiſſe faire.

LETTRE CXLII.

AU MESME.

Sur le même ſujet.

JE profite de cette occaſion, pour vous dire combien je ſuis occupé de vous & de toutes vos peines. Dieu veuille mettre au fond de votre cœur bleſſé, ſa conſolation. La plaie eſt horrible; mais la main du Conſolateur a une vertu toute-puiſſante. Non, il n'y a que les ſens & l'imagination qui ayent perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir, eſt plus que jamais avec nous. Nous le trouvons ſans ceſſe dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais ſecours. Il y connoît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les ſiennes : & il demande les remédes néceſſaires pour notre guériſon. Pour moi, qui étois privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trou-

ver devant Dieu ; & quoique je l'aye pleuré amérement, je ne puis croire que je l'aye perdu. O qu'il y a de réalité dans cette ſociété intime & inviſible, où les enfans de Dieu ſe retrouvent !

LETTRE CXLIII.

AU MESME.

Sur le même ſujet.

JE ſuis en peine de votre ſanté. Elle a eté miſe à de longues & rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur eſt malade, tout le corps en ſouffre. Je crains pour vous tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les deſſeins de Dieu, & s'aider ſoi-même pour ſe donner du ſoulagement. Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, & il n'y aura plus de quoi pleurer. C'eſt nous qui mourons : ce que nous aimons vit & ne mourra

plus. Voilà ce que nous croyons : mais nous le croyons mal. Si nous le croyions bien, nous ſerions pour les perſonnes les plus chéres, comme JESUS-CHRIST vouloit que ſes Diſciples fuſſent pour lui quand il montoit au Ciel : (*a*) *Si vous m'aimiez*, diſoit-il, *vous vous réjouiriez* de ma gloire. Mais on ſe pleure en pleurant les perſonnes qu'on regrette. On peut être en peine pour les perſonnes qui ont mené une vie mondaine : mais, pour un véritable ami de Dieu, qui a été fidéle & petit, on ne peut voir que ſon bonheur & les graces qu'il attire ſur ce qui lui reſte de cher ici-bas. Laiſſez donc appaiſer votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappé. Je ſuis ſûr que notre cher Prince veut votre ſoulagement, qu'il le demande à Dieu, & que vous entrerez dans ſon eſprit, en modérant votre triſteſſe.

(*a*) Jean. 14. v. 28.

LETTRE CXLIV.

Avis à une Perſonne de profeſſion militaire.

GARDEZ-VOUS bien, Monſieur, de prendre au hazard des paſſages de l'Ecriture, pour vous occuper devant Dieu : c'eſt le tenter ; car, encore que toute l'Ecriture ſoit inſpirée pour inſtruire les hommes, tous les endroits ne ſont ni également deſtinés à nous donner des inſtructions directes & immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux beſoins de chaque fidéle. Choiſiſſez donc les endroits qui conviennent davantage à votre état & à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inſpire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre ſoi-même, & la fidélité aux devoirs de ſa condition. Joignez à cette lecture méditée une autre lecture dans la ſuite de la journée. Vous pouvez la prendre des Entretiens de Saint

François de Sales, qui vous inſtruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques, vous encourageront, & vous montreront l'eſprit d'amour libre & ſimple, avec lequel il faut ſervir Dieu gaiement.

La conſidération de la grandeur & de la bonté de Dieu, peut être ſouvent le ſujet de vos réflexions. Mais vous ne devez point vous mettre à méditer, ſans avoir des paroles particuliéres qui arrêtent votre eſprit peu accoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre tems, & votre cœur ne ſeroit pas nourri. Il vous faut toujours un ſujet certain : mais un ſujet clair, ſimple, ſur lequel vous ne faſſiez aucune réflexion ſubtile. Demandez plutôt à Dieu des affections qui vous attachent à lui. Car ce n'eſt point par l'eſprit, ni par le raiſonnement qu'il attire les ames, c'eſt par le mouvement du cœur, & par l'abaiſſement de notre eſprit. N'eſpérez pas parvenir dans la méditation, à n'être plus diſtrait : cela eſt impoſſible. Tâchez ſeulement de profiter de vos diſtractions, en les portant avec une hum-

ble patience, ſans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les appercevez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude ſur les diſtractions, eſt une diſtraction plus dangereuſe que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'Evangile le matin, & le ſoir une lecture réglée des Entretiens de Saint François de Sales, vous ſuffiront, puiſque vous avez peu de tems à vous. Employez le reſte du tems libre à lire des Livres d'hiſtoire, de fortifications, & de tout le reſte qui eſt utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vuide. Le moment où vous ne faites rien de réglé & de bon, eſt le moment où vous faites un très-grand mal. Gourmandez-vous vous-même ſans pitié, ſur la vie molle, oiſive & amuſée.

Pour vos actions, quand elles ſont bonnes en elles-mêmes, repouſſez toutes les réflexions ſur les motifs qui vous les font faire; vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, & par de vains raiſonnemens

ſur vos actions, vous perdriez tout le tems d'agir.

Il faut vous réſoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition ; mais il faut être gai, libre, affable, rien de timide, ni de ſauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide & trop compoſé : donnez-vous à Dieu, quand vous allez voir les gens. Mais, pendant la converſation, ne ſoyez point diſtrait & rêveur, pour courir après la préſence de Dieu qui vous échape. Alors faites ce qu'il veut que vous faſſiez, qui eſt, d'être honnête & complaiſant. Dans la ſuite la préſence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété par un certain ſérieux, triſte, auſtére & contraignant. (*a*) *Là où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la vraie liberté.* Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous ſerez preſque toujours en joie avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif par la crainte, vous ne le trouverez point, & vous ne trouverez au lieu de

(*a*) 2. Cor. 3. v. 17.

lui, que gêne & trouble de cœur.

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choſes où les autres vont ; non-ſeulement pour les occaſions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre aſſiduité à votre Prince.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert ; cela vous fera aimer, & appaiſera la critique. Qu'on voye que ce n'eſt point par grimace, ni par noirceur, mais par vraie religion & avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs, gaieté, diſcrétion, complaiſance, ſûreté de commerce, & nulle façon ; peu d'amis, beaucoup de connoiſſances paſſagéres ; ſoin de plaire à ceux qui paſſent pour les plus honnêtes gens & dont l'eſtime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous ſouhaitez vous inſtruire. Ne craignez point de les interroger, quand vous ſerez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.

✻

LETTRE CXLV.

Etre fidéle aux exercices de piété, indépendamment du goût ſenſible. Aimer Dieu, & tendre par la volonté à cet amour.

J'AI ſouvent penſé, Monſieur, depuis hier, aux choſes que vous me fîtes l'honneur de me dire, & j'eſpére de plus en plus que Dieu vous ſoutiendra. Quoique vous ne ſentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laiſſer d'y être auſſi fidéle que votre ſanté le permettra. Un malade convaleſcent eſt encore dégoûté; mais, malgré ſon dégoût, il faut qu'il mange pour ſe nourrir.

Il ſeroit même très-utile que vous puſſiez avoir quelquefois un peu de converſation chrétienne avec les perſonnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir; mais pour le choix, agiſſez en toute liberté ſelon votre goût préſent. Dieu ne vous attire point par une touche vive & ſenſible, & je m'en réjouis, pour-

vû que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité ſoutenue ſans goût, eſt bien plus pure & plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendriſſemens qui ſont trop dans l'imagination. Un peu de lecture & de recueillement chaque jour vous donnera inſenſiblement la lumiére & la force de tous les ſacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reſte : tout le reſte viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre & empreſſé : il ſuffit que la volonté tende à l'amour ; & que malgré les goûts corrompus qui reſtent dans le cœur, elle préfére Dieu au monde entier & à ſoi-même. Vous ſerez le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, & qui ne ſe rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre ſon amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, déſirez de l'avoir, & attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je ſuis plein de ce qui vous touche.

LETTRE CXLVI.

Effets de la molleſſe & de l'amuſement. Régles de conduite, pour les combattre & ſe ſurmonter.

CE que vous avez le plus à craindre, Monſieur, c'eſt la molleſſe & l'amuſement. Ces deux défauts ſont capables de jetter dans les plus affreux déſordres, les perſonnes même les plus réſolues à pratiquer la vertu, & les plus remplies d'horreur pour le vice. La molleſſe eſt une langueur de l'ame, qui l'engourdit, & qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'eſt une langueur traîtreſſe, qui la paſſionne ſecrétement pour le mal, & qui cache ſous la cendre un feu toujours prêt à tout embraſer. Il faut donc une foi mâle & vigoureuſe, qui gourmande cette molleſſe, ſans l'écouter jamais. Si-tôt qu'on l'écoute & qu'on marchande avec elle, tout eſt perdu. Elle fait même autant de mal ſelon le monde, que ſelon Dieu. Un homme mou & amuſé ne peut

jamais être qu'un pauvre homme : & s'il ſe trouve dans de grandes places ; il n'y ſera que pour ſe deshonorer. La molleſſe ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'eſt pas un homme ; c'eſt une demi-femme. L'amour de ſes commodités l'entraîne toujours malgré ſes plus grands intérêts. Il ne ſçauroit cultiver ſes talens, ni acquérir les connoiſſances néceſſaires dans ſa profeſſion, ni s'aſſujettir de ſuite au travail dans les fonctions pénibles, ni ſe contraindre long-tems pour s'accommoder au goût & à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageuſement à ſe corriger.

C'eſt le *pareſſeux* de l'Ecriturre, qui veut & ne veut pas ; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur, dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme ? Il n'eſt bon à rien. Les affaires l'ennuyent, la lecture ſérieuſe le fatigue, le ſervice d'armée trouble ſes plaiſirs, l'aſſiduité même de la Cour le gêne. Il faudroit lui faire paſſer ſa vie ſur un lit de repos. Travaille-t-il ? Les momens lui paroiſſent des heures. S'amuſe-t-il ? Les

heures

heures ne lui ſont plus que des momens. Tout ſon tems lui échape, il ne ſçait ce qu'il en fait, il le laiſſe couler comme l'eau ſous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de ſa matinée : il n'en ſçait rien ; car il a vécu ſans ſonger s'il vivoit : il a dormi le plus tard qu'il a pû, s'eſt habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait pluſieurs tours dans ſa chambre, a entendu nonchalamment la Meſſe. Le dîner eſt venu : l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'eſt bon à rien. Il ne faudroit que de l'orgueil pour ne ſe pouvoir ſupporter ſoi-même, dans un état ſi indigne d'un homme. Le ſeul honneur du monde ſuffit pour faire crever l'orgueil de dépit & de rage, quand on ſe voit ſi imbécile.

Un tel homme, non-ſeulement ſera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaiſir le trahira. Ce n'eſt pas pour rien, que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente & inſenſible, elle paſſera tout d'un coup à être furieuſe & brutale ;

on n'appercevra ce feu, que quand il ne ſera plus tems de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos ſentimens de religion ſe mêlant avec votre molleſſe, ne vous engagent peu à peu dans une vie ſérieuſe & particuliére, qui aura quelques dehors réguliers, & qui dans le fond n'aura rien de ſolide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeuneſſe, & vous n'appercevrez pas que la religion ne ſera que votre prétexte pour les fuir; c'eſt que vous vous trouverez gêné avec eux; c'eſt que vous ne ſerez pas à la mode parmi eux; c'eſt que vous n'aurez pas les maniéres enjouées & étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût, dans une vie plus ſérieuſe & plus ſombre; mais craignez que ce ne ſoit un ſérieux auſſi vuide & auſſi dangereux que leurs folies gaies. Un ſérieux mou, où les paſſions régnent triſtement, fait une vie obſcure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il eſt, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainſi, peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais

pour vos paſſions, ou du moins pour une vie indolente qui ne ſeroit guéres moins contraire à Dieu, & qui ſeroit plus mépriſable ſelon le monde, que les paſſions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions, que pour vous entêter de colifichets & de petits amuſemens, dont on doit rougir dès qu'on eſt ſorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-deſſus.

Le premier eſt, de vous faire un projet pour remplir votre tems, & de le ſuivre quoi qu'il vous en coûte. Le ſecond, c'eſt de mettre dans ce projet comme l'article le plus eſſentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveller vos réſolutions contre votre molleſſe. Le troiſiéme, c'eſt que vous ferez tous les ſoirs un examen de votre journée, pour voir ſi la molleſſe vous a entraîné, & ſi vous avez perdu du tems. Le quatriéme eſt, de vous confeſſer réguliérement de quinze en quinze jours à un Confeſſeur qui connoiſſe votre penchant, & que vous engagiez à

vous ſoutenir vigoureuſement contre vous-même. Le cinquiéme moyen eſt, d'avoir quelque bon ami, ou quelque domeſtique aſſez diſcret & aſſez zélé pour pouvoir vous avertir ſecrétement, quand il verra que votre molleſſe commencera à vous engourdir. Pour ſe mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur ſçait bon gré de ce qu'ils les donnent, & leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez, ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalouſie.

Pour vos occupations, il faut les régler, ſoit à l'armée, ou à la Cour. Partout il faut ſe faire une régle, & ranger ſi bien toutes choſes, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choſes, & lorſqu'on vous croit encore au lit. Vers le ſoir, une autre lecture. Si vous vous ſentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faiſant, vous vous accoutumerez par-là peu à peu à faire le ſoir comme le matin. Mais d'abord, il ne faut pas vous gêner & vous laſſer de prié-

res. Pendant la Messe, vous pourrez lire l'Epître & l'Evangile, pour vous unir au Prêtre dans le grand sacrifice de JESUS-CHRIST : quelque pensée tirée de l'Evangile ou de l'Epître qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu,

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la Cour, chez le Roi, à l'armée, chez les Généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défére à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement ; sçavoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit : au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture & d'amitié, la confiance & l'attachement ; aux dignités, la civilité & la cérémonie. Ainsi, satisfaire au public par une honnête représentation, dans ces lieux où il n'est question que de représenter ; saluer & traiter bien en passant tout le monde : mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie deshonore, sur-tout un jeune homme, en qui

tout eſt encore douteux. Il eſt permis de voir fort peu de gens : mais il n'eſt pas permis de voir les gens déſaprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Liſez les livres qui conviennent à votre état, ſur l'hiſtoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une maniére gaie & civile en public, & ayant des occupations louables pour votre métier ſelon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vuide eſt deshonorante, autant une retraite occupée & pleine des devoirs de ſa profeſſion, éléve-t-elle un homme au-deſſus de tous ces fainéans qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on ſçaura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'hiſtoire & dans la guerre, perſonne n'oſera vous attaquer ſur la dévotion : la plûpart même ne vous en ſoupçonneront point : ils croiront ſeulement que vous êtes un ſage ambitieux. Par ce réglement de vie, vous pouvez vous diſpenſer d'être avec la folle jeuneſſe, & par-là vous pourrez être retiré, pour vous donner tout à Dieu, & aux devoirs de l'état où la providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paroître ſe préférer à perſonne, il faut encore certaines maniéres ſimples, naturelles, ingénues, un viſage ouvert, quelque choſe de complaiſant dans le commerce paſſager ; que tout marque de la nobleſſe, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaiſant, touché du mérite ; de l'induſtrie, pour obliger ; du regret, quand on ne le peut pas ; de la délicateſſe, pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour aſſaiſonner un ſervice de ce qui peut le rendre obligeant ſans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin ; & il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienſéance par des motifs tout divins. Rien n'eſt ſi noble, ſi délicat, ſi grand, ſi héroïque que le cœur d'un vrai Chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de ſimple, de modeſte, & d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choſes qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une ami-

tié ſuperficielle. Il ne faut point compter ſur eux, ni s'en ſervir ſans un grand beſoin : mais il faut, autant qu'on le peut, les ſervir, & faire enſorte qu'ils vous ſoient obligés. Il n'eſt pas néceſſaire que ces gens-là ſoient tous d'un mérite accompli : il ſuffit de lier commerce extérieur avec ceux qui paſſent pour les plus honnêtes gens. C'eſt ceux-là avec qui on s'arrête & on raiſonne, au lieu qu'on ne dit que bon jour aux autres. On les va voir chez eux aux occaſions de complimens : on ſe trouve avec eux en certains endroits ; mais on n'eſt point de leurs plaiſirs, & on ne les met point dans ſa confidence. S'ils veulent pouſſer plus avant la liaiſon, on eſquive doucement ; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choiſir avec de grandes précautions ; & par conſéquent, ſe borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, & que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout ; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choiſiſſez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu

au-deſſus

au-deſſus du vôtre : vous en murirez plus promptement. A l'égard des vrais & intimes amis, un cœur ouvert ; rien pour eux de ſecret que le ſecret d'autrui, excepté dans les choſes où vous pourriez craindre qu'ils ne fuſſent préoccupés. Soyez chaud, déſintéreſſé, fidéle, effectif, conſtant dans l'amitié ; mais jamais aveugle ſur les défauts & ſur les divers dégrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au beſoin, & que leurs malheurs ne vous refroidiſſent jamais.

Traitez bien vos domeſtiques : une autorité ferme & douce, un grand ſoin d'entrer dans leurs beſoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de diſtinguer ceux qui méritent quelque diſtinction, & de les attacher à ſoi par le cœur : ſupporter leurs défauts, lorſqu'ils ne ſont pas eſſentiels, & qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger : ſe défaire de ceux dont on ne ſçauroit faire d'honnêtes gens ſelon leur état.

Enfin ſouvenez-vous, Monſieur, (& je finis par où j'ai commencé) que la molleſſe énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur ſéve & leur force à toutes

les vertus & à toutes les qualités de l'ame, même ſuivant le monde. Un homme livré à ſa molleſſe, eſt un homme foible & petit en tout : il eſt ſi tiéde, que Dieu le vomit. Le monde le vomit auſſi à ſon tour ; car il ne veut rien que de vif & de ferme. Il eſt donc le rebut de Dieu & du monde ; c'eſt un néant ; il eſt comme s'il n'étoit pas ; quand on en parle, on dit : ce n'eſt pas un homme. Craignez, Monſieur, ce défaut, qui ſeroit la ſource de tant d'autres. Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous, comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis, pour vous réveiller. Recourez aſſidûment aux Sacremens, qui ſont les ſources de vie, & n'oubliez jamais que l'honneur du monde & de l'Evangile ſont ici d'accord. Ces deux Royaumes ne ſont donnés qu'aux violens qui les emportent d'aſſaut.

LETTRE CXLVII.

Quelques avis ſur la Méditation & la maniére de lire pour un commençant.

JE ſuis perſuadé, Monſieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation ; d'abord, vous mettre en la préſence de Dieu, l'adorer comme préſent, vous offrir tout entier à lui : puis, invoquer ſon Saint-Eſprit pour la grande action que vous allez faire. Vous ſçavez comment nous avons fait enſemble : mais vous ne ſçauriez faire trop ſimplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles penſées, ni des attendriſſemens extraordinaires. Parlez-lui ſimplement, ouvertement, ſans grande réflexion, & de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois conſidérations ſur les plus importantes vérités du Chriſtianiſme. Vous les tirerez de l'*Imitation* en la maniére que je vous ai pluſieurs fois expliquée, ou bien des Retraites qu'on vous a données. Mais, ſi le dégoût per-

ſiſtoit pour ces Retraites, je reviendrois à tirer mon ſujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST. Je lirois tout le moins que je pourrois, enſorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux, ou tout au plus, trois vérités importantes, je m'arrêterois pour les conſidérer avec recueillement, & pour m'affectionner à ces vérités, après les avoir fixement conſidérées. Si néanmoins dans la ſuite, je me trouvois trop ſec & trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre, pour fixer mon eſprit par cet objet ſenſible, & pour me rappeller mon ſujet.

Les premiers jours, contentez-vous d'un quart-d'heure à cette méditation, encore que vous vous y trouviez ſec & ennuyé; mais, ſi vous pouvez ſans peine y nourrir votre cœur, allez juſqu'à la demi-heure, pourvû que votre tête n'en ſoit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord, & s'y accoutumer peu à peu. Vous pourrez en faire de même un autre quart-d'heure le ſoir, & vous verrez qu'avec le tems,

cet autre quart-d'heure ira peu à peu juſqu'à la demi-heure entiére. Je ſuppoſe toujours qu'après avoir conſidéré vos deux ou trois vérités, & vous y être affectionné, vous prendrez quelque réſolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une diſpoſition d'abandon à Dieu ſur les choſes conſidérées, & par des actions de graces ſur les bons mouvemens reçus.

Pour votre lecture ſpirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pendant un gros quart d'heure, mais fort lentement. Liſez toujours pour vous; c'eſt-à-dire, ne vous contentez pas de croire & de goûter les vérités que vous liſez, mais appliquez-les à vos beſoins. Voyez attentivement les conſéquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainſi de goûter, non-ſeulement pour le plaiſir, mais de manger & de digérer le pain ſacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher lon-gtems pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude & avidité, bien loin de ſe nourrir ſolidement, ſe cauſent des indigeſtions

dangereuſes. Il vaut mieux donc lire médiocrement, & lire avec application & recueillement. Quand la lecture ſe fait bien, elle devient inſenſiblement une demi-méditation, au lieu que les lectures des perſonnes qui ne ſont pas aſſez ſimples, ne ſont que des lectures vagues & un peu raiſonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures ſpirituelles, comme en autres choſes, diſſipe l'eſprit, le multiplie trop, le met tout au-dehors, & le deſſéche.

Il me ſemble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'Introduction à la vie dévote de Saint François de Sales; puis, quelques traités de Rodriguez, ſurtout celui de la conformité à la volonté de Dieu; de-là, vous pourrez paſſer aux Entretiens de Saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, & dont il faut vous laiſſer un uſage ſobre pour vos menus plaiſirs.

LETTRE CXLVIII.

Exhortation à la franchiſe, à la candeur, à la petiteſſe, à la ſoupleſſe & à la bonté de cœur. Fuir les curioſités de l'eſprit.

JE ne vous écris, mon bon & cher Fils, que deux mots, pour vous recommander de plus en plus la franchiſe. Les retours de délicateſſe ſur vous-même, ſont la plûpart de vos infidélités & de vos peines. Plus vous ſerez ſimple, plus vous ſerez ſouple & docile : pour l'être véritablement, il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. O que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, mépriſé, corrigé, eſt aimable aux yeux de Dieu ! Vous m'êtes infiniment cher : (*a*) *Deſpondi enim te uni viro virginem caſtam exhibere Chriſto.*

Soyez bon homme ſans hauteur, ni déciſion, ni critique, ni dédain, ni délicateſſe, ni tour de paſſe-paſſe d'amour

(*a*) 2. Cor. 11. v. 2.

propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de votre propre ſens. Soyez fidéle à renoncer à votre vanité & aux ſenſibilités de votre amour-propre, dès que Dieu vous le montre intérieurement. (a) *Pendant que la lumiére luit, ſuivez-la pour être enfant de lumiére.* Je prie Dieu qu'il vous rende doux, ſimple, & enfant avec JESUS né dans une créche. Ne ſoyez point habile, ni déciſif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat & facile à bleſſer, ni meilleur en apparence qu'en vérité. O que la vérité eſt maltraitée dans ce qui paroît le meilleur en nous.

Retranchez toutes les curioſités qui paſſionnent, & ſoyez fidéle à ne parler jamais ſans néceſſité, de ce que vous ſçauriez mieux qu'un autre. Sur-tout ne vous laiſſez point enſorceller par les attraits diaboliques de la Géométrie. Rien n'éteindroit tant en vous l'eſprit intérieur de grace, de recueillement, & de mort à votre propre eſprit.

(a) Jean 12. v. 36.

LETTRE CXLIX.

Avis touchant la hauteur, & les devoirs envers Dieu, ſoi-même & autrui.

POUR le ſervice, vous ne devez point penſer à le quitter préſentement. Le goût d'ambition y eſt fort dangereux : s'il ne ſoutenoit, on tomberoit bientôt de laſſitude ; & quand il ſoutient, il méne trop loin. Il faudroit ſervir le Roi par pure fidélité à Dieu, ſans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'eſt ſi humiliant que la hauteur, quand Dieu la fait voir, & qu'il en montre toute la déraiſon. Du moins, quand vous apperce-vrez qu'elle vous a échapé, ramenez-vous, rapetiſſez-vous, rabaiſſez-vous, & qu'alors, la pratique réelle ſoit le fruit de votre bonne volonté : autrement, vous n'auriez qu'en paroles, la haine de la hauteur & l'amour de la petiteſſe. Un grand point, c'eſt d'être ſimple & de

bonne foi dans le désir de se corriger : alors, on ne déguise, on ne soutient, on n'excuse point ces hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'est trompé ou qu'on a été trop vif ; on fait sentir que la hauteur n'est pas du fonds, & qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui n'est que dans la promptitude de l'humeur, n'est que foiblesse : il faut s'en corriger ; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur, elle vient de plénitude ; c'est un fonds d'orgueil de démon. Ce fonds rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour éviter la décision & la moquerie. Rappellez la présence de Dieu : humiliez-vous devant lui, pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez, lisez, & tournez vos lectures en une espéce d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service, & en même tems de vos dégoûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts

pour une retraite belle en idée. En un mot, ne comptez pour rien tous vos goûts & toutes vos penſées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui eſt votre pain quotidien.

Il faut ſe ſévrer des joyes les plus innocentes, quand Dieu nous les refuſe. Vous m'êtes très-préſent en lui. La foi a des yeux qui voyent mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu inſpire, a des bras aſſez longs pour les embraſſer malgré la diſtance des lieux. Aimez-moi toujours, & comptez que je vous aime, comme Dieu ſçait faire aimer.

LETTRE CL.

Sur les maladies, & les bons effets du ſentiment qu'on a de ſa foibleſſe.

ON dit que vous êtes malade, mon très-cher fils en Notre Seigneur, & que vous ſouffrez. Votre ſouffrance m'afflige ; car je vous aime tendrement : mais je ne puis m'empêcher de baiſer la

main qui vous frappe, & je vous conjure de la baiſer amoureuſement avec moi. Vous avez abuſé autrefois de la ſanté & des plaiſirs qu'elle donne. L'infirmité & les douleurs qui la ſuivent, ſont votre pénitence naturelle.

Je prie Dieu ſeulement qu'il abatte encore plus votre eſprit que votre corps; & qu'en ſoulageant le dernier ſelon le beſoin, il vous déſabuſe pleinement de l'autre. O qu'on eſt fort, quand on ne croit plus l'être, & qu'on ne ſent plus que la foibleſſe & les bornes de ſon propre eſprit! Alors, on eſt toujours prêt à croire qu'on ſe trompe, & à l'avouer en ſe corrigeant: alors, on a l'eſprit toujours ouvert à la lumiére d'autrui: alors, on ne mépriſe rien que ſoi & ſes penſées: alors, on ne décide rien, & on dit les choſes les plus déciſives, du ton le plus ſimple & le plus rempli de déférence pour autrui: alors, on ſe laiſſe volontiers juger, on ſe livre ſans peine, on donne droit de cenſure au premier venu. En même tems, on ne juge de perſonne que dans le vrai beſoin; on ne parle qu'aux perſonnes qui le ſouhaitent: & en leur diſant

ce qu'on croit voir en elles d'imparfait, on le dit ſans déciſion, plutôt pour n'uſer point d'une réſerve contraire à ce que ces perſonnes ſouhaitent, que pour vouloir être cru, & pour ſe contenter dans ſa critique.

Je prie Dieu qu'il vous conſerve dans une entiére fidélité à ſa grace. (*a*) *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat uſque in diem Chriſti.* Il faut ſe ſupporter patiemment ſoi-même ſans ſe flatter, & s'aſſujettir ſans relâche à tout ce qui peut vaincre nos penſées & nos répugnances intérieures, pour nous rendre plus ſouples aux impreſſions de la grace pour la pratique de l'Evangile. Mais ce travail doit être paiſible & ſans trouble : il doit même être modéré pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un ſeul jour. Il faut tâcher de raiſonner peu, & de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie ſe paſſe en raiſonnemens ; & il faudroit une ſeconde vie pour la pratique. On court riſque de ſe croire avancé, à proportion des lumiéres qu'on a ſur la perfection. Toutes ces belles idées, loin

(*a*) Phil. 1. v. 6.

d'avancer la mort à nous-mêmes, ne ſervent qu'à entretenir ſecrétement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vûes. Soyez, mon très-cher Monſieur, bien déſabuſé de votre eſprit, & de vos vûes de perfection; ce ſera un grand pas pour devenir parfait. La petiteſſe & la défiance de vous-même avec l'ingénuité, ſont les vertus fondamentales pour vous.

LETTRE CLI.

Ne point juger ſans néceſſité : prendre tout en eſprit de pénitence.

EN toutes choſes, jugez le moins que vous pourrez. C'eſt une voie bien ſimple, que de retrancher toute déciſion qui ne nous eſt pas néceſſaire. Ce n'eſt pas une irréſolution; c'eſt une défiance ſimple & un détachement pratique de notre propre ſens, qui s'étend à tout, même aux choſes les plus communes. Alors, on croit ce qu'il faut croire; & on agit ſelon le beſoin, avec une déter-

mination ſimple & ſans confiance en ſoi par réflexion. Hors du beſoin, on ne juge point, & on laiſſe paſſer devant ſes yeux toutes les apparences & les raiſons de croire; mais on eſt ſi vuide de ſoi & de ſon propre ſens, qu'on eſt toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on ſe trompe, & à revenir ſur ſes pas, en petit enfant que ſa mere raméne par la main. C'eſt ce vuide d'eſprit & cette docilité d'enfant que je vous ſouhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, & entre vous & votre prochain.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés les aſſujettiſſemens fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paroît courte & légére, quand on connoît ce qu'on doit à Dieu, & combien on lui a manqué. Les embarras mêmes, qui ſemblent nuire à notre avancement dans la piété, ſe tournent à profit, pourvû que nous faſſions ce qui dépend de nous. C'eſt un commencement de renoncement à ſoi & à ſa volonté, & un des plus ſolides ſacrifices qu'on puiſſe faire.

Allez naturellement votre chemin, & les hommes ne vous nuiront point. Une

conduite modérée, ſimple & ferme, impoſera ſilence. Quand même vous auriez à eſſuyer quelques mauvaiſes railleries, ce ſeroit en être quitte à bon marché. N'eſt-il pas juſte de ſouffrir quelque choſe de la folie du monde, pour acquérir la vraie ſageſſe, après avoir été longtems approuvé en voulant plaire à des aveugles ? On eſt trop jaloux d'une vaine réputation, quand on craint les diſcours des hommes qu'on mépriſe, & dont on connoît l'égarement. Le principal eſt, de vous réſerver des heures, pour vous munir par vos exercices d'un bon contrepoiſon contre leurs erreurs contagieuſes. Liſez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même ? Aimez Dieu généreuſement ; que ce qui eſt fait uniquement pour lui, ne ſoit qu'à lui ſeul. Attendez tout de lui, ſans vous négliger, pour être fidéle à ſes dons.

LETTRE

LETTRE CLII.

Divers avis pour la conduite intérieure, & pour l'extérieure.

JE ne m'étonne point de ce dégoût que vous reſſentez pour tant de choſes contraires à Dieu : c'eſt l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme, où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, & vous délivrer de tout ce qui eſt capable de rouvrir vos plaies : mais ce n'eſt pas-là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché & occupé autrefois, ſe tourne en importunité, & ſerve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, & attendez que Dieu vous débarraſſe. Il le fera, Monſieur, dans ſon tems, & non pas dans le vôtre. Cependant, réſervez-vous les heures dont vous avez beſoin pour penſer à Dieu, & à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, ſe défier de ſes inclinations & de ſes habitudes,

ſonger qu'on porte le don de Dieu dans un vaſe d'argile, & ſur-tout ſe nourrir au-dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en raproçher par un amour familier. Parlez-lui dans votre priére de toutes vos miſéres, de tous vos beſoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourroient vous venir pour ſon ſervice. Vous ne ſçauriez lui parler trop librement, ni avec trop de confiance. Il aime les ſimples & les petits ; c'eſt avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laiſſez-là votre eſprit & toutes vos hautes penſées : ouvrez-lui votre cœur, & dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur, qu'il puiſſe vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout ſe taiſe en vous pour l'entendre. Ce ſilence des créatures au-dehors, des paſſions groſſiéres & des penſées humaines au-dedans, eſt eſſentiel pour entendre cette voix qui appelle l'ame à mourir à elle-même, & à adorer Dieu en eſprit & en vériré.

Vous avez, Monſieur, de grands ſe-

cours dans les connoiſſances que vous avez acquiſes. Vous avez lû beaucoup de bons Livres ; vous connoiſſez les vrais fondemens de la Religion, & la foibleſſe de tout ce qu'on lui oppoſe. Mais tous ces moyens, qui vous conduiſent à Dieu pour les commencemens, vous arrêteroient dans la ſuite, ſi vous teniez trop à vos lumiéres. Le meilleur & le dernier uſage de notre eſprit, eſt de nous en défier, d'y renoncer, & de le ſoumettre à celui de Dieu par une foi ſimple. Il faut devenir petit enfant. Il y a une petiteſſe qui eſt bien au-deſſus de toute grandeur. Heureux qui la connoît ! C'eſt peu de raiſonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure : il faut aimer le ſeul vrai, le ſeul bon, & demeurer en lui par une volonté ſtable. L'eſprit ſe proméne ; la volonté eſt ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, Monſieur, de faire beaucoup de choſes difficiles : faites les plus petites & les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu, & comme un homme qui va à l'unique fin de ſa création. Vous ferez tout ce que font les au-

tres, excepté le péché. Vous ſerez bon ami, poli, officieux, complaiſant, gai aux heures & dans les compagnies qui conviennent à un vrai Chrétien. Vous ſerez ſobre à table, & ſobre par-tout ailleurs, ſobre à parler, ſobre à dépenſer, ſobre à juger, ſobre à vous mêler, ſobre à vous divertir, ſobre même à être ſage & prévoyant, comme le veut (*a*) ſaint Paul. C'eſt cette ſobriété univerſelle dans l'uſage des meilleures choſes, que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une ſimplicité charmante. On n'eſt ni ſauvage, ni épineux, ni ſcrupuleux; mais on a au-dedans de ſoi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choſes, qui ſans gêner ni troubler, inſpire une certaine délicateſſe pour ne déplaire jamais à Dieu, & qui arrête, quand on eſt tenté d'aller au-delà des régles.

En cet état, on ſouffre ce que les autres gens ſouffrent auſſi, des fatigues, des embarras, des contre-tems, des oppoſitions d'humeurs, des incommodités corporelles, des difficultés avec ſoi-même auſſi-bien qu'avec les autres, des tenta-

(*a*) Rom. 12. v. 3.

tions : & quelquefois des dégoûts & des découragemens. Mais ſi les croix ſont communes avec le monde, les motifs de les ſupporter ſont bien différens. On connoît en JESUS-CHRIST Sauveur le prix & la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache, & nous renouvelle. Nous voyons ſans ceſſe Dieu en tout ; mais nous ne le voyons jamais ſi clairement, ni ſi utilement, que dans les ſouffrances & les humiliations. La croix eſt la force de Dieu-même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en JESUS CHRIST, pour faire un nouvel homme ſur les ruines du vieil Adam.

Vivez, Monſieur, ſans aucun changement extérieur, que ceux qui ſeront néceſſaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous préçautionner contre votre foibleſſe, ou pour ne rougir pas de l'Evangile. Pour tout le reſte (*a*) *Que votre gauche ne ſçache pas le bien que votre droite fera.* Tâchez d'être gai & tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami ſenſé & qui craigne Dieu, ſou-

(*a*) Matth. 6. v. 3.

lagez-vous un peu le cœur, en lui parlant des choſes que vous le croirez capable de porter. Mais comptez que Dieu eſt le bon ami du cœur, & que perſonne ne conſole comme lui. Il n'y a perſonne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines & qui s'accommode à tous les beſoins ſans en être importuné. Faites-en un ſecond vous-même. Bientôt ce vous-même ſupplantera le premier & lui ôtera tout crédit chez vous.

Réglez votre dépenſe & vos affaires. Soyez honorable & modeſte, ſimple & point attaché. C'eſt le bon tems pour ſervir, que de ſervir par devoir, ſans ambition & ſans vaines eſpérances : c'eſt ſervir ſa patrie, ſon Roi, le Roi des Rois, devant qui les majeſtés viſibles ne ſont que des ombres. C'eſt réparer par un ſervice déſintéreſſé les campagnes faites avec faſte & paſſion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, ſans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, & ſi décidée, qu'on n'eſpére plus de vous rentraîner. Vous en ſerez quitte à meilleur

marché, & on vous importunera moins, quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la Religion, & que vous ne reculerez pas là-deſſus. On tourmente plus long-tems ceux qu'on ſoupçonne d'être faux, ou foibles, ou légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force, ni dans vos réſolutions, ni même dans les plus ſolides précautions, (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude & de vigilance,) ni même dans les engagemens d'honneur, que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer; mais dans la ſeule bonté de Dieu, qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimaſſiez, & lors même que vous l'offenſiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une régle de bonnes lectures, ſelon votre goût & ſelon votre beſoin. Il faut lire ſimplement, aſſez courtement; ſe repoſer après avoir lû; méditer ce qu'on vient de lire; le méditer ſans grand raiſonnement, plus par le cœur que par l'eſprit; & laiſſer faire à Dieu ſon impreſſion dans votre cœur ſur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup, quand on le digére bien. Il

faut mâcher lentement, ſuccer l'aliment & ſe l'approprier, pour le convertir tout en ſa propre ſubſtance.

LETTRE CLIII.

Souffrir avec abandon, & boire le calice d'amertume juſques à la derniére goutte.

J'ESPÉRE, Mr, que dans cet état de ſéparation & d'amertume, vous trouverez, loin des créatures, la plus puiſſante conſolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il eſt par lui-même, quand tout le reſte manque. La longueur de cette épreuve ſervira à vous endurcir contre vous-même, & à pouſſer ſans bornes votre abandon. Quand on ſe livre à Dieu pendant le tems de paix & de calme, on ne ſçait ni ce qu'on veut, ni ce qu'on promet : quoique l'abandon ſoit ſincére, il eſt encore bien ſuperficiel ; mais, quand le calice plein d'amertume ſe préſente, alors la nature frémit, on eſt triſte & craintif juſques à la mort, comme JESUS-CHRIST au jardin des Oliviers ; on ſue ſang

ſang & eau ; on dit : (*a*) *Que ce calice ſoit eloigné de moi* ! Heureux qui étouffe cette répugnance & ce ſoulévement de la nature, pour ajoûter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté ſe faſſe, & non pas la mienne.* En vérité, M. je ſerois bien fâché que vous perdiſſiez la moindre goutte du calice que Dieu vous préſente. C'eſt maintenant qu'il faut exercer votre foi & votre amour. O que Dieu vous aime, puiſqu'ilvous frappe ſans pitié ! Quelque ſacrifice qu'il vous demande, n'héſitez jamais. L'état de triſteſſe qui ſerre votre cœur, & la vûe d'un objet affligeant qui eſt à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre ſanté. Ménagez-la, profitez des petits ſoulagemens qui ſe préſenteront : faites-le avec ſimplicité.

(*a*) Matth. 26. v. 39.

LETTRE CLIV.

Fuir l'activité de l'eſprit, & la vanité des ſçavans. Comment il faut prendre l'étude, pour qu'elle ne deſſeche & ne nuiſe point.

VOUS avez l'eſprit trop occupé de choſes extérieures, & plus encore de raiſonnemens, pour pouvoir agir avec une fréquente penſée de Dieu. Je crains toujours beaucoup votre pente exceſſive à raiſonner : elle eſt un obſtacle à ce recueillement & à ce ſilence où Dieu ſe communique. Soyons ſimples, humbles & ſincérement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes & point raiſonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois, ſont infiniment ſecs, raiſonneurs, critiques, & oppoſés à la vraie vie intérieure. Si peu que vous les écoutaſſiez, vous écouteriez auſſi un raiſonnement ſans fin, & une curioſité dangereuſe, qui vous mettroit inſenſiblement

hors de votre grace, pour vous rejetter dans le fonds de votre naturel. Les longues habitudes ſe réveillent bientôt, & les changemens qui ſe font pour rentrer dans ſon naturel, étant conformes au fonds de l'homme, ſe font beaucoup moins ſentir que les autres. Défiez-vous-en, & prenez garde aux commencemens qui entraînent tout.

Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loiſir d'étudier; mais je ſuis bien aiſe de me paſſer d'étude, & de ne tenir à rien, dès que la Providence me ſecoue. Peut-être que, cet hyver, je pourrois me remettre dans mon cabinet; & alors, je n'y entrerai que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en ſortir au moindre ſignal. Il faut faire jeûner l'eſprit comme le corps. Je n'ai aucune envie, ni d'écrire, ni de parler, ni de faire parler de moi, ni de raiſonner, ni de perſuader perſonne. Je vis au jour la journée, aſſez ſéchement & avec diverſes ſujettions extérieures qui m'importunent: mais je m'amuſe dès que je le puis & que j'ai beſoin de me délaſſer. Ceux qui font des almanachs ſur moi

& qui me craignent, ſont de grandes dupes. Dieu les béniſſe. Je ſuis ſi loin d'eux, qu'il faudroit que je fuſſe fou pour vouloir m'incommoder en les incommodant. Je leur dirois volontiers comme Abraham à Loth: (*a*) *Toute la terre eſt devant nous.* Si vous allez à l'Orient, je m'en irai à l'Occident.

Heureux qui eſt véritablement délivré! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre: mais il ne délivre qu'en rompant tout lien: & comment les rompt-il? C'eſt par ce glaive qui ſépare l'époux & l'épouſe, le pere & le fils, le frere & la ſœur. Alors, le monde n'eſt plus rien; mais tandis qu'il eſt encore quelque choſe, la liberté n'eſt qu'en parole, & on eſt pris comme un oiſeau qu'un filet tient par le pied. Il paroît libre; le fil ne ſe voit point; il s'envole; mais il ne peut voler au-delà de la longueur de ſon filet, & il eſt captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous ſouhaite, eſt meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez

(*a*) Gen. 13. v. 9.

fidéle dans ce que vous connoiſſez, pour mériter de connoître encore davantage. Défiez-vous de votre eſprit, qui vous a ſouvent trompé. Le mien m'a tant trompé, que je ne dois plus compter ſur lui. Soyez ſimple, & ferme dans votre ſimplicité. (*a*) *La figure du monde paſſe :* Nous paſſerons avec elle, ſi nous nous rendons ſemblables à ſa vanité ; mais la vérité de Dieu demeure éternellement : & nous ſerons permanens comme elle, ſi elle ſeule nous occupe.

Encore une fois, défiez-vous des ſçavans & des grands raiſonneurs. Ils ſeront toujours un piége pour vous, & vous feront plus de mal, que vous ne ſçauriez leur faire de bien. Ils languiſſent autour des queſtions, & ne parviennent jamais à la ſcience de la vérité. Leur curioſité eſt une avarice ſpirituelle qui eſt inſatiable. Ils ſont comme les Conquérans, qui ravagent le monde, ſans le poſſéder. Salomon parle avec une profonde expérience, de la vanité de leurs recherches.

(*a*) 1. Cor. 7. v. 31.

Quand on étudie, il ne faut étudier que par un vrai beſoin de providence, & le faire comme on va au marché, pour la proviſion néceſſaire de chaque jour. Alors même, il faut étudier en eſprit d'oraiſon. Dieu eſt tout enſemble la vérité & l'amour. On ne connoît bien la vérité, qu'autant qu'on l'aime. Quand on l'aime, on la connoît bien. N'aimer point l'amour, ce n'eſt pas le connoître. Qui aime beaucoup, & demeure humble & petit dans ſon ignorance, eſt le bien-aimé de la vérité : il ſçait ce que les ſçavans ignorent, & qu'ils ne veulent pas même ſçavoir. Je vous ſouhaite cette ſcience, réſervée (*a*) *aux ſimples & aux petits*, pendant qu'elle eſt *cachée aux ſages & aux prudens.*

(*a*) Matth. 11. v. 25.

LETTRE CLV.

Réſiſter à la pente pour le raiſonnement, & pour vouloir trop épuiſer la matiére en chaque choſe.

JE vois bien plus ce que Dieu fait pour vous, que ce que vous faites pour lui. Votre cœur veut en général tenir à lui ſeul ; mais la pratique n'en eſt pas tout-à-fait conforme en vous à la ſpéculation & au goût. Souffrez que je vous repréſente que vous ſuivez, ſans l'appercevoir très-ſouvent, votre pente naturelle pour le raiſonnement & pour la curioſité. C'eſt une habitude de toute la vie, qui agit inſenſiblement & ſans réflexion, preſque à tout moment. Votre état augmente encore cette tentation ſubtile : la multitude des affaires vous entraîne toujours avec rapidité. J'ai ſouvent remarqué que vous êtes toujours preſſé de paſſer d'une occupation à une autre, & que cependant chacune en particulier vous méne trop loin. C'eſt que

vous ſuivez trop votre eſprit d'anatomie & d'exactitude en chaque choſe. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long. Vous employez beaucoup de tems à chaque choſe, non par la lenteur de vos opérations ; car, au contraire, elles ſont précipitées : mais par la multitude exceſſive des choſes que vous y faites entrer. Vous voulez dire ſur chaque choſe tout ce qui y a quelque rapport. Vous craignez toujours de ne pas dire aſſez. Voilà ce qui rend chaque occupation trop longue, & qui vous contraint de paſſer ſans ceſſe à la hâte, & même avec retardement, d'une affaire à une autre. Si vous coupiez court, chaque affaire ſeroit placée au large, & trouveroit ſans peine ſon rang, ſans être reculée : mais il faut, pour couper court, s'étudier à retrancher tout ce qui n'eſt pas eſſentiel, & éviter une exactitude éblouiſſante, qui nuit au néceſſaire par le ſuperflu.

Pour être ſobre en paroles, il faut l'être en penſées. Il ne faut point ſuivre ſon empreſſement naturel pour vouloir perſuader autrui. Vous n'irez à la ſource du mal, qu'en faiſant taire ſouvent vo-

tre eſprit par le ſilence intérieur. Ce ſilence d'oraiſon ſimple calmeroit ce raiſonnement ſi actif. Bientôt l'Eſprit de Dieu vous vuideroit de vos ſpéculations & de vos arrangemens. Vous verriez dans l'occaſion chaque affaire d'une vûe nette & ſimple. Vous parleriez, comme vous auriez penſé. Vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, ſans prendre tant de meſures pour perſuader. Vous ſeriez moins chargé, moins agité, moins diſſipé, plus libre, plus commode, plus régulier ſans chercher à l'être, plus décidé pour vous & pour le prochain. D'ailleurs, ce ſilence, qui rendroit la maniére d'expédier les occupations extérieures plus courte, vous accoutumeroit à faire les affaires mêmes en eſprit d'oraiſon. Tout vous ſeroit facilité : ſans cela, vous ſerez de plus en plus preſſé, fatigué, épuiſé; & les affaires qui ſurmontent l'ame dans ſes beſoins intérieurs, ſurmonteront auſſi la ſanté du corps.

Au nom de Dieu, coupez court depuis le matin juſqu'au ſoir; mais faites avec vous-même comme avec les autres. Faites-vous taire intérieurement: remet-

tez-vous en vraie & fréquente oraiſon, mais ſans effort ; plutôt par laiſſer tomber toute penſée, que par combattre celles qui viennent, & par chercher celles qui ne viennent pas. Ce calme & ce loiſir feront toutes vos affaires, que le travail forcé & l'entraînement ne font jamais bien. Ecoutez un peu moins vos penſées, pour vous mettre en état d'écouter Dieu plus ſouvent.

J'oſe vous promettre, que ſi vous êtes fidéle là-deſſus à la lumiére intérieure dans chaque occaſion, vous ſerez bientôt ſoulagé pour tous vos devoirs, plus propre à contenter le prochain, & en même tems beaucoup plus dans la voie de votre vocation.

Ce n'eſt pas le tout que d'aimer les bons Livres : il faut être un bon Livre vivant. Il faut que votre intérieur ſoit la réalité de ce que les Livres enſeignent. Les Saints ont eu plus d'embarras & de croix que vous : c'eſt au milieu de tous ces embarras qu'ils ont conſervé & augmenté leur paix, leur ſimplicité, leur vie de pure foi & d'oraiſon preſque continuelle. N'ayez point, je vous en conjure,

de ſcrupule déplacé : craignez votre propre eſprit, qui altére votre voie ; mais ne craignez point votre voie, qui eſt ſimple & droite par elle-même. Je crois ſans peine que la multitude des affaires vous diſſipe & vous deſſéche. Le vrai reméde à ce mal, eſt d'accourcir chaque affaire ; & de ne vous laiſſer point entraîner par un détail d'occupations, où votre eſprit agit trop ſelon ſa pente d'exactitude ; parce qu'inſenſiblement, faute de nourriture, votre grace pour l'intérieur pourroit tarir : (*a*) *Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.* Faites comme les gens ſages qui apperçoivent que leur dépenſe va trop loin : ils retranchent courageuſement ſur tous les articles, de peur de ſe ruiner.

Réſervez-vous des tems de nourriture intérieure, qui ſoient des ſources de graces pour les autres tems : & dans les tems mêmes d'affaires extérieures, agiſſez en paix avec cet eſprit de brieveté qui vous fera mourir à vous-même. De plus, il faudroit encore nourrir l'eſprit de ſimplicité, qui vous fait aimer & goûter de

(*a*) Eph. 4. v. 23.

bons Livres. Il faudroit donc en lire, à moins que l'oraiſon ne prît la place ; & même vous pourriez ſans peine accorder ces deux choſes. Car vous commenceriez la lecture, toutes les fois que vous ne ſeriez point attiré à l'oraiſon ; & vous feriez céder la lecture à l'oraiſon, toutes les fois que l'oraiſon vous donneroit quelque attrait pour elle.

Enfin il faudroit un peu d'entretien avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grace pour l'intérieur. Il ne ſeroit pas néceſſaire que ce fût une perſonne conſommée : ni qui eût une ſupériorité de conduite ſur vous. Il ſuffiroit de vous entretenir dans la derniére ſimplicité, avec quelque perſonne bien éloignée de tout raiſonnement & de toute curioſité. Vous lui ouvririez votre cœur pour vous exercer à la ſimplicité & pour vous élargir. Cette perſonne vous conſoleroit, vous nourriroit, vous développeroit à vos propres yeux, & vous diroit vos vérités. Par de tels entretiens on devient moins haut, moins ſec, moins retréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris. Une

vérité qu'on nous dit, nous fait plus de peine, que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On eſt moins humilié du fonds des vérités, que flatté de ſçavoir ſe les dire. Ce qui vient d'autrui, bleſſe toujours un peu, & porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre garde au choix de la perſonne avec qui on aura cette communication. La plûpart vous gêneroient, vous deſſécheroient, & boucheroient votre cœur à la véritable grace de votre état. Je ne vois que M..... qui vous convient. Il a ſes défauts, il n'eſt point parfait; mais perſonne ne l'eſt. Attendez-vous que Dieu vous envoye un Ange? Ne vous rebutez point de ſes défauts: les Apôtres en avoient. S. Paul ne vouloit pas qu'on méprisât ſon extérieur, (*a*) (*præſentia corporis infirma*) quoique cet extérieur n'eût point de proportion avec la gravité de ſes Lettres. Il faut toujours quelque contrepoids pour rabaiſſer la perſonne, & quelque voile pour exercer la foi des ſpectateurs.

(*a*) 2. Cor. 10. v. 10.

LETTRE CLVI.

SUR LE MESME SUJET,

Et contre la vie ſubtile & ſpécieuſe, qui ſe nourrit du raiſonnement, & ſe poſſéde par méthode philoſophique.

JE prie Notre-Seigneur qu'il ſoit ſeul toutes choſes en vous. Plus une vie eſt profonde, délicate, ſubtile & ſpécieuſe, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échape par ſa ſubtilité ; elle ſe fait épargner par ſes beaux prétextes ; elle eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle le paroît moins. Telle eſt la vie ſecrette d'un eſprit curieux tourné au raiſonnement, qui ſe poſſéde par méthode philoſophique, & qui veut poſſéder de même tout ce qui l'environne. Il faut au contraire, que nous ſoyons poſſédés par un eſprit entiérement ſupérieur au nôtre : il faut que notre philoſophie laiſſe la place à la ſimplicité Evangélique : (*a*) *Bien-*

(*a*) Matth. 5. v. 3.

heureux les pauvres d'eſprit ! D'où je conclus : Malheur aux riches d'eſprit, à ces ſçavans qui entaſſent tant de connoiſſances, à ces Philoſophes ſages en eux-mêmes, aux eſprits qui veulent tout pénétrer, & jouir de leurs lumiéres, comme un avare de ſes tréſors ! Ce ſont les mauvais riches de l'eſprit, qui font tous les jours des feſtins ſomptueux, pendant que le pauvre Lazare ſouffre en paix la faim. (*a*) *Je vous rends graces, ô Pere, de ce que vous avez caché vos myſtéres aux ſages & aux prudens, pour les révéler aux petits.*

L'eſprit n'a pas moins beſoin de jeûner que le corps : il a auſſi ſes intempérances. Le jeûne qui ſembleroit devoir épuiſer, fortifie, quand il ſoulage un eſtomach ſurchargé. Tout de même, un eſprit ſurchargé d'alimens a beſoin de jeûne : il en eſt plus fort, & en digére mieux. Le jeûne du ſilence, du recueillement & de l'oraiſon, nourrit l'ame : trop d'action au-dehors la diſſipe. *Sapere ad ſobrietatem*, profonde vé-

(*a*) Matth. 11. v. 25.

rité. JESUS-CHRIST, qui devoit être ſi peu de tems viſible ſur la terre pour inſtruire les hommes, ne laiſſoit pas d'interrompre le travail de ſes Apôtres, pour les rapeller au ſaint repos.

Travaillez donc à vos affaires ; mais ſans vous laiſſer aller à une multitude de vûes qui cauſent toujours la lenteur & l'indéciſion. Coupez court, & faites hardiment des fautes dans le détail, plutôt que de faire en général celle de vouloir faire trop bien & de ne point finir. Ne vous livrez point au torrent des affaires, & réſervez-vous des tems pour être libre avec Dieu.

Pour les lectures curieuſes, vous ne ſçauriez trop les retrancher. Tout excès des plus ſolides alimens, ne peut cauſer qu'une indigeſtion. La curioſité eſt un défaut de ſobriété, qui produit l'enflure de cœur. On eſt plein ſans le ſçavoir, & plein de rien : car la plûpart des connoiſſances acquiſes ne nous donnent aucune nourriture effective pour la vie intérieure, qui eſt l'amour de Dieu.

LETTRE

LETTRE CLVII.

SUR LE MESME SUJET,

Et contre l'entraînement d'un esprit philosophique, qui veut se faire des appuis de ses recherches.

QUI voudroit à tout moment s'assûrer qu'il agit par raison, & non par passion ou par humeur, perdroit le tems d'agir, passeroit sa vie à anatomiser son cœur, & ne viendroit jamais à bout de ce qu'il chercheroit : car il ne pourroit jamais s'assûrer que l'humeur, ou la passion déguisée sous des prétextes spécieux, ne lui fissent point faire ce qu'il paroîtroit faire par pure raison. Voilà l'obscurité où Dieu nous tient sans cesse, même pour l'ordre naturel. A combien plus forte raison faut-il renoncer à l'évidence & à la certitude, quand il s'agit des opérations les plus délicates de la grace, dans la profonde nuit de la foi & dans l'ordre surnatu-

rel? Cette recherche inquiette & opiniâtre d'une certitude impoſſible, eſt un mouvement bien manifeſte de la nature, & que la grace ne donne point. Vous ne ſçauriez trop vous en défier. Cette recherche ſubtile revient par cent détours au même but. Ce goût de ſûreté géométrique eſt enraciné en vous, par toutes les inclinations de votre eſprit, par toutes les longues & agréables études de votre vie, par une habitude changée en nature, par les raiſons plauſibles de craindre, de veiller, de ſe précautionner contre l'illuſion. Mais la vigilance évangélique ne doit point aller juſques à troubler la paix du cœur, ni à vouloir l'évidence dans les opérations obſcures de la grace, où Dieu veut ſe tenir caché comme ſous un voile.

A vous parler franchement & ſans réſerve, vous ſçavez bien que vous avez à craindre votre excès de raiſonnement, même dans toutes les affaires communes de la vie. Vous devez le craindre encore bien davantage, quand il s'agit des opérations qui ſont au-deſſus de la raiſon, & que Dieu tient ſecrettes. Ce

qui eſt très-certain, c'eſt que plus vous ſerez fidéle pour mourir à vos goûts d'eſprit, à vos curioſités, à vos recherches philoſophiques, à votre ſageſſe intempérante, à vos arrangemens étudiés, à vos méthodes de perſuaſion pour le prochain, plus vous mourrez à vos vrais défauts naturels, & par conſéquent vous augmenterez en vous la vie de la grace.

Ecoutez beaucoup Dieu, & ne vous écoutez point vous-même volontairement ſur vos goûts d'eſprit. Vos lettres m'ont fait un ſenſible plaiſir, car elles marquent une lumiére ſur vous-même, & contre vous-même, que la grace ſeule peut donner, quand Dieu agit fortement dans une ame, & qu'il la trouve ſouple pour ſe laiſſer déprendre de tout ce qui l'arrêtoit dans ſa voie. Je prie Notre-Seigneur, que vous ne regardiez jamais derriére vous, & que ſa volonté ſoit la vôtre en tout: (*a*) *Et erit omnia in omnibus.*

(*a*) 1. Cor. 15. v. 28.

LETTRE CLVIII.

Importance de renoncer à la curioſité de l'eſprit & au goût du raiſonnement, qui éteignent l'eſprit d'oraiſon & de grace. Peinture de la dévotion des raiſonneurs ſans oraiſon.

JE ſuis ravi que vous trouviez dans la perſonne dont vous me parlez, ce que vous avez beſoin de chercher. Dieu met ce qu'il lui plaît, où il lui plaît. Naaman ne pouvoit être guéri dans les fleuves de Syrie. Il falloit qu'il fût aſſujetti à celui de la Paleſtine. Qu'importe par où viennent la lumiére & le ſoutien ? Il n'eſt queſtion que de la ſource; le canal ne fait rien. Ce qui exerce le plus notre foi, qui démontre le plus notre ſageſſe humaine, qui nous ſimplifie, qui nous rapetiſſe, qui nous déſabuſe le plus de notre propre eſprit, a quelque choſe de plus propre aux deſſeins de Dieu. Recevez donc ce qu'il vous donne, & recevez-le avec dépen-

dance de (a) *l'Eſprit qui ſouffle où il veut. On ne ſçait, ni d'où il vient, ni où il va :* mais il ne s'agit pas de vouloir ſçavoir ce que Dieu cache. Il ſuffit d'être fidélement attentif à ce qu'il montre.

Si vous pouvez vous ſévrer de toute curioſité & de tout raiſonnement ſuperflu, vous gagnerez beaucoup de tems pour l'oraiſon & pour vos affaires. L'eſprit d'oraiſon vous rendra ſimple, concis, déciſif, ſobre en penſées & en paroles, tranquille dans les embarras. Le propre eſprit eſt actif, verbeux, vacillant, empreſſé, multipliant les vûes, voulant toujours atteindre à tout & faire l'impoſſible, perdant le but pour viſer aux moyens, eſpérant de perſuader, de plaire, de concilier tout. L'eſprit de grace ne cherche en paix que la fidélité, ſans craindre aucun inconvénient que la fidélité ne pourra éviter. Voilà la paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, & qui ſurpaſſe tout ſens humain. Comment le monde la donneroit-il ? Il ne peut la connoître ; il ne peut la croire dans ceux qui en joüiſſent.

(a) Jean. 3. v. 8.

Le raiſonnement eſt une grande diſſipation. Les raiſonneurs, les ſçavans ſans oraiſon, éteignent l'eſprit intérieur, comme le vent éteint la bougie. Après avoir été avec eux, on ſe ſent le cœur deſſéché & l'eſprit hors de ſon centre. Craignez ce genre d'hommes. Ils ſont contagieux pour vous.

Il y en a qui paroiſſent recueillis, & qui ne le ſont guéres. On confond aiſément une certaine ferveur d'imagination avec le recueillement. Ces ſortes d'hommes ſont échauffés pour certains biens extérieurs dont ils ſe paſſionnent. Ce zéle les diſſipe; car ils ſont continuellement occupés de divers objets ſur leſquels ils raiſonnent, ſubtiliſent & s'épuiſent: mais ils n'ont point la paix intérieure & ce ſilence où l'on écoute Dieu: ainſi, ils ſont plus contagieux que les autres, parce que leur diſſipation eſt plus déguiſée. Approfondiſſez-les; vous trouverez des hommes inquiets, critiques, ardens, toujours occupés du dehors, âpres & roides dans tous leurs déſirs, délicats par des réflexions exceſſives, pleins de leurs penſées, impatiens dans les moindres contra-

dictions, en un mot, des *Ardelions* ſpirituels, incommodés de tout, & preſque toujours incommodes.

LETTRE CLIX.

Conſolation ſur la mort d'une jeune perſonne.

J'AI reçû votre lettre ſur la perte que vous avez faite, & je crois que vous aurez reçû auſſi celle que je vous écrivis ſur le même ſujet. Je reſſens, & cette perte, & la douleur dont vous me paroiſſez pénétré. Mais je ne ſçaurois être en peine de votre cœur, ne doutant point qu'il ne ſoit dans la vraie paix, qui eſt toujours inſéparable de l'amour de toutes les volontés de Dieu. Je vous plains ſeulement de cette plaie ſecrette, dont le cœur demeure comme flétri. Mais la ſouffrance eſt la vie ſecrette des ames d'ici-bas: car ce n'eſt que par un ſentiment de mort, que ſe forme en nous le principe d'une nouvelle vie. Tout ce qui ſemble faire pourrir

dans la terre le grain ſemé, le fait germer & croître pour la moiſſon.

Au reſte, il ne faut point ſe laiſſer aller à des penſées trop affligeantes. Les fragilités d'un âge ſi tendre & d'une vie ſi diſſipée, n'ont pas un auſſi grand venin que certains vices de l'eſprit, que l'on rafine & que l'on déguiſe en vertus, en un âge plus avancé. Dieu voit la boue dont il nous a pétris, & a pitié de ſes pauvres enfans. D'ailleurs, quoique le torrent des paſſions & des exemples entraîne un peu un jeune homme, nous pouvons néanmoins en dire ce que l'Egliſe dit dans les priéres des agonizans : *Il a néanmoins, ô mon Dieu, cru & eſpéré en vous.* Un fonds de foi & des principes de religion, qui dorment au bruit des paſſions excitées, ſe réveillent tout à coup dans le moment d'un extrême danger. Cette extrémité diſſipe ſoudainement toutes les illuſions de la vie, tire une eſpéce de rideau, ouvre les yeux à l'éternité, & rappelle toutes les vérités obſcurcies. Si peu que Dieu agiſſe dans ce moment, le premier mouvement d'un cœur accoutumé autrefois à lui, eſt de

recourir

recourir à ſa miſéricorde. Il n'a beſoin ni de tems ni de diſcours, pour ſe faire entendre & ſentir. Il ne dit à Magdeleine que ce mot : (*a*) *Marie* ; & elle ne lui répondit que cet autre mot : *Maître* ; c'étoit tout dire. Il appelle ſa créature par ſon nom, & elle eſt déja revenue à lui. Ce mot ineffable eſt tout-puiſſant : il fait un cœur nouveau & un nouvel eſprit au fond des entrailles. Les hommes foibles & qui ne voyent que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des réſolutions exprimées. Dieu n'a beſoin que d'un inſtant, où il fait tout, & voit ce qu'il fait.

Il y auroit une préſomption horrible à attendre ces miracles de grace : mais celui qui défend de les attendre, ſe plaît quelquefois à les faire. Vous trouverez dans la cinquiéme & dans la cinquantiéme des Homélies de S. Auguſtin, & en d'autres endroits, que la vie elle-même eſt une grace, puiſque Dieu ne la prolonge que pour nous inviter juſqu'au dernier moment, à nous convertir. N'en doutons donc point. Celui qui veut ſincérement

(*a*) Jean 20. v. 16.

ſauver les pécheurs, ne les attend que pour les ſauver ; & en vain les attendroit-il, s'il leur refuſoit dans la derniére heure du combat déciſif, le ſecours néceſſaire pour rendre leur ſalut poſſible. (a) *Conſolamini in verbis iſtis.*

(a) 1. Theſſal. 4. v. 17.

LETTRE CLX.

Néceſſité du recueillement & de réprimer l'activité & le travail curieux de l'eſprit.

CE que je ſouhaite le plus pour vous, eſt le recueillement, & la ceſſation un peu fréquente de tout ce qui diſſipe. L'action de l'eſprit, quand elle eſt continuelle & ſans ordre abſolu de Dieu, deſſéche & épuiſe l'intérieur. Vous ſçavez que JESUS-CHRIST écartoit ſes diſciples de la foule des peuples, & qu'il ſuſpendoit les fonctions les plus preſſées. Il laiſſoit même alors languir la multitude qui venoit de loin, & qui attendoit ſon ſecours : quoiqu'il en eût pitié, il ſe déro-

boit à elle, & disoit à ses Apôtres : (a) *Requiescite pusillùm.* Trouvez bon que je vous en dise autant de sa part. Il ne suffit pas d'agir & de donner : il faut recevoir, se nourrir, & se prêter en paix à toute l'impression divine. Vous êtes trop accoutumé à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer les conséquences.

J'aimerois mieux vous voir amuser à quelque bagatelle, qui occuperoit superficiellement l'imagination & les sens, & qui laisseroit votre fond vuide, pour y entretenir une secrette présence de Dieu. Un simple amusement ne tient point de place dans le fond : mais le travail sérieux, quoiqu'il paroisse plus solide, est plus vain & plus dangereux, quand il revient trop souvent, parce qu'il nourrit la sagesse humaine, dissipe le fond, & accoutume une ame à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlemens, & de l'occupation par rapport à

(a) Marc 6. v. 31.

elle-même. Les esprits appliqués auroient autant de peine à se passer d'application, que les gens inappliqués auroient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre esprit avide; faites-le taire; ramenez-le au repos. *Requiescite pusillùm.* Les affaires n'en iront que mieux : vous y prendrez moins de peine, & Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laisserez la liberté de rien faire à sa mode. O qu'il est dangereux d'être un *Ardelion* de vie intérieure ! Au nom de Dieu, (*a*) *Vacate, & videte quoniam ego sum Dominus :* c'est-là le vrai Sabbat du Seigneur. Cette cessation de l'ame est le grand sacrifice.

(*a*) Ps. 45. v. 10.

LETTRE CLXI.

La volonté de Dieu doit être notre tout.

JE vous ſouhaite la paix du cœur & la joye du Saint-Eſprit, qui ſe trouve au milieu de toutes les croix & de toutes les tentations de la vie. C'eſt la différence eſſentielle entre la Babylone & la Cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque proſpérité mondaine qui l'enivre, a un je ne ſçai quoi, qui dit au fond du cœur : Ce n'eſt pas aſſez ; je n'ai pas tout ce que je voudrois, & j'ai encore ce que je ne voudrois pas. Au contraire, l'habitant de la Cité ſainte porte au fond de ſon cœur, un *Fiat* & un *Amen* continuel. Il veut toutes ſes peines, & il ne veut aucune des conſolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut ; il vous répondra, que c'eſt préciſément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le moment préſent, eſt le pain quotidien qui eſt au-deſſus de toute ſubſtance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui & pour lui. Cette

volonté fait le raſſaſiement de ſon cœur : c'eſt la manne de tous les goûts. (*a*) *Glorificaveris eum*, dit Iſaïe, *dum non facis vias tuas, & non invenitur voluntas tua ut loquaris ſermonem.* Auſſi eſt il dit de la nouvelle Jéruſalem : (*b*) *Vocaberis voluntas mea in eâ.* Elle n'aura plus d'autre nom ; on n'en pourra plus avoir d'autre idée ; elle ne ſera plus rien d'elle-même. Comme S. Jean n'étoit qu'une voix annonçant JESUS-CHRIST, Jéruſalem n'eſt plus que *la* ſeule *volonté de Dieu en elle.* Ce n'eſt plus elle qui vit & qui veut ; c'eſt l'Epoux vivant & voulant dans l'Epouſe. Quelle eſt donc ſa volonté ſur vous ? C'eſt que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laiſſiez Dieu vouloir en vous tout ce qui eſt ſelon ſon Eſprit. (*c*) *Qui autem ſcrutatur corda, ſcit quid deſideret ſpiritus, quia ſecundùm Deum poſtulat pro ſanctis.* Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, (*d*) (*vi-*

(*a*) Iſ. 58. v. 13.
(*b*) Iſ. 62. v. 4.
(*c*) Rom. 8. v. 27.
(*d*) Iſ. 46. v. 11.

rum voluntatis meæ.) Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté & de penſée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plûpart des gens de bien, ſous de beaux prétextes, font ce que S. Auguſtin reprochoit aux Demi-Pélagiens, qui étoit, de vouloir que les mérites naturels précédaſſent, & que la grace ſuivît la nature ; *Gratia pediſſequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la ſienne. Il faut que la volonté de Dieu démontre la nôtre, & qu'il ſoit lui ſeul toutes choſes en nous.

LETTRE CLXII.

Conſolation ſur la mort d'un Fils.

VOTRE douleur m'eſt toujours préſente. Je ne perds point de vûe la grande perte que vous avez faite : mais Dieu prend ce qui eſt à lui, & non pas à nous. Qui eſt-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous? Vous êtes bien éloi-

gné de le lui dire. Vous ſçavez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaiſir eſt la ſuprême raiſon. Ce qui eſt un caprice inſupportable dans toute créature, qui eſt de dire, *ſit pro ratione voluntas*, (je mets ma volonté en la place de la raiſon,) cela même eſt en Dieu la parfaite juſtice.

D'ailleurs, nous entrevoyons toujours dans les coups les plus rigoureux de ſa main paternelle, un deſſein ſecret de miſéricorde. Il enléve dans les bons momens, certains hommes fragiles que l'enchantement du ſiécle auroit peut-être fait retomber : (*a*) *Raptus eſt.... properavit educere illum de medio iniquitatum.* Il s'eſt hâté, pour prévenir une chûte funeſte. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci ! Alors, nous chanterons le cantique de joye & de reconnoiſſance éternelle, pour les événemens qui nous font pleurer ici-bas. Hélas ! Nous ne voyons dans les ténébres préſentes, ni le vrai bien, ni le vrai mal. Si Dieu faiſoit ce qui nous flatte, il perdroit

(*a*) Sap. 4. v. 11. & 14.

tout. Il ſauve tout, en briſant nos liens & en nous faiſant crier les hauts cris. Le même coup qui ſauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache, & nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir pour nous & pour les nôtres, de ce monde vain & contagieux? S'il eſt vrai que la foi & l'amour faſſent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer, parce que Dieu nous aime mieux que nous ne ſçavons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation & du péché, ceux qui nous ſont chers? Nous fait-il du mal, en abrégeant les jours de miſéres, de combat, de ſéduction, & de ſcandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les Elûs même, s'il étoit poſſible, ſuccomberoient? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans le lieu d'exil. Dieu nous arrache le poiſon, & nous pleurons comme un enfant, à qui ſa mere ôte un joli couteau dont il ſe perceroit le ſein.

Monſieur votre fils réuſſiſſoit au mi-

lieu du monde empeſté : c'eſt ce ſuccès qui afflige ; & c'eſt ce ſuccès qui a fait trancher le fil de ſes jours, par un conſeil de miſéricorde pour lui & pour les ſiens. Il faut adorer Dieu, & ſe taire.. Il n'y a que l'oraiſon, qui conſole. Il n'y a que l'oraiſon, où l'on ſoit véritablement avec Dieu. Dès qu'on eſt avec Dieu par l'union du cœur dans la vûe ſimple de la foi, on eſt en oraiſon ; & toute occupation des choſes mêmes les plus ſaintes, qui ne nous met point avec Dieu dans cette préſence & dans cette ſociété d'amour, eſt plutôt une étude qu'une oraiſon. Or il n'y a que le vrai conſolateur dont la ſociété puiſſe nous conſoler. Demeurons donc en ſilence avec lui : il nous conſolera ; nous retrouverons tout en lui ſeul. Heureux qui ne veut point d'autre conſolation ! Celle-ci eſt pure & inépuiſable.

LETTRE CLXIII.

L'exactitude & la liberté doivent s'allier enſemble, & n'être point l'une ſans l'autre.

IL me paroît néceſſaire que vous joigniez enſemble une grande exactitude & une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidéle, & la liberté vous rendra courageuſe. Si vous vouliez être exacte ſans être libre, vous tomberiez dans la ſervitude & dans le ſcrupule : & ſi vous vouliez être libre ſans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence & au relâchement. L'exactitude ſeule nous retrécit l'eſprit & le cœur, & la liberté ſeule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voyes de Dieu, ne croyent pas qu'on puiſſe accorder enſemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoiſſe, dans une timidité inquiette & ſcrupuleuſe, qui fait perdre à l'ame tout ſon repos, qui lui fait trouver des péchés

par-tout, & qui la met ſi fort à l'étroit, qu'elle ſe diſpute à elle-même juſqu'aux moindres choſes, & qu'elle n'oſe preſque reſpirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conſcience large, n'y prendre pas garde de ſi près, ſe contenter d'éviter les fautes conſidérables, & ne compter pour fautes conſidérables que les gros crimes; ſe permettre hors de là tout ce qui flatte ſubtilement l'amour-propre; & quelque licence qu'on ſe donne du côté des paſſions, ſe calmer & ſe conſoler aiſément, par la ſeule penſée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainſi que S. Paul concevoit les choſes, quand il diſoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grace, & dont il tâchoit de faire des Chrétiens parfaits: (*a*) Soyez libres, mais de la liberté que JESUS-CHRIST vous a acquiſe; ſoyez libres, puiſque le Sauveur vous a appellés à la liberté: mais que cette liberté ne vous ſoit pas une occaſion, ni un prétexte de faire le mal.

Il me paroît donc que la véritable exactitude conſiſte à obéir à Dieu en toutes choſes, & à ſuivre la lumiére qui nous

(*a*) Gal. 5. v. 13.

montre notre devoir, & la grace qui nous y pouſſe; ayant pour principe de conduite, de contenter Dieu en tout, & de faire toujours ce qui lui eſt non-ſeulement agréable, mais, s'il ſe peut, le plus agréable, ſans s'amuſer à chicaner ſur la différence des grands péchés & des péchés légers, des imperfections & des infidélités. Car, quoiqu'il ſoit vrai que tout cela eſt diſtingué, il ne le doit pourtant plus être pour une ame qui s'eſt déterminée à ne rien refuſer à Dieu, de tout ce qu'elle lui peut donner. Et c'eſt en ce ſens que l'Apôtre dit, que (*a*) *la Loi n'eſt point établie pour le Juſte*; loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, ſi on l'oſe dire, tirannique & captivante. Mais il a une loi ſupérieure qui l'éléve au-deſſus de tout cela, & qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfans : c'eſt de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Pere céleſte, ſelon cette excellente parole de S. Auguſtin : *Aimez, & faites après cela tout ce que vous voudrez.*

Car ſi à cette volonté ſincére de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur

(*a*) 1. Tim. 1. v. 9.

aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joye, de ne ſe point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent & cent fois à le mieux faire, d'eſpérer toujours qu'à la fin on le fera ; de ſe ſupporter ſoi-même dans ſes foibleſſes involontaires, comme Dieu nous y ſupporte ; d'attendre en patience les momens qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de ſonger cependant à marcher avec ſimplicité & ſelon nos forces dans la voye qui nous eſt ouverte ; de ne point perdre le tems à regarder derriére ſoi, de nous étendre & de nous porter toujours, comme dit (*a*) l'Apôtre, à *ce qui eſt devant nous* ; de ne point faire ſur nos chûtes, une multitude inutile de retours, qui nous arrêtent, qui nous embarraſſent l'eſprit, & qui nous abattent le cœur ; de nous en humilier & d'en gémir à la premiére vûe qui nous en vient, mais de les laiſſer là auſſi-tôt après, pour continuer notre route ; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale & Judaïque ; de ne pas regarder Dieu, comme un eſpion qui nous obſer-

(*a*) Phil. 3. v. 13.

ve pour nous ſurprendre, & comme un ennemi qui nous tend des piéges, mais comme un pere qui nous aime & nous veut ſauver ; pleins de confiance en ſa bonté, attentifs à invoquer ſa miſéricorde, & parfaitement détrompés de tout vain appui ſur les créatures & ſur nous-mêmes ; voilà le chemin, & le ſéjour de la véritable liberté.

Je vous conſeille, autant que je puis, d'y aſpirer. L'exactitude & la liberté doivent marcher d'un pas égal : & en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derriére l'autre, c'eſt, à ce qui me paroît, la liberté ; quoique j'avoue que l'exactitude ne ſoit pas encore au point que je la déſire : mais enfin, je crois que vous avez plus beſoin de pancher du côté de la confiance en Dieu, & d'une grande étendue de cœur. C'eſt pour cela que je ne balance point à vous dire, que vous devez vous livrer toute entiére à la grace que Dieu vous fait quelquefois, de vous appliquer aſſez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vûe, de le regarder uniquement & d'auſſi près qu'il voudra bien vous le permettre,

& de vous plonger toute entiére dans l'Océan de ſon amour ; trop heureuſe, ſi vous pouviez le faire ſi bien, que vous ne vous retrouvaſſiez jamais. Il eſt bon néanmoins, lorſque Dieu vous donnera cette diſpoſition, de finir toujours, quand la penſée vous en viendra, par un acte d'humilité & de crainte reſpectueuſe & filiale, qui préparera votre ame à de nouveaux dons. C'eſt le conſeil que donne ſainte Thérèſe, & que je crois pouvoir vous donner.

LETTRE CLXIV.

Maniére de bien porter ſa croix.

PORTEZ en paix vos croix intérieures. Les extérieures, ſans celles de l'intérieur, ne ſeroient point des croix : elles ne ſeroient que des victoires continuelles avec une flatteuſe eſpérance de notre force invincible. De telles croix empoiſonneroient le cœur, & charmeroient notre amour-propre. Pour bien ſouffrir, il faut ſouffrir foiblement & ſentant

tant ſa foibleſſe : il faut ſe voir ſans reſſource au-dedans de ſoi : il faut être ſur la croix avec JESUS-CHRIST & dire comme lui : *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné* ? O que la paix de la volonté, dans ce déſeſpoir de l'amour-propre, eſt précieuſe aux yeux de celui qui la fait en nous, ſans nous la montrer ! Nourriſſez-vous de cette parole de S. Auguſtin, qui eſt d'autant plus vivifiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il » ne ſoit laiſſé en moi rien de moi-même, » ni de quoi jetter encore un regard ſur » moi : » *Nihil in me relinquatur mihi, nec quo reſpiciam ad me ipſum.* N'écoutez point votre imagination, ni les réflexions d'une ſageſſe humaine. Laiſſez tomber tout, & ſoyez dans les mains du Bien-aimé. C'eſt ſa volonté & ſa gloire qui doivent nous occuper.

LETTRE CLXV.

Etre rien ; demeurer livré à la deſtruction ; ſouffrir & ſe laiſſer conſumer par une mort entiére.

SOYEZ un vrai rien en tout & par tout : mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'eſt ſur le rien qu'il n'y a aucune priſe. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne réſiſte jamais, & il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, & rien au-delà : & vous ſerez tout ſans ſonger à l'être. Souffrez en paix : abandonnez-vous : allez, comme Abraham, ſans ſçavoir où. Recevez des hommes, le ſoulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'eſt pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bû tout pur & ſans mêlange : une goutte d'eau lui ôte ſa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre reſſource propre. Nulle réſerve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu, qui nous frappe & qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite, au bon plaiſir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux uſage de notre ſubtance ? Notre rien glorifie l'Etre éternel & le Tout de Dieu. Périſſe donc ce que l'amour-propre voudroit tant conſerver ! Soyons l'holocauſte, que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre : l'amour divin n'eſt que paix & abandon. Il n'y a qu'à ſouffrir, qu'à laiſſer tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un ſeul moment la main crucifiante. Cette non-réſiſtance eſt horrible à la nature ; mais Dieu la donne ; le Bien-aimé l'adoucit ; il meſure toute tentation.

§.

Mon Dieu, qu'il eſt beau de faire ſon Purgatoire en ce monde ! La nature voudroit ne le faire, ni en cette vie, ni en l'autre. Mais Dieu le prépare en ce monde, & c'eſt nous qui par nos chicanes en faiſons deux au lieu d'un. Nous rendons

celui-ci tellement inutile par nos réſiſtances, que tout eſt encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie, comme les ames du Purgatoire, paiſibles & ſouples dans la main de Dieu, pour s'y abandonner, & pour ſe laiſſer détruire par le feu vengeur de l'amour, Heureux qui ſouffre ainſi !

§.

Je vous aime & vous reſpecte de plus en plus, ſous la main qui vous briſe pour vous purifier. O que cet état eſt précieux! Plus vous vous y trouverez vuide & privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu, & l'objet de ſes complaiſances. Quand on eſt attaché ſur la Croix avec JESUS-CHRIST, on dit comme lui : *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaiſſé* ! Mais ce délaiſſement ſenſible, qui eſt une eſpéce de déſeſpoir dans la nature groſſiére, eſt la plus pure union de l'eſprit, & la perfection de l'amour.

§.

Qu'importe, que Dieu nous dénue

de goûts & de ſoutiens ſenſibles ou apperçûs, pourvû qu'il ne nous laiſſe pas tomber? Le Prophéte Habacuc n'étoit-il pas bien ſoutenu, quand (*a*) l'Ange le tranſportoit avec tant d'impétuoſité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ſes cheveux? Il alloit ſans ſçavoir où, & ſans ſçavoir par quel ſoutien: il alloit nourrir Daniel au milieu des lions: il étoit enlevé par l'eſprit inviſible & par la vertu de la foi. Heureux qui va ainſi par une roûte inconnue à la ſageſſe humaine, & ſans toucher du pied à terre!

§.

Vous n'avez qu'à ſouffrir & à vous laiſſer conſumer peu à peu dans le creuſet de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne jamais repouſſer la main inviſible qui détruit & qui refond tout. Plus on avance, plus il faut ſe délaiſſer à l'entiére deſtruction. Il faut qu'un cœur vivant ſoit réduit en cendre. Il faut mourir & ne voir point ſa mort: car une mort qu'on appercevroit, ſeroit la plus dange-

(*a*) Dan. 14. v. 35.

reuſe de toutes les vies. (*a*) *Vous êtes morts*, dit l'Apôtre, *& votre vie eſt cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu.* Il faut que la mort ſoit cachée pour cacher la vie nouvelle que cette mort opére. On ne vit plus que de mort, comme parle ſaint Auguſtin. Mais qu'il faut être ſimple & ſans retour, pour laiſſer achever cette deſtruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il faſſe de vous un holocauſte, que le feu de l'autel conſume ſans réſerve.

LETTRE CLXVI.

Vivre en pur abandon, & ſimple délaiſſement au bon plaiſir de Dieu.

LA peine que je reſſens ſur le malheur public, ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous ſçavez qu'il faut porter la Croix, & la porter en pleines ténébres. Le parfait amour ne cherche, ni à voir, ni à ſentir. Il eſt content de ſouffrir ſans ſçavoir s'il ſouffre bien, & d'aimer ſans ſçavoir

(*a*) Col. 3. v. 3.

s'il aime. O que l'abandon ſans aucun retour ni repli caché, eſt pur & digne de Dieu ! Il eſt lui ſeul plus détruiſant, que mille & mille vertus auſtéres & ſoutenues d'une régularité apperçue. On jeûneroit, comme ſaint Siméon Stilite; on demeureroit des ſiécles ſur une colomne; on paſſeroit cent ans au déſert, comme ſaint Paul Hermite; que ne feroit-on point de merveilleux & digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui eſt une mort totale & continuelle dans ce ſimple délaiſſement au bon plaiſir de Dieu ? Vivez donc de cette mort ; qu'elle ſoit votre unique pain quotidien. Je vous préſente celui que je veux manger avec vous.

Soyez ſimple & petit enfant. C'eſt dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable & à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on poſſéde ſa vertu, ſont ſujettes à l'illuſion & au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, leſquels ne ſont ſujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames déſappropriées par l'abnégation Evangélique, qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne

cherchent aucune lumiére, qui ne ſe trompent point. Il n'y a que les petits enfans qui trouvent en Dieu la ſageſſe, qui n'eſt point dans les grands & les ſages qu'on admire.

LETTRE CLXVII.

Laiſſer expirer la nature dans le dépouillement, & la mort totale.

TOUT contribue à vous éprouver; mais Dieu qui vous aime, ne permettra pas que vous ſoyez tentée au deſſus de vos forces. Il ſe ſervira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieuſement à voir en ſoi, ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en eſt pas moins ſecourable quand elle ſe rend inviſible. C'eſt en ſe cachant, qu'elle fait ſa principale occupation : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montroit ſenſiblement cette main toujours appliquée à nous ſecourir. En ce cas, Dieu nous ſanctifieroit en lumiére, en vie, & en

en revêtiſſement de tous les ornemens ſpirituels : mais il ne nous ſanctifieroit point ſur la Croix, en ténébres, en privation, en nudité, en mort. JESUS-CHRIST ne dit pas : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il ſe poſſéde, qu'il ſe revête d'ornemens, qu'il s'enivre de conſolations comme Pierre ſur le Thabor, qu'il jouiſſe de moi & de ſoi-même dans ſa perfection ; qu'il ſe voye, & que tout le raſsûre en ſe voyant parfait : mais au contraire, il dit : (*a*) *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il paſſe ; *qu'il ſe renonce, qu'il porte ſa croix, & qu'il me ſuive* dans le ſentier bordé de précipices, où il ne verra que ſa mort. Saint Paul dit, que nous voudrions être ſurvêtus, & qu'il faut au contraire être dépouillés juſqu'à la plus extrême nudité, pour être enſuite revêtus de JESUS-CHRIST.

Laiſſez-vous donc ôter juſqu'aux derniers ornemens de l'amour propre, & juſqu'aux derniers voiles dont il tâche de ſe couvrir, pour recevoir la robe qui n'eſt blanchie que du ſang de l'Agneau,

(*a*) Matth. 16. v. 24.

& qui n'a plus d'autre pureté que la ſienne. O trop heureuſe l'ame qui n'a plus rien à ſoi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, & qui ſe délaiſſe au Bien-aimé, étant jalouſe de n'avoir plus de beauté que lui ſeul! O Epouſe, que vous ſerez belle, quand il ne vous reſtera plus nulle parure propre! Vous ſerez toute la complaiſance de l'Epoux, quand l'Epoux ſera lui ſeul toute votre beauté. Alors, il vous aimera ſans meſure, parce que ce ſera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Ecoutez ces choſes, & croyez-les. Cet aliment de pure vérité ſera d'abord amer dans votre bouche & dans vos entrailles: mais il nourrira votre cœur, & il le nourrira de la mort qui eſt l'unique vie. Croyez ceci, & ne vous écoutez point. Le *moi* eſt le grand ſéducteur: il ſéduit plus que le ſerpent ſéducteur d'Eve. Heureuſe l'ame qui écoute en toute ſimplicité, ce qui l'empêche de s'écouter & de s'attendrir ſur ſoi!

Que ne puis-je être auprès de vous! Mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je?

Dieu le fait inviſiblement, & il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les ſiens, que ſi nous étions ſans ceſſe dans le même lieu. Je ſuis en eſprit tout auprès de vous; je porte avec vous votre croix & toutes vos langueurs. Mais ſi vous voulez que l'Enfant Jeſus les porte avec vous, laiſſez-le ſe cacher à vos yeux; laiſſez-le aller & venir en toute liberté. Il ſera tout-puiſſant en vous, ſi vous êtes bien petite en lui. On demande du ſecours pour vivre, & pour ſe poſſéder: il n'en faut plus que pour expirer, & pour être dépoſſédé de ſoi ſans reſſource. Le vrai ſecours eſt le coup mortel; c'eſt le coup de grace. Il eſt tems de mourir à ſoi, afin que la mort de JESUS-CHRIST opére une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre, & pour vous faire vivre de celle de Dieu.

LETTRE CLXVIII.

Néceſſité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu, pour donner la mort.

CE que je vous ſouhaite au-deſſus de tout, c'eſt que vous n'altériez point votre grace en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous faſſe vivre, & vous poſſéder en vous abandonnant? Un tel abandon ſeroit la plus grande propriété, & n'auroit que le nom trompeur d'abandon; ce ſeroit l'illuſion la plus manifeſte. Il faut manquer de tout aliment, pour achever de mourir. C'eſt une cruauté & une trahiſon, que de vous laiſſer reſpirer & nourrir, pour prolonger votre agonie dans le ſupplice. Mourez: c'eſt la ſeule parole qui me reſte pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il

d'années que vous vous êtes dévouée à l'obſcurité de la foi, à la mort, & à l'abandon ? Etoit-ce à condition de le faire en apparence, & de trouver une plus grande ſûreté dans l'abandon même ? Si cela étoit, vous auriez été bien fine avec Dieu. Ce ſeroit le comble de l'illuſion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le ſacrifice total de votre eſprit & de votre volonté, pourquoi reculez-vous, quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique choſe que vous avez cherchée ? Voulez-vous vous reprendre, dès que Dieu veut vous poſſéder, & vous dépoſſéder de vous-même ? Voulez-vous, par la crainte de la mer & de la tempête, vous jetter contre les rochers & faire naufrage au port ? Renoncez aux ſûretés, vous n'en ſçauriez jamais avoir que de fauſſes. C'eſt la recherche infidéle de la ſûreté, qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos, vous réſiſtez à votre grace : comment trouveriez-vous la paix ?

J'avoue qu'il faut ſuivre ce que Dieu met au cœur ; mais il faut obſerver deux

choſes : l'une eſt, que l'attrait de Dieu qui incline le cœur, ne ſe trouve point par les réflexions délicates & inquiettes de l'amour propre : l'autre, qu'il ne ſe trouve point auſſi par des mouvemens ſi marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils ſont divins. Cette certitude réfléchie, dont on ſe rendroit compte à ſoi-même, & ſur laquelle on ſe repoſeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impoſſible & imaginaire, changeant l'abandon & la nudité en poſſeſſion & en propriété ſans bornes ; enfin, ce ſeroit un fanatiſme perpétuel ; car on ſe croiroit ſans ceſſe certainement & immédiatement inſpiré de Dieu, pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction, ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce ſeroit renverſer la voie de foi & de mort. Tout ſeroit lumiére, poſſeſſion, vie & certitude dans toutes ces choſes. Il faut donc obſerver qu'on doit ſuivre le mouvement ; mais non pas vouloir s'en aſſûrer par réflexion, & ſe dire à ſoi-

même pour jouir de ſa certitude : oui, c'eſt par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'eſt que la grace ou l'attrait intérieur du Saint-Eſprit, qui eſt commun à tous les juſtes ; mais plus délicat, plus profond, moins apperçû & plus intime dans les ames déja dénuées, & de la déſappropriation deſquelles Dieu eſt jaloux. Ce mouvement porte avec ſoi une certaine conſcience très-ſimple, très-directe, très-rapide, qui ſuffit pour agir avec droiture, & pour reprocher à l'ame ſon infidélité dans le moment où elle y réſiſte. Mais c'eſt la trace d'un poiſſon dans l'eau ; elle s'efface auſſi-tôt qu'elle ſe forme, & il n'en reſte rien : ſi vous voulez la voir, elle diſparoît pour confondre votre curioſité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laiſſe poſſéder ce don, puiſqu'il ne vous l'accorde, qu'afin que vous ne vous poſſédiez en rien vous-même. Les ſaints Patriarches, Prophêtes, Apôtres, &c. avoient, hors des choſes miraculeuſes, un attrait continuel qui les pouſſoit à une mort continuelle : mais ils ne ſe rendoient point juges de leur grace, & ils la ſuivoient ſim-

plement : elle leur eût échapé, pendant qu'ils auroient raiſonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne : mais c'eſt votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre ſœur aînée ; ce ſeroit à vous à être le modéle de toutes les autres, pour les affermir dans les ſentiers des ténébres & de la mort. Marchez donc comme Abraham, ſans ſçavoir où. Sortez de votre terre, qui eſt votre cœur ; ſuivez les mouvemens de la grace : mais n'en cherchez point la certitude par raiſonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grace, au lieu de lui être docile & de vous livrer à elle, comme les Apôtres le faiſoient. (*a*) Ils étoient *livrés à la grace de Dieu*, dit S. Luc dans les Actes. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'eſt une vaine conſolation que vous cherchez par un retour d'amour propre, au lieu d'aller toujours en avant avec ſimplicité ſelon l'attrait, & ſans regarder derriére vous.

(*a*) Ch. 15. v. 40.

Ce regard en arriére interrompt la courſe, retarde le progrès, brouille & affoiblit l'opération intérieure : c'eſt un contretems dans les mains de Dieu ; c'eſt une repriſe fréquente de ſoi-même ; c'eſt défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De-là vient qu'on paſſe tant d'années languiſſant, héſitant, tournant tout autour de ſoi.

Je ne perds de vûe ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui parlent de votre état ſans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'eſt plus facile de parler, qu'à vous de faire, & que je tombe dans toutes les fautes où je vous propoſe de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puiſqu'il nous demande des choſes plus avancées; & peut-être ſommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point; Dieu ne veut que nous voir fidéles. Recommençons ; & en recommençant, nous finirons bientôt. Laiſſons tout tomber ; ne ramaſſons rien ; nous irons bien vîte & en grande paix.

LETTRE CLXIX.

Abandon ſimple & total.

JE vous déſire une ſimplicité totale d'abandon, ſans laquelle on n'eſt abandonné, qu'à condition de meſurer ſoi-même ſon abandon, & de ne l'être jamais dans aucune des choſes de la vie préſente, qui touchent le plus notre amour propre. Ce n'eſt pas l'abandon réel & total à Dieu ſeul, mais la fauſſeté de l'abandon, & la réſerve ſecrette, qui fait l'illuſion.

Soyez petit & ſimple au milieu du monde le plus critique, comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par ſageſſe raiſonnée, ni par goût naturel, mais ſimplement par ſoupleſſe à l'eſprit de mort & de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'entouſiaſme, point de certitude recherchée au-dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme ſi le préſent, tout amer qu'il

eſt, ne ſuffiſoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre tréſor que la ſeule volonté de Dieu, & comme ſi on vouloit dédommager l'amour propre de la triſteſſe du préſent, par les proſpérités de l'avenir. On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine conſolation. Recevons tout par petiteſſe; ne cherchons rien par curioſité; ne tenons à rien par un intérêt déguiſé. Laiſſons faire à Dieu, & ne ſongeons qu'à mourir ſans réſerve au moment préſent, comme ſi c'étoit l'éternité toute entiére. Ne faites point de tours de ſageſſe.

LETTRE CLXX.

Eviter la diſſipation, & réprimer l'activité de l'eſprit qui l'augmente.

AU nom de Dieu, évitez la diſſipation, craignez votre imagination trop vive, & votre goût pour le monde. Il ne ſuffit pas de ne voir point trop de gens; il faut de plus ne laiſſer pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux:

il faut retrancher les longues converſations ; & dans les courtes même, il faut retrancher une certaine activité d'eſprit, qui eſt incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort & par induſtrie, qui n'eſt pas de ſaiſon : je vous demande l'union toute ſimple & du fonds, avec Dieu, que ſa grace nous donne, quand nous laiſſons tomber notre activité qui nous diſſipe, & qui nous engoue de l'amuſement des créatures. En vérité, ſi vous n'êtes fidelle à laiſſer tomber toute cette activité, qui eſt de nature & d'habitude, vous perdrez inſenſiblement tout votre intérieur ; & malgré toutes vos pieuſes intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de ſentimens paſſagers & ſuperficiels, avec de grandes fragilités & de grands mélanges de choſes contraires à votre ancienne grace.

LETTRE CLXXI.

Divers avis allant au même but.

JE ſouhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert & docile, tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez beſoin que N.... conſerve ſur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mere ſpirituelle : elle eſt le canal de grace pour vous : vous avez beſoin qu'on retienne les ſaillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuſe, tout vous diſſipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend ſi long à toutes choſes, eſt que vous ſuivez trop ſur chaque choſe votre imagination. Vous aimez trop à parler de choſes inutiles, & même de circonſtances peu importantes ſur les choſes les plus néceſſaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la conſidération, de la confiance, des diſtinctions. Vous aimez trop votre rang & les

perſonnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de tems à tout ce qui vous plaît & qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choſes, qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez beſoin de bien vivre. Il faut s'inſtruire ſolidement de certains principes, ſur leſquels un homme de votre rang peut avoir beſoin de former des vûes, & même d'agir ſelon les occaſions; mais il faut retrancher tous les empreſſemens de curioſité & d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choſes que par pure fidélité; & par conſéquent, y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez, non-ſeulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumiére, ce que l'on vous dit contre vos vûes pour vous corriger; mais encore de le laiſſer tomber par diſtraction, par diſſipation, par une eſpéce de légéreté. On a mal reçû un bon conſeil, quand il échape ſi promptement. Pour le bien recevoir, il faut donner à l'eſprit intérieur tout le tems de l'imprimer profondément en nous, & de l'appliquer paiſi-

blement à toute l'étendue de nos beſoins dans le dernier détail. Laiſſez-vous à l'eſprit d'oraiſon, enſorte que vous ne lui réſiſtiez point en vous diſſipant. C'eſt ce recueillement paſſif, qui ſera votre unique reſſource. Si vous ne réſiſtez point à cet attrait ſimple & intime, il vous tiendra dans un recueillement ſimple de votre dégré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors, vous parlerez peu, & ne le ferez que par grace : (*a*) *Si quis loquitur, quaſi ſermones Dei.*

LETTRE CLXXII.

Celui qui eſt foible, doit ſe laiſſer conduire ſans réſiſtance.

JE vous embraſſe tendrement. C'eſt dans votre infirmité que ma tendreſſe pour vous redouble. La foibleſſe ſe tournera en force déſappropriée, ſi vous êtes fidéle dans cette épreuve. A me-

(*a*) 1. Petr. 4. v. 11.

ſure que l'enfant eſt plus affoibli, il doit demeurer plus attaché à ſa mere. Dites-lui tout avec une ſimplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui ſoyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'inſtant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre beſoin. Evitez tout ce qui vous diſſipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondemens. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune reſſource en vous-même contre les ſentimens corrompus de la nature. C'eſt ce déſeſpoir de vous-même dans votre miſére, où Dieu vous veut, & qui eſt, non pas le mal, mais le vrai reméde à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu & de N..... qui vous eſt donnée dans ce beſoin. Vous trouverez en Dieu par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fonds.

Ne vous fiez à vous-même ſur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur ſur vos lévres, & dans les mains de cette bonne mere. Le grand point eſt, de céder ſans ceſſe à Dieu, de le laiſſer faire en

nous

nous par ſimple non-réſiſtance. Cette non-réſiſtance, qu'on eſt tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laiſſe aucune vie à la nature, & lui ôte juſqu'à l'activité qui lui ſerviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler ſans relâche, & voir ſon travail, que ſe réduire à ne réſiſter jamais. Ne réſiſtez jamais, & tout ſe fera peu à peu. Soyez ſimple, petit & ſans raiſonnement : avec ſoupleſſe, tout s'applanira ; ſans ſoupleſſe, tout vous deviendroit comme impoſſible, & vous ſuccomberiez terriblement.

Je veux que vous ſoyez petit, à proportion de votre foibleſſe. Ce n'eſt rien que d'être foible, pourvû qu'on ſoit petit, & qu'on ſe tienne entre les bras de ſa mere. Mais être foible & grand, cela eſt inſupportable ; tomber à chaque pas, & ne vouloir pas ſe laiſſer porter, c'eſt de quoi ſe caſſer la tête.

LETTRE CLXXIII.

Avis pour deux perſonnes en dégré différent de grace.

JE vois que la lumiére de Dieu eſt en vous, pour vous montrer vos défauts & ceux de N..... C'eſt peu de voir : il faut faire, ou pour mieux dire, il n'y auroit qu'à laiſſer faire Dieu, & qu'à ne lui point réſiſter. Pour N..... il ne faut jamais lui faire quartier : nulle excuſe : coupez court : il faut qu'il ſe taiſe, qu'il croye, & qu'il obéiſſe ſans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne péſe rien, n'a pas beſoin d'être appuyé ; mais ce qui péſe, rompt ſes appuis. Un roſeau ſur lequel vous voulez vous ſoutenir, vous percera la main ; mais ſi vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, & on ne cherche que

des cautions bourgeoiſes. La bonne foi avec Dieu conſiſte à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias & Saphira furent terriblement punis, pour n'avoir pas donné ſans reſerve, un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'avanture. Abraham alloit ſans ſçavoir où, hors de ſon pays. Je voudrois bien vous chaſſer du vôtre, & vous mettre comme lui, loin des moindres veſtiges de route.

N.... n'avancera qu'autant qu'il ſera ſubjugué. On s'imagine, quand on eſt dans une certaine voie de ſimplicité, qu'il n'y a plus ni travail à faire pour ſe procurer le recueillement, ni mortification à pratiquer. C'eſt une grande illuſion. On a encore beſoin de ces deux choſes, parce qu'on n'eſt point encore entiérement dans l'état où l'on ſe flatte d'être, & que ſouvent on y a reculé. Lors même qu'on eſt en cet état, on pratique le recueillement & la mortification, quoique ſans pratiques de méthode. On eſt recueilli ſimplement, pour ne ſe point diſſiper par des vivaci-

tés naturelles, & en demeurant en paix au gré de l'eſprit de grace. On eſt mortifié par ce même eſprit, qu'on ſuit uniquement ſans ſuivre le ſien propre. Ne vivre que de foi, c'eſt une vie bien morte. Quand Dieu ſeul vit, agit, parle, & ſe tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi reſpirer. C'eſt à quoi il faut tendre : c'eſt ce que le principe intérieur, quand on ne lui réſiſte point, avance ſans ceſſe.

Quand on n'eſt que foible, la foibleſſe d'enfant n'empêche point la bonne enfance ; mais être foible & indocile, c'eſt n'avoir de l'enfance que la ſeule foibleſſe, & y joindre la hauteur des grands. Ceci eſt pour N.... Au nom de Dieu, qu'il ſoit ouvert & petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon, qu'à force de dépendre.

LETTRE CLXXIV.

Trouver, avec l'Apôtre, ſa force dans ſa foibleſſe. Caractére de l'abandon véritable.

VOUS n'avez, ma chere fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'eſprit. *C'eſt*, (a) *quand je ſuis foible*, dit l'Apôtre. *que je me trouve fort : la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne ſommes forts en Dieu, qu'à proportion que nous ſommes foibles en nous-mêmes. Votre foibleſſe fera donc votre force, ſi vous y conſentez par petiteſſe.

On ſeroit tenté de croire que la foibleſſe & la petiteſſe ſont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on ſe repréſente l'abandon comme une force de l'ame, qui fait par généroſité d'amour & par grandeur de ſentimens, les plus héroïques ſacrifices. Mais l'abandon véritable ne reſſemble point à cet abandon flatteur. L'abandon eſt un ſimple délaiſſe-

(a) 2. Cor. 12. v. 10.

ment dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de ſa mere. L'abandon parfait va juſqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne ſans ſçavoir qu'on eſt abandonné : ſi on le ſçavoit, on ne le ſeroit plus ; car y a-t'il un plus puiſſant ſoutien, qu'un abandon connu & poſſédé ? L'abandon ſe réduit, non à faire de grandes choſes qu'on puiſſe ſe dire à ſoi-même, mais à ſouffrir ſa foibleſſe & ſon infirmité ; mais à laiſſer faire. Il eſt paiſible ; car il n'y auroit point de ſincére abandon, ſi on étoit encore inquiet pour ne laiſſer pas échaper, & pour reprendre les choſes abandonnées. Ainſi l'abandon eſt la ſource de la vraie paix ; & ſans la paix, l'abandon eſt très-imparfait.

Si vous demandez une reſſource dans l'abandon, vous demandez de mourir ſans perdre la vie. Tout eſt à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner juſqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer & abandonner, ſont deux choſes qui s'entre-détruiſent. L'abandon n'eſt abandon, qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à

Dieu, juſqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent ſcandaliſés de la promeſſe que JESUS-CHRIST faiſoit de donner ſa chair à manger, il dit à ſes Diſciples : *(a) Ne voulez-vous pas auſſi vous en aller* ? Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme ſaint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous* ? *vous avez les paroles de vie éternelle.*

(*a*) Jean 6. v. 68. 69.

LETTRE CLXXV.

Réunion en unité dans notre centre commun.

DEMEURONS tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons ſans ceſſe, & où nous ne ſommes tous qu'une même choſe. O qu'il eſt vilain d'être deux, trois, quatre, &c. Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au-delà, vient de la diviſion & de la propriété d'un chacun. Fi des amis ! Ils ſont pluſieurs, & par conſéquent ils ne s'aiment guéres, ou s'ai-

ment fort mal. Le *moi* s'aime trop, pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un ſeul amour ſans propriété, ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu & pour Dieu ſeul. Au contraire, chaque homme poſſédé de l'amour propre, n'aime ſon prochain qu'en ſoi & pour ſoi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout eſt confondu, ſans ombre de diſtinction. C'eſt-là que je vous donne rendez-vous, & que nous habiterons enſemble. C'eſt dans ce point indiviſible, que la Chine & le Canada ſe viennent joindre; c'eſt ce qui anéantit toutes les diſtances.

Au nom de Dieu, que N.... ſoit ſimple, petit, ouvert, ſans réſerve, défiant de ſoi & dépendant de vous. Il trouvera en vous, non-ſeulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point: car Dieu le fera paſſer par vous, pour lui, ſans vous le donner pour vous-même. Qu'il croye petitement, qu'il vive de pure foi, & il lui ſera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

LETTRE

LETTRE CLXXVI.

Croix & morts journaliéres.

PORTONS la croix : la plus grande eſt nous-mêmes. Nous ne ſerons point hors de nous, pendant que nous ne nous regarderons pas ſimplement, comme un prochain qu'il faut ſupporter avec patience. Si nous nous laiſſons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier : & ce qui nous fait tant de peur de loin, ne nous en fera guéres de près, pourvû que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiettes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, & conſentez petitement à être ſupportée par autrui. O que les petites morts journaliéres ôtent la force à la grande mort !

LETTRE CLXXVII.

Les douleurs dans la mort à ſoi-même, ne viennent que de nos réſiſtances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être apperçû.

ON ſe trompe ſur la mort à ſoi-même : on s'imagine que c'eſt elle qui cauſe toutes les douleurs qu'on ſouffre. Non, il n'y a que les reſtes de vie ſecrette qui font ſouffrir. La douleur eſt dans le vif, & non dans le mort. Plus on meurt ſoudainement & ſans réſiſtance, moins on a de peine. La mort n'eſt pénible qu'à ce qui la repouſſe : c'eſt l'imagination qui l'exagére & qui en a horreur : c'eſt l'eſprit qui raiſonne ſans fin, pour autoriſer les propriétés ou vies cachées : c'eſt l'amour-propre qui vit & qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvemens convulſifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement, comme dans l'extérieur. La ſentence de mort eſt prononcée contre l'eſprit, comme la

ſentence de juſtice contre le corps. Le grand point eſt, que l'eſprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne ſera qu'un ſommeil. Bienheureux ceux qui dorment du ſommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raiſonnant & en recherchant une certitude intérieure, qui ſeroit une poſſeſſion imaginaire, contre le véritable abandon : mais, ſans préſumer aucune inſpiration ni certitude, agiſſez ſans retour, ſuivant votre cœur. Ce qu'on meſure pour ſe contenter, ou pour s'aſſûrer ſecrettement ſous de beaux prétextes, eſt un effet de ſageſſe & d'arrangement : c'eſt une borne qu'on ſe marque pour s'épargner ; & en ſe la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, & en être quitte à moindre prix, plus il vous en coutera. Au contraire, laiſſez-lui tout ſans réſerve ; il vous laiſſera en paix. De ſûreté ſenſible, il n'y en a dans aucune voye ; encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham, ſans ſçavoir où. L'épreuve connue pour ſimple épreuve, n'eſt plus une épreuve vé-

ritable. L'abandon meſuré & exercé comme abandon, n'eſt plus abandon : cette perte n'eſt qu'une poſſeſſion infinie de ſoi-même. En voulant éviter l'illuſion, on tombe dans la plus dangereuſe des illuſions, qui eſt celle de ſe reprendre contre ſa grace.

Là où eſt la paix pour votre cœur, là eſt Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez ſans aliment. Ce jour plein de nuages ſera ſuivi du jour ſans ombre & ſans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumiére !

LETTRE CLXXVIII.

Se délaiſſer à Dieu, ſans retour inquiet ſur ſoi-même. Eviter la diſſipation. Agir, ſans rien préſumer de ſon travail.

N.... n'aura jamais de repos, qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut ſe trouver, que dans l'incertitude. L'amour pur

ne s'exerce, que dans cette privation de toute assûrance. Le moindre regard inquiet est une repriſe de foi, & une infidélité contre la grace de l'abandon. Laiſſons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laiſſé faire, point de ſoutien. Quand on ne veut point ſe voir ſoutenu, il faut être fidéle à l'attrait de la grace, & puis s'abandonner.

Il faut qu'elle ſe délaiſſe dans les mains de Dieu. (*a*) *Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes à lui*, dit ſaint Paul. L'abandon n'eſt réel, que dans les occaſions de s'abandonner. Dieu eſt le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le ſerve pour ſa gloire & pour ſon bon plaiſir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui ; & ſa jalouſie crible par-tout les ames qui veulent le ſuivre. Le Paradis, l'Enfer, & le Purgatoire, ont une eſpéce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chere Sœur, une paix de pure foi & d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'eſt expoſée à aucun mécompte, parce qu'elle

(*a*) Rom. 14. v. 8.

n'eſt fondée ſur aucune propriété, sûreté, ni conſolation. Je ſouhaite qu'elle ait le cœur en paix & en ſimplicité. J'ajoûte, en ſimplicité ; parce que la ſimplicité eſt la vraie ſource de la paix. Quand on n'eſt pas ſimple, on n'eſt pas encore véritable enfant de la paix : auſſi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on ſe donne, par les retours inutiles ſur ſoi contre l'attrait intérieur. L'eſprit de paix repoſe ſur celui qui ne trouble point ce repos, en s'écoutant ſoi-même, au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui eſt un eſſai, & un avant-goût du ſabbat éternel, eſt bien doux ; mais le chemin qui y méne eſt un rude martyre. Il eſt tems (je dis ceci pour N....) de laiſſer achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençans.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix ſont précieuſes à Dieu. Plus elle ſouffre, plus je la révére en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes ſouffrances montrent tout enſemble & la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous

& la ſublimité des dons auſquels Dieu nous prépare.

Pour vous, Mr, évitez la diſſipation : craignez votre vivacité. Cette activité naturelle que vous entretenez, au lieu de l'amortir, fait tarir inſenſiblement la grace de la vie intérieure. On ne conſerve plus que des régles & des motifs ſenſibles ; mais (*a*) *la vie cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu*, s'altére, ſe mêlange, & s'éteint faute de l'aliment néceſſaire, qui eſt le ſilence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne ſerviez pas ; mais c'eſt un deſſein de pure miſéricorde, pour vous détacher du monde, & pour vous ramener à une vie de pure foi, qui eſt une mort ſans relâche. Ne donnez donc au monde que le tems de néceſſité & de bienſéance. Ne vous amuſez point à des vétilles. Ne parlez que pour le beſoin. Calmez en toute occaſion votre imagination. Laiſſez tout tomber. Ce n'eſt point par l'empreſſement, que vous ceſſerez d'être empreſſé : je ne vous demande point de recueillement de travail & d'induſtrie. Je

(*a*) Col. 3. v. 3.

vous demande un recueillement qui ne conſiſte qu'à laiſſer tomber tout ce qui vous diſſipe & qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N.... J'eſpére que vous la rendrez encore meilleure, en lui faiſant connoître par une pratique ſimple & uniforme, combien la vraie piété eſt aimable & différente de ce que le monde s'en imagine : mais il ne faut pas que M. ſon mari la gâte par une paſſion aveugle ; en la gâtant, il ſe gâteroit auſſi. Cet excès d'union cauſeroit même dans la ſuite une laſſitude dangereuſe, & peut-être une déſunion. Laiſſez un peu le torrent s'écouler ; mais profitez des occaſions de providence, pour lui inſinuer la modération, le recueillement, & le déſir de préférer l'attrait de la grace au goût de la nature. Attendez les momens de Dieu, & ne les perdez pas ; N... vous aidera à faire ni trop, ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions enſemble deux choſes très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes. L'une eſt, d'a-

gir comme ſi tout dépendoit de l'aſſiduité de notre travail : l'autre eſt, de nous déſabuſer de notre travail, & de compter qu'après qu'il eſt fait, il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu ſe plaît à emporter tout notre travail de deſſous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée. Après quoi, il fait, s'il lui plaît, ſans que nous puiſſions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce ſemble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée, Dieu les enlévera; & après vous avoir confondu, il travaillera tout ſeul à ſa mode.

Je ne ſuis point ſurpris de vos miſéres : vous les mériterez, tandis que vous en ſerez encore ſurpris. C'eſt attendre arrogamment quelque choſe de ſoi, que d'être ſurpris de ſe trouver en faute. La ſurpriſe ne vient, que d'un reſte de confiance.

LETTRE CLXXIX.

Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu.

MON état ne ſe peut expliquer; car je le comprens moins que perſonne. Dès que je veux dire quelque choſe de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en conſolation, je le trouve faux en le diſant; parce que je n'ai aucune conſiſtance en aucun ſens. Je vois ſeulement que la croix me répugne toujours, & qu'elle m'eſt néceſſaire. Je ſouhaite fort que vous ſoyez ſimple, droite, ferme, ſans vous écouter, ſans chercher aucun tour dans les choſes que vous voudriez mener à votre mode; & que vous laiſſiez faire Dieu, pour achever ſon œuvre en vous.

Ce que je ſouhaite pour vous comme pour moi, eſt que nous n'apperçevions jamais en nous aucun reſte de vie ſans le laiſſer éteindre. Quand je ſuis à l'Office de notre Chœur, je vois la main d'un de

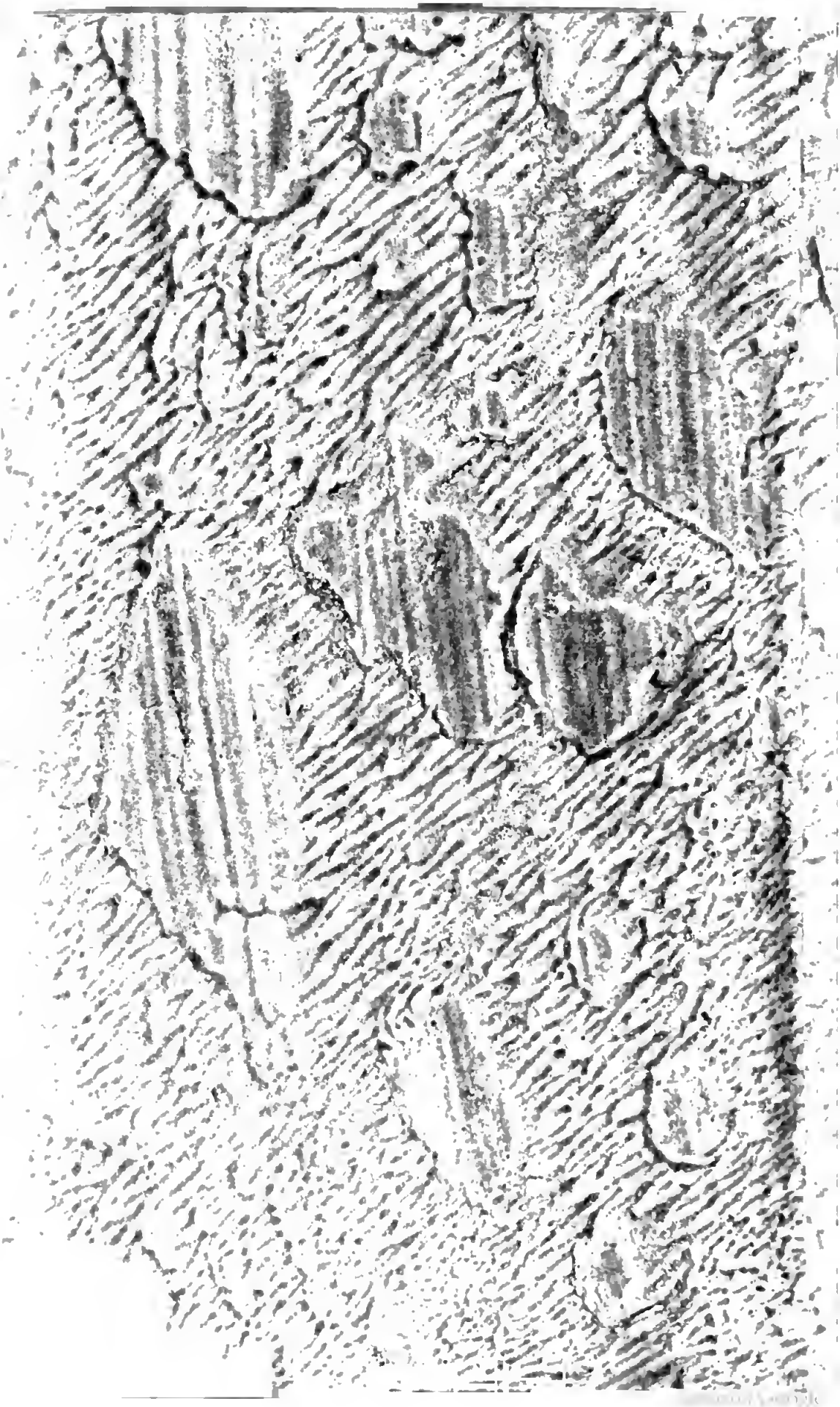
nos Chapelains qui proméne un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derriére l'un après l'autre ; s'il ne les éteint pas entiérement, il reſte un lumignon fumant, qui dure long-tems & qui conſume le cierge. La grace vient de même éteindre la vie de la nature ; mais cette vie opiniâtre fume encore long-tems, & nous conſume par un feu ſecret, à moins que l'éteignoir ne ſoit bien appuyé & qu'il n'étouffe abſolument juſqu'aux moindres reſtes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma deſtruction, comme j'ai celui de la vôtre. Finiſſons, il eſt bien tems, une vieille vie languiſſante, qui chicane toujours pour échaper à la main de Dieu. Nous vivons encore, ayant reçû cent coups mortels.

Aſſûrez-vous que je ne flatterai en rien Mr ...., & je chercherai même à aller juſqu'au fond. Dieu fera le reſte par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grace, ſans prévenir par activité ni par induſtrie les momens de Dieu ; en un mot, la mort continuelle à vous-même, vous

mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher Fils, à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perdition. Si vous êtes bien petite, & bien dénuée de toute ſageſſe propre, Dieu vous donnera la ſienne pour vaincre tous les obſtacles.

N'agiſſez point avec lui par ſageſſe précautionnée, mais par pure foi & par ſimple abandon. Gardez le ſilence, pour le ramener au recueillement & à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne ſeront pas de ſaiſon. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Eſpérez, comme Abraham, contre l'eſpérance, c'eſt-à-dire, attendez en paix que Dieu faſſe ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus eſpérer. Une telle eſpérance eſt un abandon : un tel état ſera votre épreuve très-douloureuſe & l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire ; ſans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grace, ſans y mêler rien de la nature.

Fin du troiſiéme Volume.

627256